
L'ÉCRAN
FANTASTIQUE
LA NOUVELLE DIMENSION DU CINEMA
Science-fiction
EXPLORERS
Merveilleux
SANTA CLAUS
Aventure
LES GOONIES
M 1515-63-22 F
DÉCEMBRE 1985/N° 63/22 F - CANADA 5.50 $ - SUISSE 7.50 FS
... et les films de 1986 !

LA TÊTE DANS LES ÉTOILES.



CBS/FOX. LE RÊVE AMÉRICAIN.

Sommaire



« Santa Claus » dans sa fabuleuse usine à rêves que nos écrans vous invitent à découvrir très prochainement...

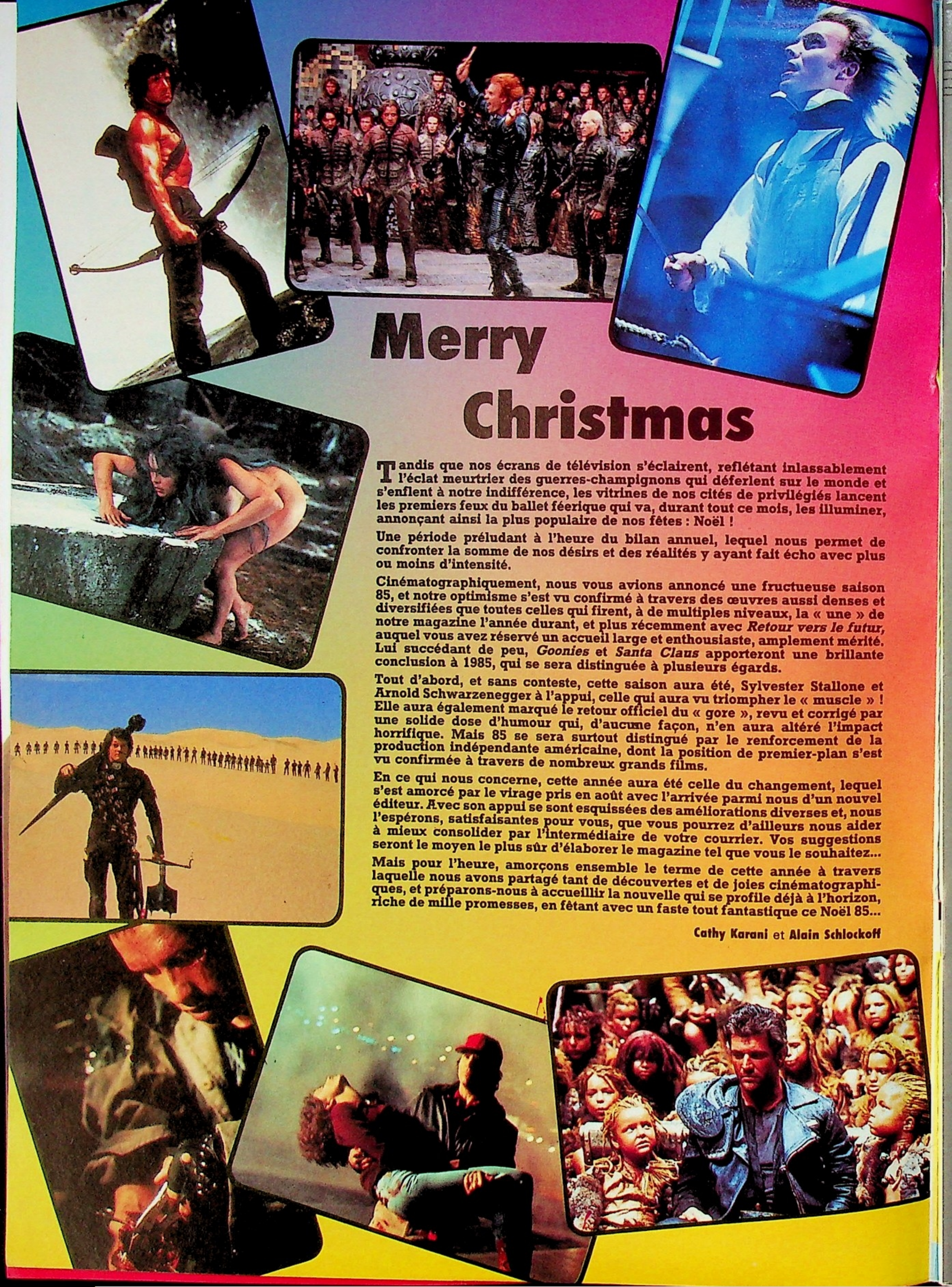
L'ÉCRAN FANTASTIQUE

RÉDACTION : 9, rue du Midi, 92200 Neuilly. **Directeur de la publication** : Alain Schlockoff. **Rédacteurs en chef** : Alain Schlockoff et Cathy Karani. **Secrétaire de rédaction** : Gilles Polinien. **Comité de rédaction** : Jean-Pierre Andrevon, Bertrand Borie, Pierre Gires, Dominique Haas, Cathy Karani, Jean-Marc et Randy Lofficier, Gilles Polinien, Alain et Robert Schlockoff, Daniel Scotto. ● **Collaborateurs** : Forrest J. Ackerman, James H. Burns, Elisabeth Campos, Cathy Conrad, Richard Comballot, Anthony David, Adam Eisenberg, Lee Goldberg, Michel Gires, David Hutchinson, Chris Henderson, Brian Lowry, Norbert Moutier, Richard D. Nolane, Xavier Perret, Jean-Pierre Piton, Pascal Pinteau, William Rabkin, Tom Siacca, Steve Swires, Nicolas Tournier, Tchalaï Unger. ● **Correspondants** : Laurent Bouzereau, Donald Farmer, Randy et Jean-Marc Lofficier, Anthony Tate (U.S.A.), Uwe Luserke (Allemagne), Riccardo F. Esposito, Giuseppe Salza (Italie), Salvador Sainz (Espagne), Danny De Laet (Belgique), Stefan Jaworzyn, Philip Nutman (G.B.), Hector R. Pessina (Argentine), Tomoyuki Hase (Japon).

ÉDITION : I. MEDIA, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. Tél. 43.27.52.78. **Directeur Gérant** : Francis Cocagnac. Commission paritaire : nº 55957. **Abonnements** : Tarif : 1 an 12 numéros 220 F ; 2 ans 24 numéros 400 F ; Europe 280 et 520 F ; Autres pays (par avion) : nous consulter. **Publicité** : au journal. **Distribution** : N.M.P.P. Réassorts et Modifications RESO. Tel. 48.24.38.34. **Direction artistique** : Henri Frossard et Francis Cocagnac. **Notre couverture** : « Explorers » (C.I.C.) et « Santa Claus » (Fox).

Dépot légal : 4ᵉ trimestre 1985. Composition Photogravure : S.N.P. Impression : Rotoffset Meaux.

Remerciements : American Cinematographer, Dario Argento, A.A.A., Michèle Abitbol, AMLF, Marc Bernard, Denise Breton, CIC, Cannon, Roger Dagieu, DDA, Michèle Darmon, Fox, Gaumont, Intermedia, Intra Films, Jose Bénabent Loiseau, Domini Muir, Manley Productions, New Line Cinéma, Alain Roulleau, Sacis, Giuseppe Salza, George Turner, UGC, Jean-Pierre Vincent, Warner-Columbia, Walt Disney et les compagnies vidéo.



Merry Christmas

Tandis que nos écrans de télévision s'éclairent, reflétant inlassablement l'éclat meurtrier des guerres-champignons qui déferlent sur le monde et s'enflent à notre indifférence, les vitrines de nos cités de privilégiés lancent les premiers feux du ballet féerique qui va, durant tout ce mois, les illuminer, annonçant ainsi la plus populaire de nos fêtes : Noël !

Une période préludant à l'heure du bilan annuel, lequel nous permet de confronter la somme de nos désirs et des réalités y ayant fait écho avec plus ou moins d'intensité.

Cinématographiquement, nous vous avions annoncé une fructueuse saison 85, et notre optimisme s'est vu confirmé à travers des œuvres aussi denses et diversifiées que toutes celles qui firent, à de multiples niveaux, la « une » de notre magazine l'année durant, et plus récemment avec *Retour vers le futur*, auquel vous avez réservé un accueil large et enthousiaste, amplement mérité. Lui succédant de peu, *Goonies* et *Santa Claus* apporteront une brillante conclusion à 1985, qui se sera distinguée à plusieurs égards.

Tout d'abord, et sans conteste, cette saison aura été, Sylvester Stallone et Arnold Schwarzenegger à l'appui, celle qui aura vu triompher le « muscle » ! Elle aura également marqué le retour officiel du « gore », revu et corrigé par une solide dose d'humour qui, d'aucune façon, n'en aura altéré l'impact horrifique. Mais 85 se sera surtout distingué par le renforcement de la production indépendante américaine, dont la position de premier-plan s'est vu confirmée à travers de nombreux grands films.

En ce qui nous concerne, cette année aura été celle du changement, lequel s'est amorcé par le virage pris en août avec l'arrivée parmi nous d'un nouvel éditeur. Avec son appui se sont esquissées des améliorations diverses et, nous l'espérons, satisfaisantes pour vous, que vous pourrez d'ailleurs nous aider à mieux consolider par l'intermédiaire de votre courrier. Vos suggestions seront le moyen le plus sûr d'élaborer le magazine tel que vous le souhaitez...

Mais pour l'heure, amorçons ensemble le terme de cette année à travers laquelle nous avons partagé tant de découvertes et de joies cinématographiques, et préparons-nous à accueillir la nouvelle qui se profile déjà à l'horizon, riche de mille promesses, en fêtant avec un faste tout fantastique ce Noël 85...

Cathy Karani et **Alain Schlockoff**

actualité musicale

COCOON

Composé et dirigé par Jame Horner — Polydor 827 041-1 — France)

Avec *Cocoon*, James Horner vient peut-être de signer, si l'on en croit les producteurs Richard et Lili Fini Zanuck, l'une de ses meilleurs partitions à ce jour. De fait, surtout si l'on prend la peine de reconstituer la « chronologie musicale » du film — en bouleversant quelque peu celle de l'enregistrement — on est tenté de souscrire à cette affirmation. Sans pour cela fermer les oreilles, malgré tout le brio et l'attrait de l'œuvre, sur les influences des plus marquantes du Herrmann de *The Day The Earth Stood Still*, et peut-être même de *Citizen Kane* (dans « Through The Window » et « The Ascension ») et du Williams de *E.T.* Mais on se sent pris, dès ce « Through the Window » tendu et chargé de mystère et un « Lovemaking » plein de douceur et de lyrisme éthéré, en total rapport, donc avec le personnage de Kitty, et dont la fin traduit à merveille le caractère fantastique du personnage comme de la scène — avec, cette fois, une nette influence de Goldsmith.

Outre les références pré-citées, « The Chase », un des meilleurs extraits du disque, permet de retouver sans équivoque le James Horner de *Krull* (notamment dans le thème) et de *Star Trek*, pour nous plonger avec beaucoup de rythme dans l'action finale. Après le mélancolique « Rose's Death », « Returning to the Sea » nous offre une variation pleine de fraîcheur sur le thème principal, faisant alterner des envolées fort joliment lyriques et quelques accents plus nostalgiques.

Après la pause relative, tour à tour pathétique, triste et, parfois, plus relevée de « Discovered in the Pold house », « First Tears » et « Sad Goodbyes », « The Ascension », nous ramène à la majesté épique et fantastique des dernières scènes avant qu'une belle variation sur le thème principal vienne clore tout à la fois le disque et le film dont il accompagne le générique de fin.



Composé et dirigé par Bruce Broughton — Geffen Records, GHS 24080 E — USA)

Le scénariste-réalisateur Laurence Kasdan ne s'en cache pas : avec son dernier film, *Silverado*, il a voulu revenir à la grande tradition du western, le « Horse Opera ». Et comme il connaît par cœur ses classiques, il sait que le western sans la musique... ce n'est plus tout à fait le western ! Aussi a-t-il demandé au compositeur Bruce Broughton de jouer le jeu, et celui-ci s'en est donné à cœur joie, combinant sa propre personnalité à d'assez nombreuses réminiscences, manifestement non voilées, de compositeurs qui ont pour noms Jerome Moross, Elmer Bernstein, Jerry Goldsmith, George Dunning et Bernard Herrmann (pour les musiques plus tendres, plus dramatiques). Voire le Rózsa de *Tribute to a Badman*. Imaginez le cocktail : explosif ! Et ce, dès le vigoureux « Main Title » qui, après une inquiétante introduction, nous entraîne, tout droit, à grand renfort de cuivres, de percussions, de triangles et de violons, dans les paysages les plus traditionnels de l'Ouest américain : un thème glorieux, un peu dans le style du *Katie Elder* de Bernstein, splendidement dirigé par le compositeur qui met toute sa foi dans une musique dont il a voulu faire, de façon évidente, un vibrant hommage à la grande tradition dont il se réclame. La mélodie est ample, l'orchestre roule à plaisir pour marquer le rythme. Bref : rien ne manque. Cela donne par la suite un « Getaway » dans la lignée directe de « Wild Horses » dans *Wild Rovers* de « Goldsmith, de « The Welcoming » dans *The Big Country* de Moross, tandis que « Ride as One » nous ramène à « The Chase » dans *The Big Valley* de Dunning, avec une reprise du thème digne du Goldsmith des meilleurs jours (*Wild Rovers* et « Ambush » dans *Hour of the Gun*, avec un rythme marqué par des roulements de percussions issus tout droit du « Main Title » composé par Newman pour *La conquête de l'ouest*).

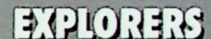
« Ezra's Death » constitue un puissant intermède dramatique avant que « The Mackendrick Attack » redonne place à l'action. « Angie is Taken », démarrant sur un savant crescendo de suspense, s'enflamme à son tour, cette fois de façon assez herrmanienne.

Un début à la Williams (cf. *Jaws*) ouvre « On To Silverado », plus léger, qui repose sur le thème principal, prolongé par une mélodie rappelant par son rythme un des thèmes du *Robin and Marion* de John Barry : ensemble plutôt apaisant qui nous permet — il était temps ! — de souffler un peu, et dans lequel on pourra décaler quelques traces du *Tribute to a Badman* de Rózsa ou de « Climb a higher Hill » dans *La Conquête de l'Ouest* de Newman, le tout entrecoupé de quelques intonations plus épiques.

On pourra, dans « Angie's Rescue », noter quelques échos très « Bernstein » (cf. notamment *Cast a Giant Shadow*), avec un peu plus loin des percussions à la façon du *Bandolero* de Goldsmith. Pour finir, au sourd et tragique « Goodbye Cobb » succède un « End Title » qui reprend longuement, et de la façon la plus brillante, comme on pouvait l'attendre, le thème principal.

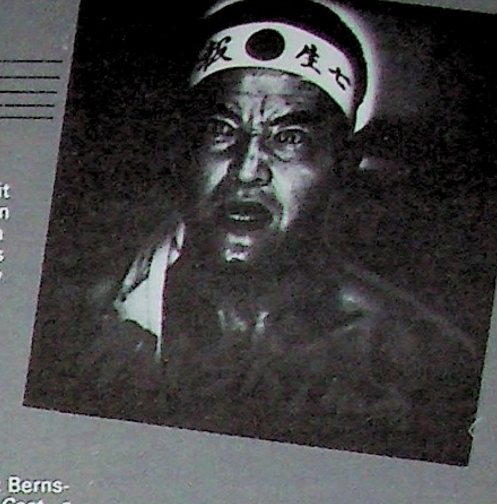
Ne pas se fier, surtout à la pochette qui, bizarrement, représente ce qu'on pu imaginer de pire pour une série T.V. de série Z !

C'est en fait, un vrai régal. Alors : à vos montures.



Composé et dirigé par Jerry Goldsmith — MCA 6148 — USA)

On sait depuis longtemps que Goldsmith est de ces compositeurs qui ne déçoivent jamais. Il peut aussi lui arriver de ne pas briller plus qu'à l'accoutumée. C'est sans doute l'impression qu'on ressentira à l'écoute de cet *Explorers* fort brillant, aux thèmes très enlevés, et dans la pure tradition de musiques comme *E.T.*, mais fort typique par ailleurs de son auteur, dès l'attaque de « The Construction ». D'une qualité égale jusqu'au long « Have A Nice Trip », cette partition toutefois ne laisse pas un souvenir impérissable autre que son charme, qui est celui d'un compositeur à l'imagination fertile et dont les mélodies possèdent chaque fois un incéniable pouvoir de séduction, soutenues comme elles le sont par une orchestration enlevée qui combine à point nommé fraîcheur, vivacité et dramatisation. Quel dommage qu'une fois de plus on ait jugé bon d'entrecouper l'enregistrement de trois chansons sans grand intérêt — on est loin ici de quelques beaux exemples du genre comme *Mad Max III* ou *Rambo I* ! Mais l'ensemble, une fois sautées ces quelques hérésies passagères, s'écoute avec bonheur et, même dans les séquences d'action, conserve un caractère reposant qui ne manque point d'agrément.



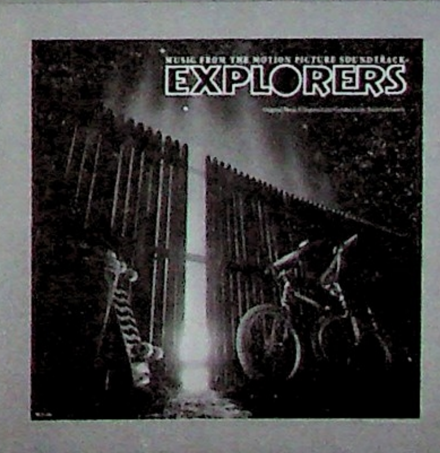
MISHIMA

Composé et dirigé par Philip Glass — Elektra/WEA 979 117-1 — France)

Enfin, quatre mois après la sortie du très beau film de Paul Shrader — hélas mal soutenu par la critique et boudé par le public — la B.O. d'une des œuvres cinématographiques dont le dernier Festival de Cannes était en droit de s'honorer le plus. Et une musique que peu de spectateurs avaient pu ne pas remarquer, tant elle traduisait à merveille toute la tension, l'atmosphère et le poignant lyrisme du film.

Deux pôles assez distincts dans l'œuvre musicale comme dans l'image : d'un côté les scènes nous narrant les dernières heures de l'écrivain japonais : une violence contenue, au rythme lancinant, nerveux, splendidement tragique, obéissant à un crescendo dont la rigueur est habilement estompée par le découpage (« Opening », « Morning », « Ichigaya », « The Last Day » et « Closing »). Et d'autre part, les transpositions de certaines scènes de l'œuvre de Mishima : une musique d'atmosphère cette fois plus lyrique et au caractère oriental diffus, s'efforçant de traduire avec nuance l'ambiance chaude et presque irréelle des décors. Au total, une des partitions de film les plus originales de l'année, à laquelle on ne peut que souhaiter un succès un peu moins confidentiel que le film...

Bertrand Borie





Une réussite !

SANTA CLAUS

Claus est un bûcheron et, avant tout, un brave homme — ce qu'on aurait appelé, jadis, un « bonhomme ». Il vit, en un siècle reculé, dans un petit village du Grand Nord, avec sa femme Anya, et tous deux se consolent de n'avoir pas eu d'enfant en distribuant, chaque nuit de Noël, des petits présents — des figurines de bois sculptées, par exemple — aux enfants de la région. Et si les plus humbles foyers connaissent ce soir-là une part de joie, c'est bien parce qu'on y attend avec impatience le passage du couple Claus : qu'il vente, qu'il neige ou qu'il gèle à pierre fendre, on sait qu'ils viendront sur leur traîneau. A défaut d'une légende, ils sont devenus une sorte de rite. Rien ne peut les arrêter dans leur mission, quand bien même la tempête se déchaînerait avec une violence extrême. Et le soir où cela arrive, négligeant tout conseil de prudence, ils poursuivent leur route... jusqu'à ce que la neige aveugle les rennes, que le froid engourdisse les animaux, que ceux-ci s'effondrent et que bientôt, pour Claus et Anya, la dernière heure soit arrivée...

Pourtant, ils se réveillent, tirés de leur torpeur par une miraculeuse lumière descendue de l'Etoile Polaire, tandis que sous leurs yeux surgit « ex nihilo » un village et que les entoure bientôt toute une troupe d'elfes, qui les conduisent vers celui-ci. Et pour confier à Claus une merveilleuse mission : distribuer chaque soir de Noël, à tous les enfants du monde, les jouets qu'eux-mêmes passent l'année à fabriquer. Pour ce faire, Claus se verra offrir deux qualités : l'immortalité et la capacité de parcourir les voies insondables du ciel sur son traîneau, tiré par ses fidèles rennes. Il lui suffira, avec Anya, de sagement administrer ce royaume dont les petits habitants, plus joviaux et sympathiques les uns que les autres, n'ont d'autre but que de préparer cette soirée, et de recueillir les souhaits que les enfants lui adressent dans les lettres qu'ils confient aux vents...

Ainsi le bon Claus devient Santa Claus — le Père Noël — et, comme toute légende, entreprend de traverser les siècles...

Mais comme la vie n'est jamais simple, Patch, un elfe au départ tout aussi innocent que les autres et rempli de bonne volonté, se dit, au XX[e] siècle, que le travail « artisanal » n'a plus sa place face à l'énorme demande à satisfaire : non content de créer un système de fabrication « industrialisé » — dont les conséquences sur la qualité seront redoutables ! —, il tombera entre les pattes nettement moins innocentes de l'horrible et caricatural B.Z., magnat de l'industrie, mégalomane et mercantile sans scrupules. Mais on ne s'attaque pas impunément au Père Noël ! D'autant qu'il trouvera un allié providentiel et ô combien dévoué et efficace en la personne de Joe : un gamin traînard qui sous ses airs effrontés cache un cœur d'or, sorte de poulbot dont la demeure est la rue et qui, comme tout déshérité, ne croyait pas au Père Noël — mais ne demandait au fond de lui-même qu'à y croire ! — avant sa surprenante rencontre avec le père Claus. Joe sur qui seule Cornelia a su poser un regard attendri : une petite fille dont la luxueuse demeure ne comble guère la solitude à laquelle la laisse un tuteur sans bonté et plein d'indifférence...

Il n'y avait guère que des scénaristes américains pour oser s'attaquer à un tel sujet... et de plus en tirer une telle réussite ! Car il fallait pour cela pousser dans ses retranchements les plus ultimes le mélange de juvénilité, de fraîcheur, d'innocence, et en même temps, de cette « philosophie » consécutive à toute réflexion spontanée sur notre monde, auquel nous a déjà si souvent accoutumé, à des degrés divers, le cinéma d'Outre-Atlantique — et dont on a encore deux splendides exemples avec les récents *Cocoon* et *Retour vers le futur*. Il fallait également le talent de Jeannot Szwarc — plus à l'aise, semble-t-il, que dans un *Supergirl* trop entaché par les références à son homologue masculin. Et il fallait enfin la foi de producteurs comme Alexander et Ilya Salkind et Pierre Spengler : ceux qui ont si bien « su » faire voler Superman en chair et on os — quoique la prouesse technique revienne à un Derek Meddings (effets spéciaux visuels et maquettes) et à un Roy Fied (trucages optiques), lesquels, de *Superman I* à *Santa Claus*, trouvent à l'occasion de chaque film le moyen d'affiner des effets qui, chaque fois, paraissent pourtant déjà d'une perfection rare, et de « jongler » littéralement avec eux.

Peut-être fallait-il aussi tout simplement ce mélange de cultures qu'on constate en considérant l'équipe du film...

Car la force de *Santa Claus*, c'est qu'il se regarde exactement comme on peut lire un conte de Noël, avec cette palpitation secrète liée à l'attente du merveilleux, ce plaisir intime que seul peut engendrer le sentiment de pénétrer dans un autre monde où tout n'est fait que pour la joie et le bien-être, et dans lequel on parvient mentalement à s'évader du nôtre tout en sachant que leur confrontation est inévitable. Tant par les péripéties du scénario que par les décors et les costumes, *Santa Claus* joue pleinement ce jeu, et nous entraîne avec cette même fraîcheur que possède d'instinct tout enfant, ou qu'on saisit toute occasion de retrouver quand on est de ces adultes qui vivent dans la diaphane nostalgie d'une enfance dont la maturité ôte les apparences, mais non le souvenir.

Les allusions à Peter Pan et à Blanche-Neige côtoient les références à Roméo et Juliette sous le signe d'un humour quasi constant, tandis que par la chaleur de son interprétation, David Huddleston, dans le rôle de Claus, apporte à son personnage toute la générosité qui convenait, et cela sans excès. On regarde défiler les images avec un attendrissement qui, pour les plus sensibles, confine à l'émotion pure.

Et tandis que se déroule le générique de fin, sous les auspices de la très belle musique d'Henry Mancini, on se prend à songer qu'après tout, une fois rentré chez nous, ce ne serait pas une mauvaise idée de prendre notre plume et de confier nos souhaits au vent d'hiver : il n'y aurait plus, le soir choisi, qu'à se mettre à notre fenêtre, à regarder et à attendre : et *à coup sûr*, on ne tarderait pas à entendre, surgissant de l'obscurité céleste, le tintement de clochettes annonçant la venue du rêve dans notre existence...

Bertrand Borie

Voir dossier dans ce numéro.



FICHE TECHNIQUE

U.S.A./G.B. 1985. *Production* : Alexander et Ilya Salkind. *Prod.* : Ilya Salkind, Pierre Spengler. *Réal.* : Jeannot Szwarc. *Prod. Ex.* : Pauline Couteleno. *Prod. Ass.* : Robert Simmonds. *Scén.* : David Newman, d'après un sujet original de Davis et Leslie Newman. *Phot.* : Arthur Ibbetson. *Architecte-déc.* : Anthony Pratt. *Dir. art.* : Tim Hutchinson. *Mont.* : Peter Hollywood. *Mus.* : Henry Mancini. *Son* : David Crozier. *Maq.* : Paul Engelen, Stuart Freeborn. *Maq. de Dudley Moore* : Penny Shawyer. *Cost.* : Bob Ringwood. *Supervision des trucages optiques* : Roy Field. *Réalisateur effets spéciaux et maquettes* : Derek Meddings. *Effets spéciaux visuels* : Paul Wilson. *Réal. 2e équipe et prises de vues aériennes* : David Lane. *Chorégraphie et mouvements* : Patt Garrett. *Photo aérienne et transparences fixes* : Cervon Robinson. *Conseiller projection frontale* : Roy Moores. *Asst. réal.* : Dereck Meddings. *Scripte* : Pamela Carlton. *Chef créateur animatronique* : John Coppinger. *Créateurs animatroniques* : Richard Padbury, Gus Ramsden, Graham High, David Hayes. *Prises de vues maquettes* : Mark Gadiner. *Effets spéciaux* : Effets Associates Limited. *Services animaliers* : Animal Actors of Hollywood. Réalisé aux Studios Pinewood de Londres. Extérieurs tournés au Groënland. *Int.* : Dudley Moore (Patch), John Lightgow (B.Z.), David Huddleston (Santa Claus), Burgess Meredith (le Patriarche), Judy Cornwell (Anya), Jeffrey Kramer (Towzer), Christian Fitzpatrick (Joe), Carrie Kei Heim (Cornelia), John Barrard (Dooley), Anthony O'Donnell (Puffy), Melvyn Hayes (Goober), Don Estelle (Groot), Tim Stern (Boog), Peter O'Farrell (Honka), Christopher Ryan (Vout), Dickie Arnold (Goobler), Aimée Delamain (la conteuse), Dorothea Philipps (Miss Tucker), John Hallam (Grizzard), Judith Morse (Miss Abruzzi). *Dist. en France* : 20th Century Fox. 108 min. Couleurs. Dolby Stéréo.

Hissez la grand'voile !
Larguez les amarres !

LES GOONIES



Spielberg producteur, après un efficace *Retour vers le futur*, nous revient avec *Les Goonies* (réalisé par l'excellent Richard Donner), mésaventures de quatre infernaux gamins, Mikey, toujours enrhumé, Mouth : Mr Indiana Jones Jr, Chuck, à l'appétit insatiable, et Data, plus fûté que James Bond lui-même. Unis, ils le sont, et se nomment entre eux les Goonies. Leur désespoir est de voir leur quartier de résidence, Astoria Bay, irrémédiablement condamné à la destruction par de cupides promoteurs. Que faire pour éviter le désastre, l'expulsion, et la séparation du « clan », si ce n'est trouver de l'argent ? Il faudrait un miracle, et celui-ci arrive. Une carte au trésor découverte dans un grenier, un doublon troué, un extrait de presse relatant une expédition du début du siècle, et nos quatre gamins, auxquels se joignent Brand, le frère de Mikey, sa petite amie Andi, et Stef, une hystérique à lunettes !, partent sur les traces de Willy Le Borgne, flibustier du XVII[e] siècle ayant amassé une fortune considérable. Égarés dans d'interminables et effroyables souterrains, poursuivis par de dangereux gangsters, les Fratelli mère et fils, les Goonies échapperont à d'innombrables périls, dans un imbroglio scénaristique que seul Chris Colombus *(Gremlins)* pouvait imaginer. Remarquablement conçu, riche en innovations visuelles, *Goonies* superpose différents styles cinématographiques, du policier au fantastique, du drame à la comédie. Le réalisateur, le scénariste et le producteur exploitent la multiplicité des sensations, des événements comme à une gigantesque fête foraine. *Goonies* suscite l'émerveillement et la joie, authentique spectacle qui réjouira enfants et parents, et les réconciliera le temps d'un fabuleux rêve. L'univers des Goonies a beau être celui de l'enfance, il n'en demeure pas moins le nôtre, lorsque pirates, gallions et trésors sont évoqués. Si Indiana Jones nous invitait à de terrifiantes péripéties exotiques, les Goonies nous convient à une chasse au trésor (à l'instar d'un jeu de topographie) aux abords d'une ville, une chasse qui hante encore nos rêves d'enfants. Perdus dans les dédales d'un infernal labyrinthe, nos héros défieront les mille et un visages de la mort joyeuse, concrétisés par un effrayant orgue macabre (sublime séquence !), avant de découvrir le gallion au trésor, amarré dans une immense grotte sous-marine. L'histoire intensifie alors coups de théâtre et rebondissements cataclysmiques ! Les personnages se croisent, se méprennent, se poursuivent pour notre plus grand plaisir, sur un rythme endiablé, kaléidoscope de scènes trouvant leur juste équilibre dans la parfaite maîtrise du scénario, de la mise en scène, jusqu'à la conclusion : les Fratelli et les Goonies, aidés de Sloth, « monstre » éminemment sympathique, verront le trésor s'évanouir d'une manière fort originale...

***Goonies* ne prétend qu'à divertir, amuser, éblouir, dans une avalanche de gags parfois macabres que ne dénigrerait pas Tex Avery. Les dialogues cruels et cyniques surprendront par leur irrespectueuse désinvolture, et les comédiens, tous excellents, les exploitent avec talent et force humour. Personne ne se prend au sérieux, et la bonne humeur semble de mise dans cette production magistrale. Au-delà des gags, des situations imprévisibles, de la comédie burlesque, l'on discerne un souci constant de qualité, technique et artistique : décors, musique, effets spéciaux, couleurs, costumes, maquillage, casting, rien, dans cette grande machinerie, ne semble le fait du hasard ou de la négligence...**

Film « de commande », mais également œuvre personnelle et attachante, *Goonies* fera grincer des dents ou bien hurler de rire, selon votre humeur du moment...

Daniel Scotto

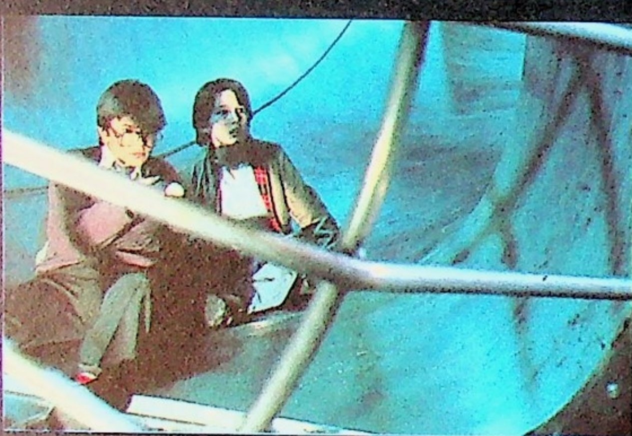
Voir dossier dans ce numéro.

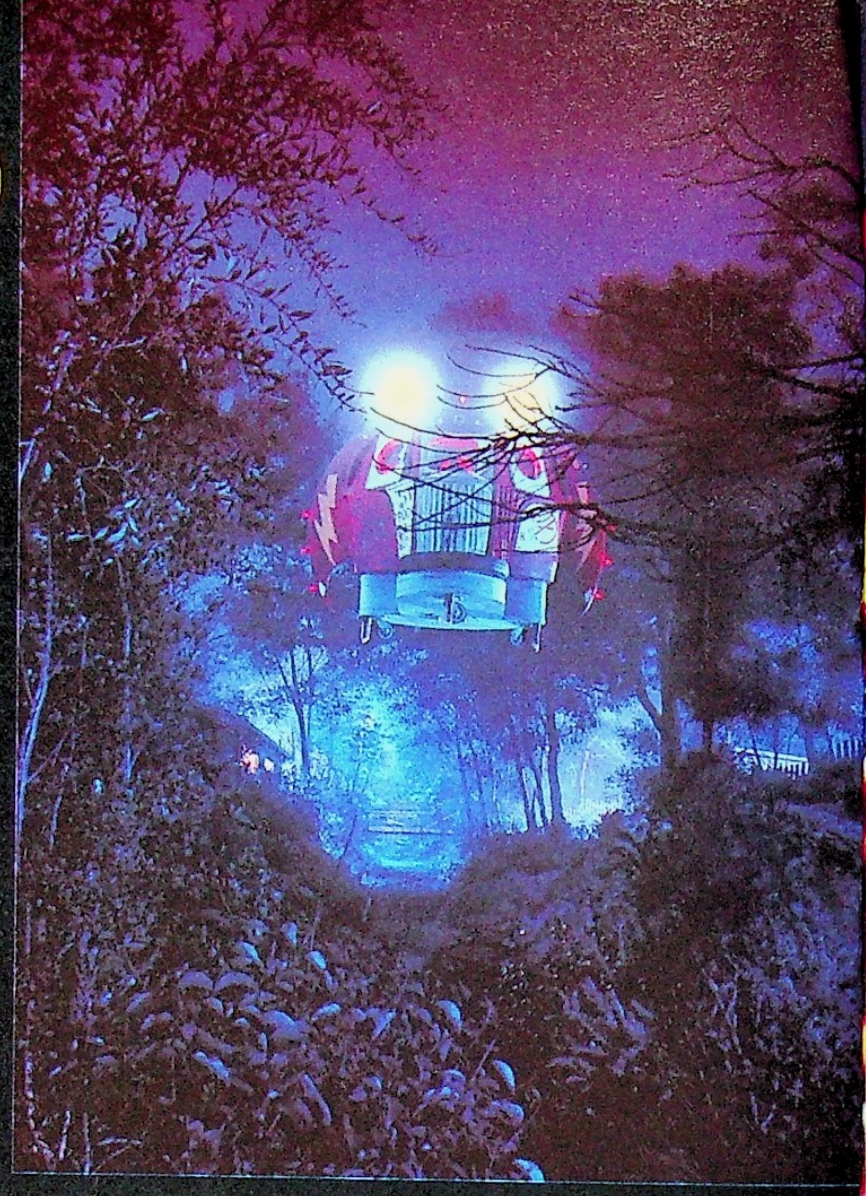
FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : Steven Spielberg/Warner Bros. *Prod* : Richard Donner, Harvey Bernhard. *Réal* : Richard Donner. *Prod Ex* : Steven Spielberg, Frank Marshall, Kathleen Kennedy. *Scen* : Chris Colombus, d'après un sujet original de Steven Spielberg. *Dec* : J.-Michael Riva. *Phot* : Nick McLean. *Dir art* : Rick Carter. *Mont* : Michael Kahn. *Mus* : Dave Grosin. *Son* : Willie Burton. *Maq* : Tony Lloyd. *Cost* : Richard Lamotte. *Cam* : Michael O'Shea, Stephen St John. *Effets spéciaux* : Michael McAlister. *Maquillages de « Sloth » créés par* : Craig Reardon, Thomas R. Burman, Bari Breiband Burman et Ellis Burman. *Coordinateur effets spéciaux* : Matt Sweeney. *2e équipe* : *Phot* : Bob Stevens. *Cam* : Leland Nakahara. *Son* : Don Johnson. *Maq* : William Turner. *Effets spéciaux* : Greg Jensen, Rick Lopez. *Effets spéciaux visuels produits à I.L.M.* : *Dir art* : David Carson. *Assist réal* : Dan Cosgrove. *Cascades* : George Robotham. *Superviseur optique* : John Ellis. *Maquettes* : Barbara Gallucici. *Animation* : Charlie Mullen. *Mattes* : F. Ordaz, C. Green. *Int* : Sean Astin (Mikey), Josh Brolin (Brand), Jeff Cohen (Chunk), Corey Feldman (Mouth), Kerri Green (Andy), Martha Plimpton (Stef), Ke Huy Quan (Data), John Matuszak (Sloth), Robert Javi (Jake), Joe Pontoliano (Francis), Anne Ramsey (Mama Fratelli), Lupe Ontiveros (Rosalita), Mary Ellen Trainor (Mme Walsh), Keith Walker (Mr Walsh). *Dist en France* : Warner-Columbia. 111 min. Couleurs. Panavision. Technicolor. Dolby Stéréo.









Voyage au-delà des étoiles !

EXPLORERS

Imaginez trois garnements sortis d'un roman d'Enid Blyton, formant un tryptique traditionnel : Ben le Rêveur (Ethan Hawke), Wolgang le Scientifique (River Phoenix), et Darren l'Aventurier (Jason Presson) ; soudain, un message énigmatique s'immisce dans leurs rêves. Ils parviennent à le déchiffrer sur un ordinateur de fortune, et créent (par les sombres mystères de la programmation) une petite sphère volante. Supposez qu'ils agrandissent cette bulle afin d'y enfermer un *vaisseau spatial* (poubelles et hublots de lave-linge) ; ils s'investissent du rôle de cosmonautes, et les voilà partis ! *Explorers*, la dernière réalisation de Joe Dante, pourra paraître inférieure à *Gremlins* ; les œuvres se suivent et ne se ressemblent pas, et celle-ci, plus intimiste que féroce, s'adresse à un public d'enfants et d'adolescents en mal d'aventures. Moins rocambolesque que *Goonies*, *Explorers* recèle d'heureuses surprises, et participe d'un cinéma référentiel cher à Joe Dante, où le public aime reconnaître, au détour de chaque plan, un hommage, un clin d'œil aux films fantastiques et de S.F. figurant parmi les plus importants du genre. Ne voit-on pas, tout au long d'*Explorers*, les médias télévisuels inonder la Terre, et par conséquent l'espace, d'images qui marquèrent notre enfance cinéphilique ? Cet amalgame d'informations élabore l'ambiance singulière du film, teintée de science-fiction populaire des années 50 et 60. Le principe même de la référence trouve son apogée dans la parodie intitulée « Starkiller », nanar projeté dans un drive-in, où les soucoupes volantes explosent dans des tourbillons de confettis ; cinéma dans le cinéma donc, où nos joyeux complices, à bord de leur Lem improvisé, se livreront aux pires facéties, transformant l'écran de projection devant lequel ils se promènent en champ de bataille ! A l'hommage succède la satire, et Dante s'y livre avec un plaisir évident : sa vision iconoclaste de la famille américaine s'avère fort réjouissante ! Cependant, il eût fallu que le metteur en scène précise ses intentions caricaturales avec plus d'énergie, évitant d'altérer la dynamique de certaines scènes : si les parents de Wolfgang ressemblent à de doux farfelus, leur manque de présence psychologique trahit peut-être les faiblesses du scénario. Ces moindres défauts n'affectent pas l'ensemble du film, et l'on s'amusera à ces péripéties sans prétention aucune. Au-delà des étoiles, une amitié nouvelle liera Ben, Wolfgang et Darren. Appelés par une « puissance » extra-terrestre, ils se retrouveront prisonniers à bord d'un étrange vaisseau spatial, au terme d'un fulgurant voyage dans l'espace, et, après avoir échappé à de nombreux traquenards, rencontreront leurs hôtes. La folie envahit alors le film, la comédie se transforme en incroyable *Hellzapoppin*. Les extra-terrestres, deux charmantes créatures de Rob Bottin, répondant aux doux noms de Wak et Neek, ne sont pas réellement ceux que l'on croit, et le coup de théâtre final aura de quoi surprendre. *Explorers* s'achève alors dans une implacable logique, où l'atmosphère amère et désabusée des dernières séquences efface toute magie de ce joli conte moderne. Les trois voyageurs d'une autre dimension ne retrouveront celle-ci que dans leurs rêves d'adultes.

Daniel Scotto

Voir entretien avec le réalisateur dans ce numéro.

FICHE TECHNIQUE

U S A 1985 *Production* Paramount *Prod* Edward S Feldman et David Bombyk *Réal* Joe Dante *Prod Ex* Michael Finnell *Scén* Eric Luke *Phot* John Hora *Mont* Tina Hirsch *Mus* Jerry Goldsmith *Son* Bruce Botnick *Déc* Robert F Boyle *Maq* Scott Eddo *Cost* Rosanna Norton *Cam* Eric Anderson *Effets spéciaux de maquillage* Rob Bottin *Effets visuels* I.L M *Supervision des effets visuels* Bruce Nicholson *Coordination des effets visuels* Ralph Winter *Séquence de la capsule des extra-terrestres Mont* John Wright *Déc* Frank Richwood *Cost* Rosanna Norton *Réal /Phot* Jack Coperman *Effets visuels « Starkiller »* The L A Effects Group *Supervision des personnages miniatures* Dave Sosalla *Simulation de rêves sur ordinateur et effets visuels* Omnibus Computer Graphics Center *Int* Ethan Hawke (Ben Crandall), Jason Presson (Darren Woods), River Phoenix (Wolfgang Muller), Amanda Peterson (Lori Swenson), Dana Ivey (Freda Müller), James Cromwell (le père de Wolfgang), Dick Miller (Charlie Drake, le Shériff), Bobby Fite (Steve Jackson), Robert Picardo (Wak), Bradley Gregg, Georg Olden, Chance Schwass (la bande de Steve), Eric Luke (le prof de Darren) *Dist en France* C I C 119 min Couleurs Panavision Technicolor Dolby Stéréo

Le nouveau dessin anémié de Walt Disney

TARAM ET LE CHAUDRON MAGIQUE

Quatorze années de travail, un budget de vingt-cinq millions de dollars, une équipe de 200 personnes, un tournage en 70 mm, un son stéréo... *Taram et le chaudron magique*, tout dernier dessin animé produit par la firme Disney, désappointera ceux qui espèrent retrouver un style, une qualité d'image qui appartiennent désormais à l'âge d'or de l'animation. La nouvelle direction Disney et sa cohorte d'animateurs tentent vainement d'appliquer les formules magiques qui firent le succès de *Blanche Neige* et de *la Belle au Bois Dormant*. Hélas ! Pour que les formules magiques soient efficaces, il faut être grand magicien. Jouer à l'apprenti sorcier mène souvent à la catastrophe, et une certaine aventure de Mickey, jadis, nous en donnait la preuve...



Le rampant et servile bras droit du terrifiant Maître des Ténèbres.

Hasardeuse entreprise cinématographique, *Taram* ne bénéficie d'aucuns atouts propices à métamorphoser une histoire conventionnelle en aventure fantastique. Inspiré d'une œuvre à succès de Lloyd Alexander, « Les Chroniques de Prydain », *Taram* fut écrit par neuf scénaristes ; la médiocrité du résultat s'avère donc bien surprenante. Insuffisamment attrayant, construit à la manière d'un puzzle dont on aurait oublié certaines pièces prépondérantes, le scénario n'engendre ni émotion, ni passion. Ce conte d'*heroic fantasy*, remarquablement soporifique, accumule poncifs et clichés éculés, sans les renouveler, ne serait-ce que par l'humour. Dans un récit déséquilibré, il semble de règle que les personnages principaux pâtissent de ces faiblesses. Ainsi, Taram et ses compagnons perdent le peu de crédibilité que l'on pouvait leur accorder, d'autant que leur physionomie, leur profil psychologique ne relèvent pas d'une conception artistique heureuse. Que dire de ce Seigneur des Ténèbres, verdâtre à souhait, rictus figé dans un masque de carnaval, aux pouvoirs magiques si peu impressionnants que l'on se demande les raisons de son extraordinaire emprise sur toute une contrée... Aussi impuissant qu'un fakir de fête foraine, il sera bien vite anéanti, sans éclat, ni brio. Taram, jeune bellâtre inconsistant, et sa compagne, l'exaspérante Eloïse, ne donnent la réplique à cet ersatz de Satan que pour proférer des « Oh ! », des « Ah ! », et autres « Attention ! » ; le combat (inévitable) entre le Bien et le Mal paraît bien limité, d'autant que les éléments surnaturels supposés lui conférer le *souffle épique* indispensable, disséminés çà-et-là avec une désagréable parcimonie émotionnelle, n'apportent pas grand-chose à une lutte dont on prévoit aisément le dénouement. Seuls les personnages secondaires acquièrent la faveur des animateurs et des scénaristes : Gurki et son double démoniaque, Crapaud, se démènent pour notre plus grand plaisir, tandis que se lamente Ritournel, un baladin à l'allure équivoque aux prises avec sa lyre récalcitrante. Les autres protagonistes, des elfes insignifiants, et trois sorcières évadées apparemment de l'enfer du proxénétisme à en juger par leur accoutrement et la distinction particulière de leur langage, s'agitent tant bien que mal, là où les hasards du découpage et du montage les ont placés. Désordre artistique inextricable et rigueur technique ne font pas bon ménage, et le travail d'animation en souffre sévèrement ; le choix des couleurs, d'une rare laideur, la mauvaise homogénéité du gouachage, la conception hâtive de certains décors, le « flou artistique » de nombreuses séquences (une nouveauté Disney !) provoquent l'indignation, la révolte, puis une gêne confuse devant ce monumental gâchis. Nous sommes loin de la perfection et de la richesse des œuvres antérieures. Le plus grave défaut de ce *Chaudron Magique* de mauvais aloi est inhérent à une structure de production probablement trop lourde, où l'imagination, la féerie, la fantaisie, n'ont pas de place : la magie de l'animation, de l'aventure et du spectaculaire demeure inexistante. *Taram et le chaudron magique* nous enchante aussi peu qu'un tour raté de prestidigitateur, nous lasse de tant d'indigence, et ne nous émerveille à aucun moment. L'on tremble d'effroi en pensant à ce que pourrait être le *Fantasia II*, en projet...

Daniel Scotto



Le diabolique et cruel souverain auquel Taram sera confronté...

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : Walt Disney, Silvers Screen Partners II. *Prod* : Joe Hale. *Real* : Ted Berman, Richard Rich. *Prod. Ex.* : Ron Miller. *Histoire* : David Jonas, Vance Gerry, Ted Berman, Richard Rich, Al Wilson, Roy Morita, Peter Young, Art Stevens et Joe Hale, d'après « The Chronicles of Prydain » de Lloyd Alexander. *Mus.* : Elmer Bernstein. *Coordination de l'animation* : Walt Stanchfield. *Déc.* : Donald Towns, Brian Sebern, John Emerson, Tia Kratter, Lisa Keene et Andrew Phillipson. *Mont.* : James Melton, Kim Koford, Armetta Jackson. *Création des effets spéciaux sonores* : Mike McDonough. *Son* : Bob Hathaway. *Effets spéciaux photographiques* : Philip Meador, Ron Osenbaugh, Bill Kilduff. *Conseiller en animation* : Eric Larson. *Dist. en France* : Walt Disney. 80 min. Technicolor. Dolby Stéréo.



...et le grand comédien John Hurt qui lui prête sa voix aux puissantes résonnances.



Les licornes se cachent pour mourir

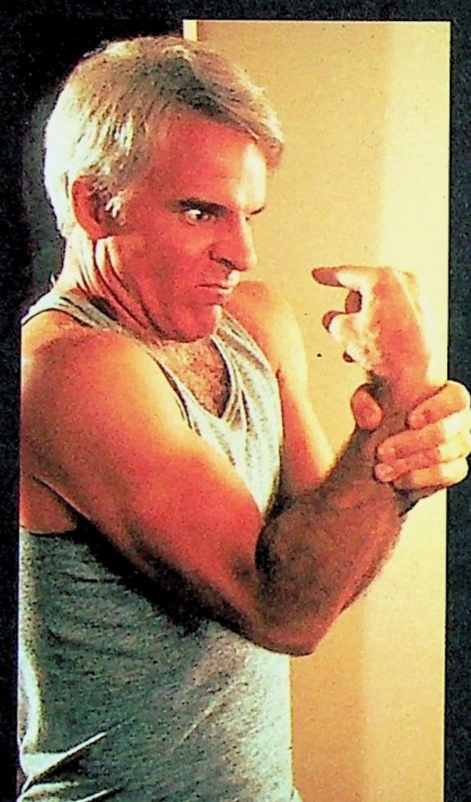
LA DERNIÈRE LICORNE

Dessin animé américain réalisé avec la collaboration d'une équipe technique japonaise, *La dernière licorne* enchantera les enfants de moins de dix ans. Sur une histoire de Peter S. Beagle, Arthur Rankin Jr et Jules Bass réalisent un charmant conte désuet. Malgré son animation limitée, *La dernière licorne* offre des attraits indéniables. Une licorne blanche, isolée dans une forêt magique, où aucun chasseur ne pénètre, et où il fait toujours beau, apprend qu'elle est la dernière de sa race. Partant à la recherche de ses consœurs, elle affrontera une terrible sorcière, puis le mythique Taureau Rouge, serviteur du Roi Haggard qui détiendrait les autres licornes prisonnières dans l'océan. Le scénario mêle habilement la tradition des contes et des légendes, avec une modernité originale, pour un résultat fort agréable. Quelques très belles séquences d'animations rehaussent l'ensemble de ce long métrage fort honnête.

Daniel Scotto

FICHE TECHNIQUE

G.B./U.S.A./Japon 1982. *Production* : Rankin/Bass production/ITC Films. *Prod. et réal.* : Arthur Rankin Jr et Jules Bass. *Prod. Ex.* : Martin Starger. *Prod. Ass.* : Michael Chase Walker. *Scén.* : Peter S. Beagle, d'après son roman. *Dir. art.* : Arthur Rankin Jr. *Mont.* : Tomoko Kida. *Mus. et chansons* : Jimmy Webb. *Son* : Noriyoshi Ohiro. *Déc.* : Minoru Nishida. *Coordination de l'animation* : Toru Hara. *Conception des personnages* : Lester Abrams. *Storyboard et direction de l'animation* : Katsuhisa Yamada. *Animateurs* : Kazuyuki Kobayashi, Hidemi Kubo, Takakatsu Yoshida. *Effets sonores* : Tom Clack. *Avec les voix de* : Alan Arkin (Schmendrick), Jeff Bridges (Le Prince Lir), Mia Farrow (la Licorne/Dame Amalthea), Tammy Grimmes (Molly Grue), Christopher Lee (le Roi Haggard), Paul Frees (le chat), Angela Lansbury (Mommy Fortuna), Keenan Wynn (Capitaine Cully), Robert Klein (le papillon), René Auberjonois (Skull). *Dist. en France* : Artédis. 90 min. Couleurs. Dolby Stéréo.



Un superbe numéro d'acteur...

SOLO POUR DEUX

Dans *L'homme aux deux cerveaux*, Steve Martin procurait à sa bien-aimée le corps qui lui faisait défaut. Dans *Solo pour deux (All of Me)*, c'est lui qui voit son corps soudain habité par une vieille fille excentrique dont l'âme défunte devait être transférée dans le corps d'une jeune fille pleine de santé. Tel est le point de départ tout à fait inattendu de cette comédie très réussie au scénario délirant qui fait se multiplier à un rythme effréné les rebondissements. Les gags nombreux et parfaitement orchestrés s'enchaînent à une cadence rapide ne laissant jamais au spectateur le temps de reprendre son souffle. Le comique de Carl Reiner est ainsi composé d'un très habile et astucieux mélange de cocasserie et de déluge verbal qui faisait déjà tout le prix d'un film comme *Un vrai Schnock*, également interprété par Steve Martin. Celui-ci, parfaitement rôdé au travail avec son réalisateur fétiche, puisque les deux hommes font équipe pour la quatrième fois, est tout à fait étonnant dans le rôle de cet avocat aspirant à une existence tranquille soudain perturbée par l'erreur d'un gourou. La scène du tribunal où le comédien doit tour à tour prendre les expressions masculines pour le côté gauche de son corps et féminines pour le côté droit, constitue à cet égard une véritable prouesse de la part du comédien. Mais sous ces dehors savoureux et distrayants, pointe la satire sociale, le réalisateur se moquant avec talent de la mort et du thème de la réincarnation, ce qui n'est pas si courant.

Jean-Pierre Piton

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : Thorn Emi. *Prod.* : Stephen Friedman. *Réal.* : Carl Reiner. *Scén.* : Phil Alden Robinson. *Adapt.* : Henri Olek d'après le roman « Me Two » d'Ed. Davis. *Phot.* : Richard Kline. *Prod. Ex.* : Edward Carfagno. *Mont.* : Budd Molin. *Mus.* : Patrick Williams. *Déc.* : Jerry Wunderlich. *Maq.* : Marvin G. Westmore. *Cost.* : Arene Encell. *Effets spéciaux* : Bruce Steinhemmer. *Int.* : Steve Martin (Roger Cobb), Lily Tomlin (Edwina Cutwater), Victoria Tennant (Terry Hoskins), Madolyn Smith (Peggy Schuyler), Richard Libertini (Pranhka Lasa), Dana Elcar (Burton Schuyler), Jason Bernard (Tyrone Wattell), Selma Diamond (Margo), Eric Christmas (Fred Hoskins), Gaillard Sartain (Fulton Norris), Neva Patterson (Gretchen), Michael Ensign (Mr Mifflin). *Dist. en France* : Coline. 91 min. Technicolor.

TABLEAU DE COTATION

CK : Cathy Karani. **GP** : Gilles Polinien. **JCR** : Jean-Claude Romer. **RS** : Robert Schlockoff. **AS** : Alain Schlockoff. **DS** : Daniel Scotto.

TITRE DU FILM	CK	GP	JCR	RS	DS	AS
LES BÊTES FÉROCES ATTAQUENT	2	2	3	2	2	2
COCOON	3	4	2	2	3	3
LES ENVAHISSEURS SONT PARMI NOUS	2	3	3	3	3	3
EXPLORERS	1	1	2		2	0
LES GOONIES	3	3			3	2
KALIDOR	2					2
RETOUR VERS LE FUTUR	4	4	4	3	4	4
SANTA CLAUS	3		1	2		3
TARAM ET LE CHAUDRON MAGIQUE	1		1	1	0	0

4 : Excellent. **3** : Bon. **2** : Intéressant. **1** : Médiocre. **0** : Nul.

NOUS AVONS DÉJÀ PARLÉ DE : ● *LES BÊTES FÉROCES ATTAQUENT (Wild Beasts) (nº 35, p. 67)* ● *LES ENVAHISSEURS SONT PARMI NOUS (Strange Invaders) (nº 42, p. 11)* ● *KALIDOR (Red Sonja) (nº 56, p. 47 et prochain numéro).*

Votre collection de l'ÉCRAN Vous la PRÉFÉREZ...



COMME CECI ? ▲ **... OU COMME CELA ? ▼**



Je commande la super reliure de l'Ecran Fantastique au prix de 65 F + port 12 F, soit 77 F par reliure, par chèque bancaire ou CCP ci-joint à l'ordre de : I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 PARIS.

CINE



■ ■ ■ Retour à un cinéma plus fantastique pour l'Italien Ruggero Deodato **(Cannibal Holocaust, Amazonia, la jungle blanche)** qui a choisi de mettre en scène CAMPING, un giallo avec Mimsy Farmer.

■ ■ ■ Toujours en Italie, Werner Knox tourne SCALP, un western retraçant les sanglantes aventures d'une tribu d'indiennes aussi belles que cruelles !

■ ■ ■ Sylvester Stallone vient de retrouver George Pan Cosmatos, le metteur en scène qui le dirigea dans **Rambo 2**, pour un nouveau film d'action intitulé COBRA. Stallone, également auteur du scénario, y a pour partenaire la blonde Brigitte Nielsen (sa compagne dans la vie) avec qui il a déjà tourné **Rocky IV.**

■ ■ ■ C'est Stan Winston qui a été engagé par les producteurs de ALIENS pour superviser la conception et l'animation de la créature.

■ ■ ■ Eddie Murphy s'apprête à partir pour l'Himalaya où se déroulera une partie du tournage de THE GOLDEN CHILD : une histoire fantastique dans laquelle le célèbre comique américain se porte au secours d'un enfant sacré kidnappé au Népal. Cette super production Paramount dont les effets spéciaux bénéficieront de la griffe Industrial Light & Magic sera mise en scène par Michael Ritchie.

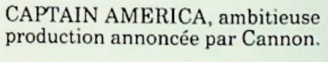
■ ■ ■ PETER PAN sera bien le prochain film de Steven Spielberg qui enchaînera courant 86 avec le chapitre 3 des aventures d'Indiana Jones. Mais Spielberg espère aussi avoir le temps de se consacrer à la série TV « Amazing Stories » et proposer à des cinéastes européens tels Volker Schlondorff, Bernardo Bertolucci et Sergio Leone la réalisation de quelques épisodes.

■ ■ ■ BRAZIL va-t-il enfin sortir aux Etats-Unis ? Rien n'est encore sûr car une vive controverse oppose depuis plusieurs mois le réalisateur Terry Gilliam à Universal qui distribue le film outre-Atlantique. En effet, après avoir trouvé **Brazil** trop long et demandé à son réalisateur d'en réduire la durée (10 minutes environ), Universal exige maintenant une fin moins pessimiste... Ce que refuse catégoriquement Gilliam. **Brazil** n'est d'ailleurs pas le seul film menacé par Universal qui vient également de retarder la distribution de **Legend** afin d'y apporter — avec l'autorisation de Ridley Scott — certaines modifications...

■ ■ ■ Encore un projet pour Tobe Hooper qui, après le remake de **Invaders From Mars** (en post-production) et **Texas Chainsaw Massacre 2** (le tournage débute en février 86), se penchera sur PINOCCHIO - THE ROBOT, une version moderne du conte de Collodi signée Dan O'Bannon et Don Jakoby transformant la petite marionnette de bois en un androïde aux multiples capacités.

■ ■ ■ Après l'heroïc-fantasy **(L'épée sauvage)** et la S.F. post-nucléaire **(Radioactive Dreams)**, Albert Puyn abordera le psycho-killer avec TERROR HIGH, une production Cannon.

■ ■ ■ Michael Winner abandonne — provisoirement — la série des **Death Wish** avec Charles Bronson pour se consacrer à



CAPTAIN AMERICA, ambitieuse production annoncée par Cannon.

■ ■ ■ Non moins ambitieux s'avère le SPIDERMAN — toujours produit par Cannon — réalisé par Joseph Zito qui effectue là une reconversion spectaculaire dans le film pour enfants après des œuvres violentes comme **Portés disparus** ou **Invasion U.S.A.**

■ ■ ■ Ken Russell commencera bientôt le tournage de GOTHIC, un film d'épouvante à petit budget (2 millions de dollars) inspiré du journal intime de Mary Shelley, l'auteur du roman « Frankenstein ».

■ ■ ■ Julie Corman (la femme de Roger) produit actuellement R.O.B.O.T., un film de S.F. dirigé par Jim Wynorski.

■ ■ ■ C'est Jeff Goldblum **(Série noire pour une nuit blanche, Transylvania 6-5000)** qui sera la vedette de THE FLY, le prochain film de David Cronenberg.

■ ■ ■ Les producteurs américains Jack Schwartzman et Sidney Kimmel envisagent très sérieusement une collaboration avec l'URSS qui se déclare fortement intéressée par le sujet anti-nucléaire du film de science-fiction THE STARS MY DESTINATION. Les Soviétiques ont même proposé de prendre en charge tous les effets spéciaux qui seraient réalisés au sein d'un studio très perfectionné capable de rivaliser avec les meilleures techniques occidentales.

■ ■ ■ Matthew Robbins **(Le**

FLASH

par Gilles Polinien

dragon du lac de feu) vient de signer avec Amblin Entertainment (la société de production de Steven Spielberg) pour mettre en scène le film de S.F. : BATTERIES NOT INCLUDED.

■■■ L'autre « Monsieur Muscles » du cinéma, Lou Ferrigno, prépare son retour sur les écrans (après le décevant **Hercule**) avec SINBAD OF THE SEVEN SEAS, un film d'aventures maritimes et fantastiques que réalisera Enzo G. Castellari sur un scénario de Luigi Cozzi.

■■■ 20th Century Fox, enthousiasmé par les excellents résultats enregistrés au box-office par **Commando**, vient de proposer à Arnold Schwarzenegger le rôle principal de HUNTER (réalisation assurée par le Néo-Zélandais Geoffrey Murphy) dans lequel on le verra affronter une créature extra-terrestre ayant anéanti la quasi-totalité de la population du globe. Schwarzenegger a accepté l'offre du studio... contre un cachet de 3,5 millions de dollars !

■■■ Le prochain film de Lamberto Bava sera un giallo intitulé CARROLL WILL DIE AT MIDNIGHT.

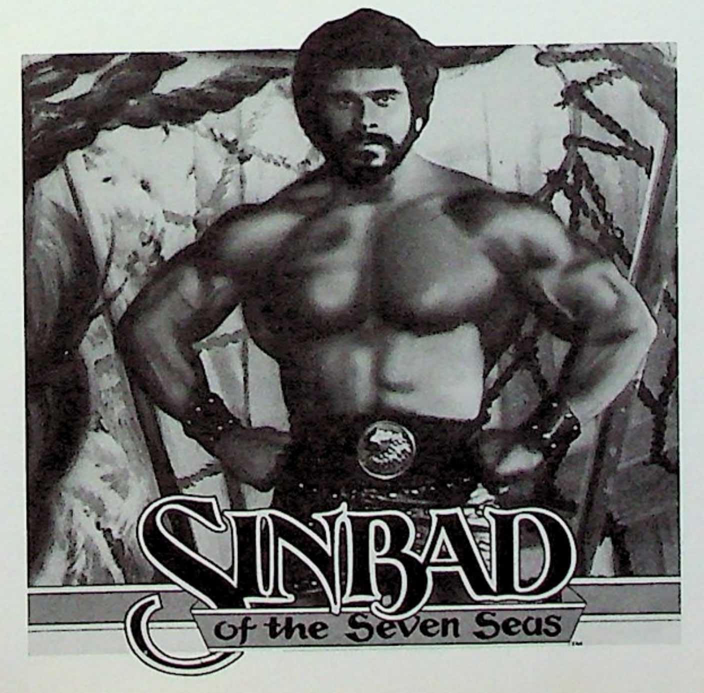
■■■ De son côté, Dario Argento vient d'annoncer la mise en chantier de DÉMONS 2.

■■■ Malgré l'échec relatif de **Legend** au box-office, Ridley Scott ne compte pas rester inactif. Il travaille déjà sur LIARS, un thriller romantique dans le monde du rock'n'roll, produit pour 15 millions de dollars par la firme Lorimar.

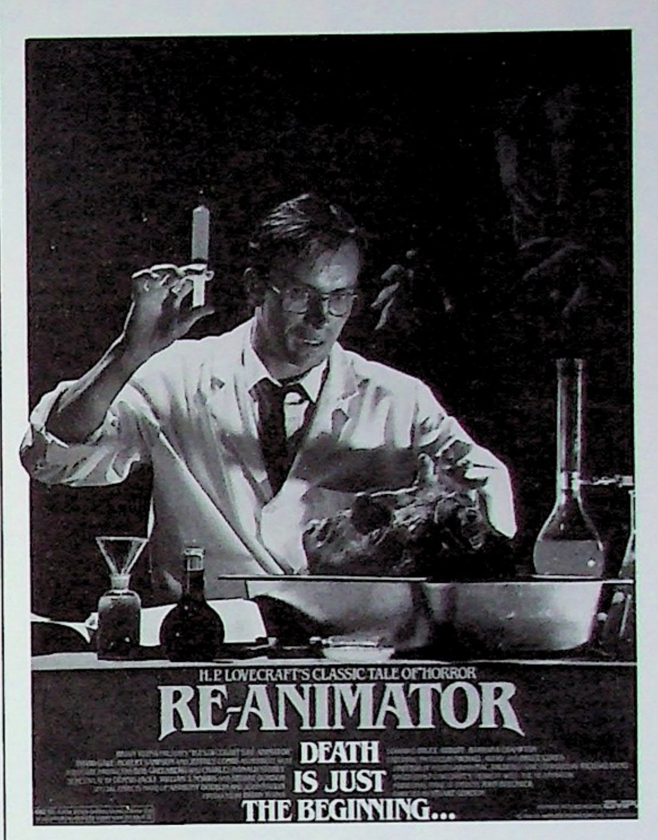
■■■ Variation moderne sur le thème de Frankenstein, TOM sera le prochain film de Paul Donovan, réalisateur canadien révélé par **Siege.**

■■■ Produit par Mark Forstater **(Xtro, The Cold Room),** THE FANTASIST se veut un thriller très hitchcockien que réalise actuellement Robin Hardy en Irlande.

■■■ Lea Thompson, que l'on peut voir en ce moment dans le rôle de la mère de Michael J. Fox dans **Retour vers le futur,** sera la vedette féminine de HOWARD THE DUCK, porté à l'écran par Willard Huyck et produit par George Lucas.



LE FESTIVAL DE SITGES



Le 12 octobre dernier, les membres du Jury du 18[e] Festival de Sitges (Espagne) ont décerné les Prix suivants : Meilleur Film : **Re-Animator** de Stuart Gordon ; Prix de la mise en scène, de la critique et de la meilleure photographie : **Saraba Hakobune (Adieu l'Arche)** de Shuji Terayama ; Prix des effets spéciaux : John Dykstra pour **Lifeforce** de Tobe Hooper. Ont également été primés les films **Return** de Andrew Silver, **Day of the Dead** de George Romero et **King Kong Faust** de Heiner Stadler.
Parmi les membres du jury, notons la présence du chanteur de rock Eric Burdon et du célèbre producteur Milton Subotsky. Par ailleurs, bien des invités de marque ont illustré la dernière édition d'un Festival toujours aussi prestigieux : George Romero, Roy Ashton (le maquilleur attitré de la Hammer Film, à qui un hommage était rendu), Tom Holland (réalisateur de **Fright Night**), et bien d'autres cinéastes dont les Espagnols Sebastian d'Arbo et Paul Naschy. Tous les détails sur le déroulement de cette excellente manifestation dans notre prochain numéro...

RENNES FANTASTIQUE

C'est du 3 au 8 décembre prochain que se déroulera la seconde semaine du Cinéma Fantastique de Rennes organisée par La Maison de la Culture avec la collaboration de Robert Schlockoff. Douze films présentés, dont un certain nombre d'inédits à Rennes. La programmation définitive comprend les titres suivants : **Les griffes de la nuit, Mutant, Suspiria, Le retour des morts-vivants, Tourist Trap, Horror Kid, Scanners, Android, L'épée sauvage, Chud, Sherlock Holmes contre Jack l'éventreur** et **Dead Zone.** Viendront s'y ajouter une dizaine de courts-métrages fantastiques français en compétition...

VERSAILLES FANTASTIQUE

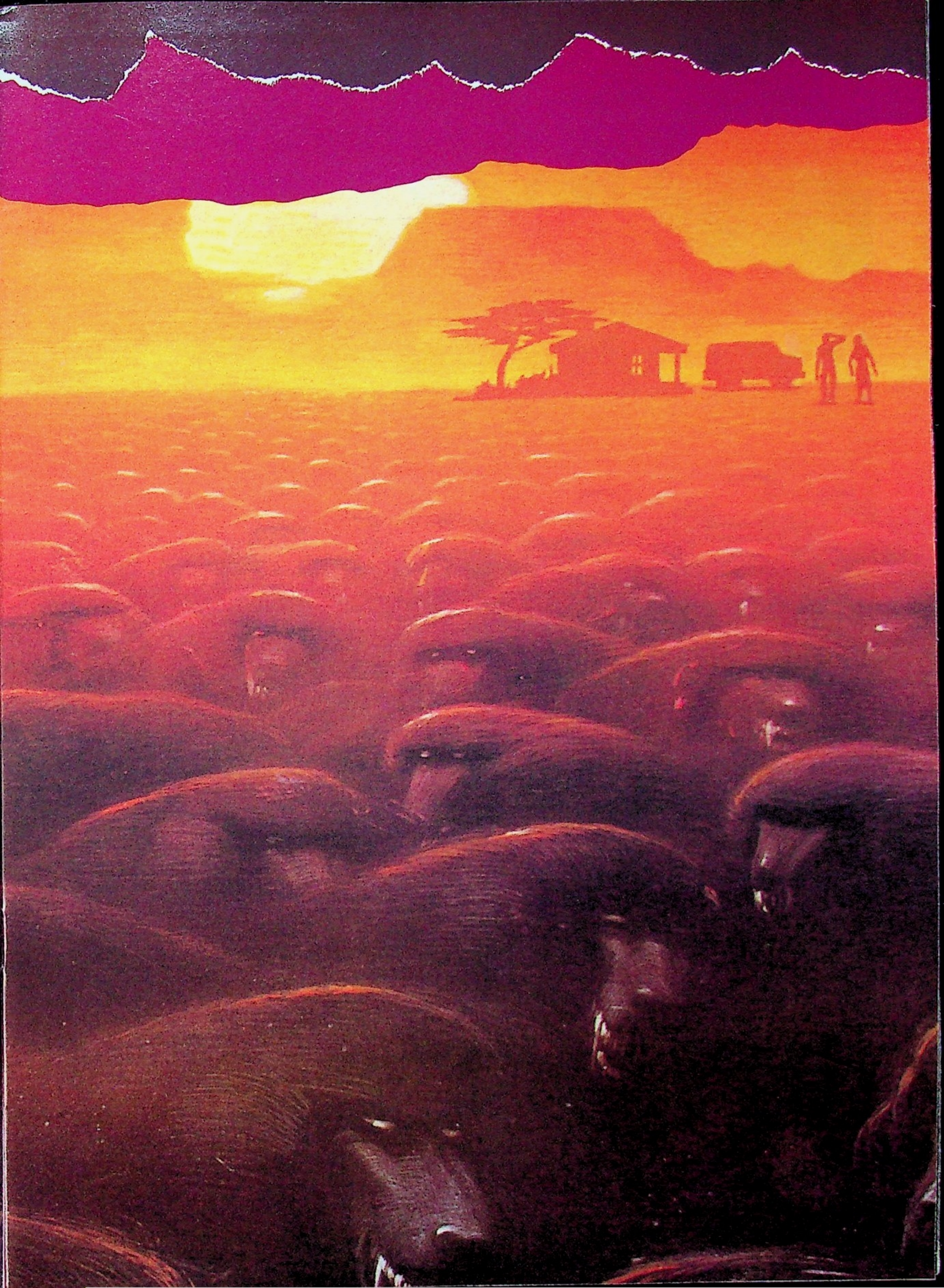
Enfin, le vendredi 13 décembre le cinéma C2L (2, rue Jean-Houdon) à Versailles organise La Nuit du Cinéma Fantastique de 21 h à l'aube. Au programme : **Vendredi 13, Les yeux de Laura Mars, La 4[e] dimension, Le Monstre est vivant** et **Frissons d'Outre-tombe.**
Prix de la nuit : 150 F (5 films, sandwiches, boissons, petits-déjeuners, cadeau surprise et jeux qui permettront de gagner des affiches de films). Renseignements : Atelier-Club Cinématographique 39.50.55.55.

HORIZONS DU FANTASTIQUE

par Gilles Polinien

Seconde édition d'une rubrique qui vit le jour l'an dernier à la même époque, Horizons du Fantastique se veut un panorama à la fois sélectif et informatif de la production indépendante (principalement américaine) dont la spectaculaire progression, révélée il y a 12 mois, se confirme encore aujourd'hui : + 20 % en 1985 !

Nous vous invitons à découvrir, une nouvelle fois en avant-première, 12 films — ou plus exactement 12 bandes-annonces ! — sélectionnés parmi la multitude de surprises que nous réserve 1986...









Né, il y a 37 ans, de l'imagination fertile de Luigi Bonelli, Tex Willer est l'un des plus célèbres personnages de la bande dessinée italienne : 300 aventures différentes ont déjà été publiées et vendues, chacunes, à plus de 500 000 exemplaires ! Curieusement, le cinéma vient seulement de s'emparer du phénomène avec, pour résultat, un drôle de film qui se situe à mi-chemin entre le western-spaghetti et Indiana Jones...



C'est effectivement une impression assez étrange que laisse *Tex and the Lord of the Deep* : celle d'un film qu'on jurerait avoir été réalisé dans les années 60. Le décor « western made in Cinecitta » y est certainement pour quelque chose, mais ce sont surtout les personnages et la progression du récit, naïf et sans suspense ni réelle originalité, qui déconcertent par leurs aspects stéréotypés et - autant l'avouer - démodés. Peut-être ne faut-il y voir qu'une transcription particulièrement fidèle de la bande dessinée et faire preuve d'un minimum de tolérance vis à vis d'une production essentiellement destinée à de jeunes spectateurs venus avant tout retrouver leur héros. Celui-ci, flanqué de ses deux compagnons Kit Carson et l'indien Tiger Jack, s'intéresse au massacre et au vol de fusils dont a été victime, en plein territoire indien, un convoi de l'armée américaine. Son enquête le mènera sur les traces d'une mystérieuse tribu détentrice d'une arme redoutable concoctée, dans les profondeurs d'un volcan, par quelque méchant sorcier : une subtance (véhiculée par de minuscules fléchettes) capable de métamorphoser instantanément n'importe quel ennemi en vieille momie désséchée !
Seule preuve que le film a bien été réalisé en 1985 : des effets spéciaux de maquillage et de transformations d'une qualité irréprochables.
La violence est omniprésene mais traitée à la façon des bandes dessinées : furieuse, rapide et dénuée d'hémoglobine.
Quant à l'histoire, à la limite elle ne compte pas. Le scénario est constitué d'une succession de mini-aventures dont l'issue ne laisse aucun doute : qu'il affronte les indiens, les sables mouvants, les serpents ou la fureur d'un volcan en éruption, Tex en sortira toujours vainqueur, suivant l'exemple de Superman ou d'Indiana Jones. C'est la loi inflexible à laquelle sont soumis les héros de bande dessinée et *Tex and the Lord of the Deep* n'est que le premier épisode d'une (longue ?) série...

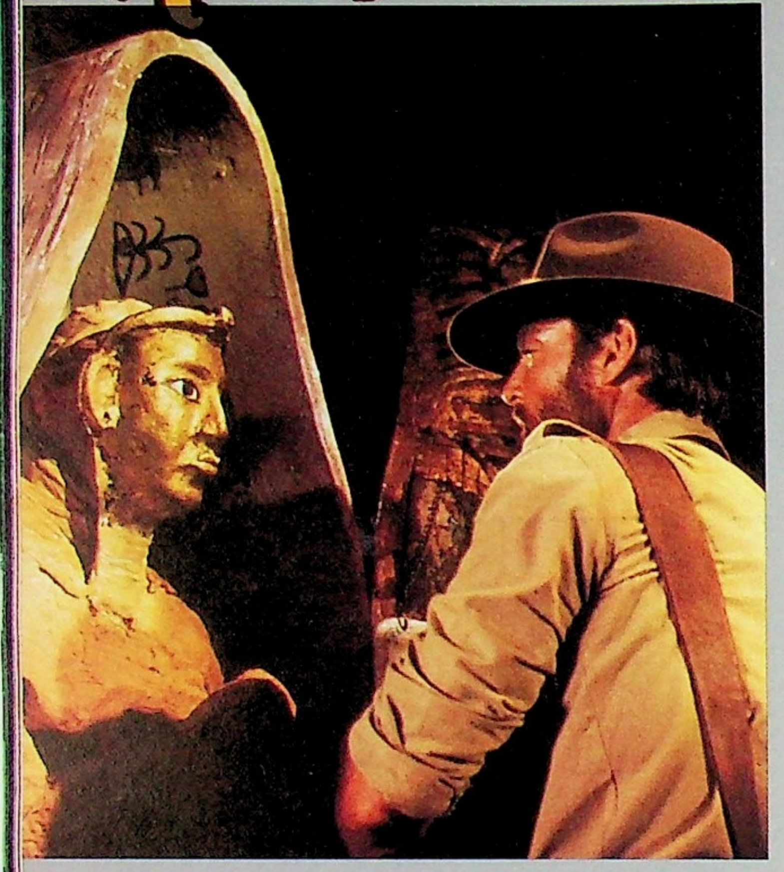


IN THE SHADOW OF KILIMANJARO

On dit souvent que la réalité dépasse la fiction. Un adage sonnant particulièrement juste pour *In the Shadow of Kilimanjaro* qui, aussi invraisemblable que cela puisse paraitre, est basé sur des faits réels : au Kenya, en effet, des babouins affamés ont à plusieurs reprises attaqués des communautés humaines. Il est difficile d'imaginer que ces animaux sont supérieurement intelligents, trois fois plus forts qu'un homme et carnivores...

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'avec *In the Shadow of Kilimanjaro,* son premier film, Raju Patel n'a pas choisi la facilité.
D'un point de vue commercial tout d'abord, car si les *Oiseaux* d'Hitchcock ou *Les dents de la mer* de Spielberg font aujourd'hui référence, il n'en est pas de même des multiples attaques de fourmis, abeilles, chiens, rats, araignées qui ont depuis longtemps fini par lasser les spectateurs.
D'un point de vue purement pratique ensuite, car tous les babouins du film sont authentiques : ils ont été capturés sur place puis dressés... dans le but de les faire jouer devant la caméra. Sans parler de toute l'infrastructure que nécessite le tournage d'un film au Kenya, dans une région infestée de mouches de sûrcroit !
Pourtant, malgré toutes ces craintes, *In the Shadow of Kilimanjaro* se révèle une production intéressante, au traitement tout à fait crédible et qui parvient à captiver son audience en dépit d'un scénario sans véritable progression dramatique. Il faut dire que les attaques de babouins y sont nombreuses et adroitement réalisées : le montage est rapide, les effets spéciaux et les plans rapprochés de canines ensanglantées brefs mais efficaces, la bande-son fort appropriée.
Et lorsque les agressions commencent à se faire trop répétitives, le metteur en scène nous offre un final très réussi (sans conteste le morceau de choix du film) où les survivants, comme dans *la Nuit des morts-vivants,* enfermés dans une grange, doivent repousser l'offensive des animaux déchaînés s'infiltrant de toute part. Et la terreur l'emporte sur l'impression de déjà-vu !

King Solomon's Mines



Il ne s'appelle pas Indiana Jones et pourtant il lui ressemble drôlement, agit d'une façon identique et sa vie se veut tout aussi palpitante... Son nom est également synonyme de grande aventure : Allan Quatermain.

C'est Richard Chamberlain qui prête ses traits à Allan Quatermain (dont le père spirituel n'est autre que le grand romancier Sir Henry Ridder Haggard) dans cet ambitieux remake (17 millions de dollars) des *Mines du roi Salomon* produit par Cannon, une des firmes indépendantes les plus dynamiques du moment.
Les intentions de la compagnie sont claires : donner vie à un héros de la trempe d'Indiana Jones. La ressemblance physique est troublante : Chamberlain barbu, chapeauté et vêtu « à l'aventurier » s'avère la réplique parfaite du personnage incarné par Harrison Ford. Le scénario participe d'une politique identique : flanqué d'une archéologue dont le père a été enlevé par d'affreux Allemands, Quatermain doit retrouver une statuette qui le mènera sur la piste d'un légendaire et fabuleux trésor...
Les clins d'œil à *Indiana Jones* sont aussi nombreux que savoureux : le début du film, par exemple, se déroulant dans un village africain est en tout point conforme à la scène du marché égyptien dans *Les aventuriers de l'arche perdue*, tout comme cette autre séquence où Allan Quatermain parvient à remonter à bord d'un train lancé à toute vitesse est réminiscente de celle où Harrison Ford réussissait à reprendre le contrôle d'un camion après en avoir été brutalement évincé...
Il serait faux de prétendre que ces scènes de référence donnent à *King Solomon's Mines* l'aspect d'une pâle copie d'*Indiana Jones*. Ce serait oublier l'adresse d'un vétéran comme J. Lee Thompson à la réalisation (*Les canons de Navaronne*) et cette indispensable dose d'humour qui permet de faire passer les situations les plus invraisemblables. D'autre part, le rythme de *King Solomon's Mines* ne laisse pas au spectateur le temps de reprendre son souffle. Le scénario enchaine péripétie sur péripétie au cœur des décors naturels et souvent grandioses du continent sud-africain. Et qu'importe si, pour apprécier le film à sa juste valeur, il faut en faire la lecture au premier degré. N'est-ce pas ce que l'on attend d'une bande dessinée d'aventures ?

HOUSE

Lorsque le producteur de *Vendredi 13* approche le réalisateur du *Tueur du vendredi* et de *Meurtres en 3 dimensions* dans l'intention de lui offrir la mise en scène d'un film d'horreur, on est logiquement en droit de s'attendre à un nouveau psychokiller insipide...
Erreur ! La rencontre Sean Cunningham-Steve Miner a débouché sur *House*, l'une des plus prometteuses productions indépendantes de la saison...

C'est William Katt, le fiancé de Sissy Spacek dans *Carrie*, qui tient le rôle principal de *House*, celui de Roger Cobb, un écrivain venu chercher l'inspiration nécessaire à son prochain roman dans l'immense demeure que sa tante lui a légué à sa mort et qui renferme le secret de la disparition de son fils, survenue un an plus tôt... Des monstres hideux, aux formes grotesques, vont faire leur apparition et transformer la maison en une véritable antichambre de l'Enfer. Il semblerait que ces événements horrifiques soit en rapport avec le souvenir traumatisant que Roger Cobb garde du Viet Nam et qu'il va tenter d'exorciser une bonne fois pour toutes... *House* n'est donc pas une simple histoire de maison hantée. Son sujet s'avère beaucoup plus complexe et original bien que se plaçant à plusieurs reprises en référence aux *Griffes de la nuit* ou à *Burnt Offerings*.
Mais ce qui, outre son sujet, constitue le réel attrait de *House*, ce sont des effets spéciaux particulièrement soignés : pas de « gore » à proprement parler, mais des créatures tantôt extravagantes ou terrifiantes, des objets subitement animés, des portes de placards s'ouvrant sur l'au-delà... Il s'agit là d'un véritable arsenal de train-fantôme dû essentiellement à une partie de l'équipe responsable des trucages de *Gremlins* et *Ghostbusters*.



Tenant compte du travail considérable effectué sur la photographie (signée Mac Ahlberg), de l'imagination dans la mise en scène dont est capable Steve Miner (son *Meurtres en 3 dimensions* nous a tout de même prouvé qu'il savait manier la caméra avec astuce) et d'un budget de 7 millions de dollars (bien au-dessus de la moyenne pour une production indépendante) on en conclut aisément à quel niveau *House* se situe techniquement.
Certains voient déjà en lui l'outsider de la prochaine saison (il sort en janvier 86 aux Etats-Unis), d'autant plus qu'il possède un atout non négligeable dont sont en général dépourvus la plupart des films d'épouvante : l'humour !



TROLL

Il y eut tout d'abord les Gremlins, puis les Ghoulies... Voici maintenant venir le temps des Trolls, ces repoussantes petites créatures imaginées par John Buechler, le maquilleur-maison des productions Charles Band, dont c'est aussi le premier film en tant que réalisateur.

Sur le papier, l'idée-maitresse de *Troll* est intéressante : un être de petite taille aussi hideux que démoniaque prend peu à peu possession des habitants d'un immeuble qui se transforment en cocons donnant chacun naissance à une de ces créatures de légendes qu'on appelle Troll...

John Buechler est un artiste qui nous a déjà prouvé ses capacités en matière de maquillages horrifiques (*Mausoleum, Trancers* etc.) mais il faut bien reconnaitre que son travail sur *Troll* (rappelant d'ailleurs beaucoup l'indigeste *Ghoulies*) n'est guère convaincant. Une histoire reposant uniquement sur des effets spéciaux et faisant appel à un bestiaire aussi recherché se doit avant tout d'utiliser des trucages crédibles. Ceux de *Troll* s'avèrent le plus souvent ridicules, et les monstres ont vraiment l'air de poupées en papier mâché grossièrement modelé.

Du coup, l'impact du film s'en trouve considérablement amoindri malgré la présence de comédiens comme Noah Hathaway (le jeune héros de *L'histoire sans fin*), Michael Moriarty ou Sonny Bono, « victime » du seul effet réussi dans ce film : sa métamorphose en cocon.



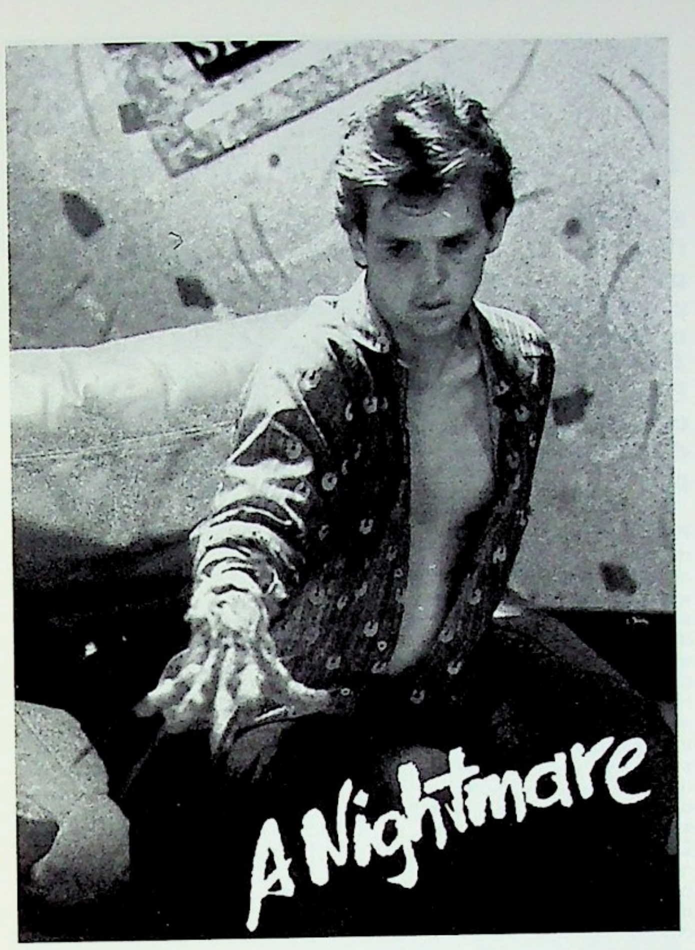
ZONE TROOPERS

Tout commence comme un film de guerre traditionnel lorsqu'au beau milieu de la tourmente opposant les Américains aux Allemands s'écrase un vaisseau intergalactique rempli d'extra-terrestres forcés malgré eux de prendre part à l'affrontement... Et pour quel camp croyez-vous les voir opter ?

Conçu en 1985, *Zone Troopers* aurait très bien pu être réalisé il y a 30 ans. En effet, que ce soit au niveau du fond comme de la forme, ce film de science-fiction réalisé par Danny Bilson dégage un parfum délicieusement rétro et c'est avec un plaisir non dissimulé, mêlé à une certaine curiosité, que l'on participe à cette aventure où l'on voit des extra-terrestres venir en aide à des Américains contre l'envahisseur nazi.

Le « costume » du visiteur de l'espace (mi-insecte mi-crustacé) correspond tout à fait à l'image que l'on se faisait durant les années cinquante d'un extra-terrestre et celui-ci s'apparente d'ailleurs assez avec la créature du film de Kurt Neumann, *La mouche noire*. Ni sang ni violence véritablement explicite, mais un code moral infaillible auquel les traitres et les méchants ne résistent pas !

Tim Thomerson (*Trancers*) et Timothy Van Patten (*Class 84*) traversent cette aventure avec beaucoup d'humour, un humour qui atteint son point culminant avec l'arrivée d'Hitler en personne venu, dans un élan de curiosité, rendre visite à l'extra-terrestre



A NIGHTMARE ON ELM STREET 2

Toute l'équipe des *Griffes de la nuit* s'est reformée. Enfin presque, car Wes Craven retenu par le tournage de *The New Twilight Zone* n'a pu en assurer la mise en scène. C'est Jack Sholder (*Alone In the Dark*) qui a repris le flambeau et a réussi, contre toute attente, un film en tout point remarquable et d'une qualité pratiquement égale à l'original...

La réputation dont bénéficie *Les griffes de la nuit* est telle que Jack Sholder ne pouvait pas se permettre de réaliser une suite décevante. Aussi, comme pour dissiper d'un seul coup toute appréhension dans l'esprit du spectateur lui offre t-il sans crier gare une ouverture hallucinante qui commence dans un car de ramassage scolaire... pour se terminer dans un décor grandiose et purement dantesque !

Mais le scénario ne repose pas que sur des exercices de style de ce niveau. L'histoire concoctée par David Chaskin reprend cinq ans plus tard lorsque la maison où a vécu Nancy Thompson (l'héroïne du premier épisode) est rachetée par la famille Walsh. A son tour, le sommeil de Jesse, le fils, est perturbé par des cauchemars particulièrement violents où se manifeste un personnage monstrueux : Freddy Krueger ! L'esprit maléfique de ce dernier qui rôde toujours dans la maison va se réincarner dans le corps de Jesse pour assouvir ses instincts malsains et meurtriers...

Le film dans son intégralité est à l'image du début et reflète bien le parti-pris des auteurs, celui d'aller plus loin dans la démesure. Là où le film de Wes Craven jouait sur l'alternance subtile rêve/réalité, celui de Jack Sholder ne nous laisse même plus le choix : tout son film est un cauchemar qui lui permet de laisser libre cours à ses délires les plus fous comme en témoignent les agissements des personnages, l'abondance de meurtres et surtout la surenchère dans les effets spéciaux d'une sophistication (pour les effets visuels) et d'un réalisme (pour les maquillages et transformations) à couper le souffle.

Il est encore trop tôt pour dire s'il y aura un numéro 3. On peut néanmoins affirmer sans crainte qu'à un tel niveau de qualité l'avenir de la série semble assuré.





Elle est comtesse, riche et belle... mais jamais satisfaite ! Pour conserver son apparente jeunesse - malgré ses 390 ans - elle a besoin du sang pur des jeunes mâles de Los Angeles. Une denrée qui, malheureusement, se fait de plus en plus rare...

Once Bitten, c'est un peu la version féminine du *Vampire de ces dames*. A l'instar du film de Stan Dragoti avec George Hamilton, il s'agit d'une comédie légère où l'élément fantastique est utilisé avec plus ou moins de bonheur selon les situations.

Lauren Hutton y incarne une suceuse de sang très « glamour » qui jette son dévolu sur un adolescent désarmant de niaiserie. Ce dernier ne tarde pas à adopter un comportement que son entourage trouve de plus en plus étrange : son tein palit, il craint la lumière du jour, préfère les mets « saignants »... Heureusement que sa véritable petite amie se portera à son secours en le déniaisant pour de bon !

L'intrigue est, il faut bien l'avouer, un peu faible mais l'intention des auteurs vise, au détriment de l'histoire elle-même, à amuser le public par une succession de gags parfois fort bien venus et désopilants. Ils y parviennent sans mal essentiellement grâce à des acteurs qui eux aussi ont l'air de bien s'amuser.

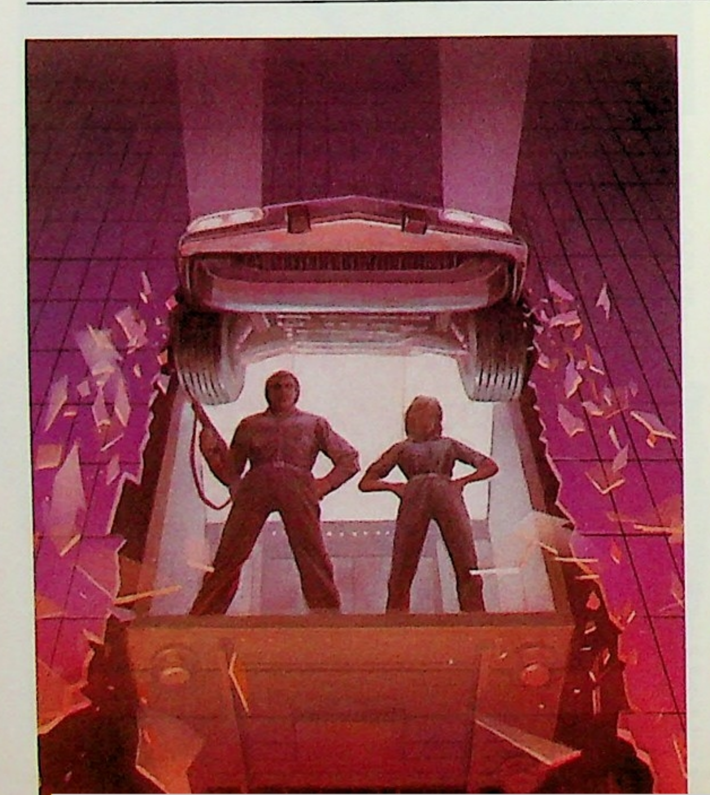
Le seul reproche que l'on pourrait formuler à l'encontre du film d'Howard Storm est qu'il pousse la caricature du vampire un peu trop loin (jusqu'au ridicule) et que la parodie revêt sur la fin des allures de farce paillarde. On aurait aimé un peu plus de finesse de la part d'un ancien élève de Woody Allen qui se révèle par ailleurs, d'un point de vue purement technique, un réalisateur fort doué.



TEEN WOLF

Son scénario frise l'indigence, les critiques l'ont massacrée et pourtant cette petite production indépendante destinée à un public de teenagers attardés totalise déja 35 millions de dollars de recettes outre-Atlantique...
Explication : Michael J. Fox, la nouvelle coqueluche des adolescents américains depuis *Retour vers le futur*, y tient le rôle principal !

Pauvre Michael J. Fox ! L'équipe de basketball dans laquelle il joue accumule les défaites. Résultat identique auprès des filles. Sa scolarité n'est guère brillante et il manque à l'évidence de confiance en lui... Comble de malheur, son aspect physique lui joue de vilains tours : de longs poils noirs apparaissent sur sa poitrine, ses oreilles s'allongent et ses dents poussent dans des proportions alarmantes... Il lui faut bientôt se rendre à l'évidence : il est en train de se transformer en loup-garou !
Comédie oblige, Michael J. Fox ne sera pas un méchant lycantrophe hurlant sa douleur les soirs de pleine lune avant de partir en chasse. Non ! Sur les conseils de son père (lui aussi loup-garou à ses heures !) Michael vivra avec sa différence, la laissera s'épanouir et, mieux encore, la mettra à profit. A l'école, en loup-garou, il fait sensation, devient la vedette du moment et améliore ses résultats dans tous les domaines...
Derrière la comédie, la parabole est évidente et l'idée du loup-garou n'est qu'une illustration plutôt grossière du droit à la différence. Finalement, Michael J. Fox n'est rien d'autre, au sein de son lycée, qu'un « Elephant Man » des temps modernes et c'est bien là l'unique idée intéressante du film. Le côté fantastique que les auteurs auraient pu exploiter est complètement gommé au profit d'une comédie de situations aux répliques le plus souvent primaires et stupides.
Techniquement, *Teen Wolf* s'avère des plus anodins. Même les transformations signées Tom Burman n'ont rien de spectaculaire et, plus grave, donnent à Michael J. Fox un air parfaitement idiot.
Et pourtant le public américain en redemande et le film semble bénéficier d'un bouche à oreille très efficace. Il y a pourtant fort à parier que *Teen Wolf* restera inédit en France, ce qui tendrait à prouver, qu'après tout, il est des formes d'humour inexportables.



BLACK MOON RISING

Il est bien rare que John Carpenter ne porte pas lui-même à l'écran les scénarios dont il est l'auteur. Sept ans après *Les yeux de Laura Mars* il a laissé à un autre le soin de mettre en images un thriller peut-être moins fantastique mais tout aussi sophistiqué.

On ne s'attendait pas néanmoins à ce que ce soit Harley Cokliss (réalisateur du médiocre *Camion de la mort*) qui dirige *Black Moon Rising*. Force est de reconnaître que son style s'est considérablement amélioré à tel point que le film ne souffre à aucun moment de défauts de mise en scène. *Black Moon Rising* comporte même plusieurs morceaux de bravoure dont le plus spectaculaire consiste à exécuter avec une voiture (aussi performante soit elle) des vols planés de gratte-ciel à gratte-ciel !
Le scénario, classique mais bénéficiant d'un traitement particulièrement moderne, s'articule autour

et de son contenu que se disputent plusieurs parties. Enfermée dans une forteresse inviolable, il faudra toute l'adresse d'un voleur professionnel pour la récupérer... Sorte de hold-up peu banal, *Black Moon Rising* se veut un suspense de haute qualité, ce à quoi il parvient sans mal. Mais l'aspect technique ne doit pas pour autant faire oublier une interprétation convaincante : Tommy Lee Jones (*Les yeux de Laura Mars*), Linda Hamilton (*Children of the Corn, Terminator*) et surtout Robert Vaughn (dans un rôle inquiétant) sont excellents !
Black Moon Rising fonctionne - sans jeu de mot - comme une



TerrorVision

La télévision, la plus grande invention du 20e siècle, menace t-elle réellement l'avenir de l'humanité ? Au pessimisme traumatisant de David Cronenberg exprimé dans *Videodrome* succède le point de vue très personnel et particulièrement délirant de Ted Nicolaou...

C'est sur le ton de la caricature que Ted Nicolaou, scénariste et metteur en scène de cette production Charles Band, a choisi d'illustrer son propos. La famille « typiquement américaine » vedette de *Terrorvision* est à hurler de rire : papa et maman sont deux crétins prétentieux qui ne pensent qu'à danser ; la fille, une écervelée aux cheveux rouges, vit au rythme des vidéo-clips ; quant au fils, c'est le portrait craché du grand-père, nostalgique de la vie militaire... La maison comme le mobilier sont, bien entendu, le parfait reflet de la famille : criard et de mauvais goût. Lorsque, pour faire plaisir à son petit monde, papa bricole un appareil capable de capter de nouvelles émissions de télévision, une créature inattendue fait son apparition : c'est un monstre affreux, mal élevé, bête et grotesque... à l'image de ses hôtes à qui il réserve d'ailleurs un sort peu enviable !

Terrorvision restera certainement un cas unique dans l'histoire du cinéma, car ce qui pourrait passer, de prime abord, pour un film racoleur, fauché, raté et mal interprété correspond, au contraire, au désir du réalisateur qui, dans un souci extrême de parodie, a voulu des éclairages trop violents, des grimaces trop forcées, des cris trop hystériques, des décors trop voyants, le tout arrosé d'une bonne dose de vulgarité et de cynisme (la mort grotesque des personnages étant ce qui pouvait leur arriver de mieux).

Terrorvision s'apparente à un délire total, drôle, défoulant à l'extrême et surtout outrageusement kitch...



SILVER BULLET

Il y a bien longtemps que le cinéma ne nous avait pas offert un « vrai film de loup-garou ». Grâce à Stephen King, voici enfin ressuscités tous les archétypes du genre : brouillard, pleine lune, hurlements, innocentes victimes... et balle d'argent !

Il se passe quelque chose d'étrange à Tarker's Mill : un cheminot est retrouvé décapité, une femme agressée chez elle a eu la gorge arrachée, un gamin a disparu... Est-ce l'œuvre d'un maniaque, d'une bête sauvage ? Un soir, Marty, jeune handicapé se déplaçant sur un fauteuil roulant équipé d'un petit moteur, est attaqué par une horrible créature : c'est un loup-garou ! Il aura tout juste le temps de planter une flèche dans l'œil gauche du monstre avant de s'enfuir. Le lendemain, Marty informe sa sœur de sa mésaventure nocturne et tous deux se mettent à la recherche de l'agresseur qui, si l'on en croit la légende, a dû revêtir forme humaine. Ils n'ont qu'un seul indice : retrouver un individu dont l'œil gauche est crevé...

Tiré d'une nouvelle de Stephen King (« Cycle of the Werewolf »), *Silver Bullet* porte bien la marque de son auteur. On retrouve en effet dans le film de Daniel Attias, dont c'est le premier long-métrage, les éléments fétiches du grand romancier : description minutieuse de la vie quotidienne, petite ville sombrant peu à peu dans l'horreur, existence d'une entité maléfique gagnant chaque jour du terrain, adulte et enfant pour personnages principaux, moments d'épouvante authentiques... Le film restitue admirablement cette atmosphère propre aux œuvres de King surtout lors des séquences nocturnes qui distillent une angoisse des plus tenaces.

Dommage que *Silver Bullet* souffre de quelques longueurs dues principalement à des scènes de remplissage certainement absentes de la nouvelle mais destinées à remplir les 95 minutes réglementaires de toute production qui se respecte.

Mais ceci ne serait qu'un détail comparé à la réelle déception qu'engendrent les successives apparitions du loup-garou tellement peu crédible qu'on croirait un ours. Il s'agit pourtant d'une création de Carlo Rambaldi que l'on a connu jadis plus inspiré...



DEMONS

Une diabolique « projection » orchestrée par Dario Argento et Lamberto Bava.

Un reportage de Guiseppe Salza.

Dans une succession de visions sanglantes et horrifiques, éclaboussant l'écran d'un rougeoiment stylisé sur le rythme saccadé de la musique de Simonetti, Argento ouvre la voie à une nouvelle invasion de Morts Vivants...

Une invitation à la peur...

Une salle de cinéma en plein cœur de Berlin, dans la région des tumultes de l'inconscient. Complètement inconnue du public ; dépouillée et redondante de souvenirs de pellicule, avec son architecture essentielle. Et aussi une forme en noir, un masque grotesque et déformant sur le visage : elle passe par les rues les moins fréquentées, dans les couloirs sombres du métro, pour offrir à un public sélectionné une occasion qui restera unique. Une avant-première absolue, un film d'horreur sans précédent ! Le public est attiré par ce qu'il considère comme une manœuvre publicitaire parfaitement réussie...

C'est toujours le mystérieux individu qui accueille le public, dans la salle de cinéma, toute aussi étrange. Mais il y a quelque chose d'autre, quelque chose de plus que le poster de **Quatre mouches de velours gris** ou celui du futuriste Schwarzenegger dans le visionnaire **Terminator** : une motocyclette, chevauchée par le mannequin d'un samouraï à l'épée dégainée ! Son autre main tient un masque de démon, grotesque. Un masque qu'une jeune fille pose sur un visage. Rien qu'une plaisanterie, pour laquelle il y a un droit de péage à acquitter : une très légère égratignure au visage. Innocent en apparence. Le spectacle va commencer... les « invités » entrent dans la salle, stéréotypes du spectacteur ordinaire : le jeune couple de fiancés, celui d'âge mûr, deux prostituées, deux garçons, deux filles, et un aveugle accompagné de sa maîtresse-infirmière, qui lui décrit les images projetées sur le grand écran. Celles d'un film d'horreur, dans lequel un jeune archéologue imprudent se transforme en un horrible démon et massacre tous ses compagnons. Mais sa mutation a débuté après la répétition exacte de ce qui était arrivé à la jeune fille dans le hall. Avec le même masque ! Terrorisée, la spectatrice quitte la salle, et s'enfuit vers les toilettes. C'est alors que son corps commence à se transformer de façon terrifiante. Quand sa meilleure amie accourt pour la secourir, elle est tuée de façon atroce par une main griffue. Le mal est contagieux, une réaction en chaîne s'empare sans pitié des innocentes victimes. Au bout de quelques instants, par bonheur, le public dans la salle prend conscience de l'horreur : les lumières se rallument, le film est mis en pièces, mais cela ne suffit pas. Toutes les issues ont été mystérieusement murées : il n'y a pas de fuite possible. Il faut combattre, ou mourir...

Le cinéma qui tue

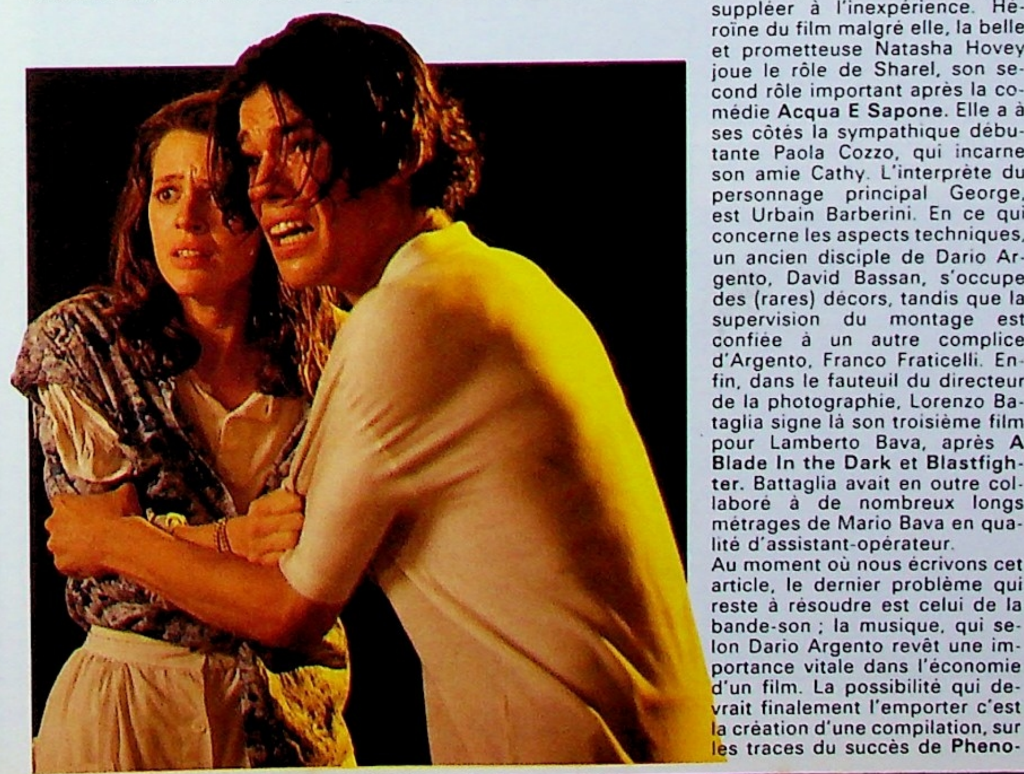
Dans les quartiers Est de Rome, un autre cinéma abondonné. Autrefois baptisée Arco (arc), cette salle (ou ce qu'il en reste) honore à nouveau aujourd'hui le septième art en *produisant* du cinéma et, parfois, en en projetant. Magie de la fiction ou simple jeu de miroirs avec virage à 180 °. Où le réalisme sanguinaire d'une poignée de spectacteurs confrontés à de terribles démons se retrouve derrière la machine cinématographique qui joue à s'assassiner elle-même.

Il s'agit du tournage (dans les plus naturels des décors) du film choc de Lamberto Bava, et l'un des plus terrifiants jamais réalisés en Italie : **Demoni**. La consécration de l'entité qui éveille chez l'homme la plus grande crainte, à travers le caractère spectaculaire de plus de 500 plans séparés d'effets spéciaux, dans ce que l'on définit déjà comme « Le film d'horreur italien des années 80 ». Car le producteur et coréalisateur en est Dario Argento, au mieux de ses possibilités après les records d'entrée en Italie de **Phenomena**. Et surtout parce que Lamberto Bava, parvenu à son cinquième long-métrage, a décidé d'utiliser conjointement les débordements de l'épouvante (**Macabro**) et sa technique éprouvée d'artisan qui dispose de peu de moyens (**Blastfighter**). Mais **Demoni** (intitulé **Démons** pour l'exportation) a tout de même derrière lui un coquet financement, qui porte son budget à 3 milliards de lires, soit un milliard et demi environ de centimes français. Il ne faut pas perdre de vue toutefois que la production n'a pas eu à faire face à de grosses dépenses de décors ni de transport de matériel, puisque le cinéma Arco se trouve à deux cents mètres environ des studios de Paolis à Rome. Les effets spéciaux, grandioses et sanguinaires, promettent en revanche de déchaîner un authentique vertige de terreur, grâce à la somme importante d'un milliard et demi de lires qui leur à été allouée par Dario Argento : pendant toute la durée de l'été on a engagé à Rome une trentaine de personnes environ, dont il faut citer en particulier le coordinateur général qui supervise la fabrication des créatures, Sergio Stivaletti (**Phenomena**),et le créateur des effets spéciaux de maquillage, Rosario Prestopino, assistant de Giannetto De Rossi dans plusieurs films de Lucio Fulci.

Pour un film qui met en scène de nombreux jeunes, autrement dit les spectateurs qui d'ordinaire vont au cinéma, il a fallu surmonter de multiples problèmes de distribution. Lamberto Bava est un metteur en scène qui aime utiliser dans ses films de jeunes acteurs, jouant la fraîcheur pour suppléer à l'inexpérience. Héroïne du film malgré elle, la belle et prometteuse Natasha Hovey joue le rôle de Sharel, son second rôle important après la comédie **Acqua E Sapone**. Elle a à ses côtés la sympathique débutante Paola Cozzo, qui incarne son amie Cathy. L'interprète du personnage principal George, est Urbain Barberini. En ce qui concerne les aspects techniques, un ancien disciple de Dario Argento, David Bassan, s'occupe des (rares) décors, tandis que la supervision du montage est confiée à un autre complice d'Argento, Franco Fraticelli. Enfin, dans le fauteuil du directeur de la photographie, Lorenzo Bataglia signe là son troisième film pour Lamberto Bava, après **A Blade In the Dark et Blastfighter**. Battaglia avait en outre collaboré à de nombreux longs métrages de Mario Bava en qualité d'assistant-opérateur.

Au moment où nous écrivons cet article, le dernier problème qui reste à résoudre est celui de la bande-son ; la musique, qui selon Dario Argento revêt une importance vitale dans l'économie d'un film. La possibilité qui devrait finalement l'emporter c'est la création d'une compilation, sur les traces du succès de **Pheno-**

George (Urbano Barberini), Sharel (Natasha Hovey) et Ken (Karl Zinny) confrontés avec les terrifiants démons du nouveau film de Lamberto Bava.



C'est le mal que chacun porte en soi...»

mena, qui demeure l'un des disques les plus vendus en Italie à ce jour. De toute façon on est assurés de la présence des mythiques Goblin, qui se trouvent une fois de plus réunis pour honorer un film d'horreur.

L'idée même du « démon » dans le film revêt un aspect intéressant. Cette idée de l'horreur qui se répand dans une salle de cinéma, parmi des spectateurs assistant à la projection d'une œuvre d'épouvante est chargée d'une grande densité, pour le cinéphile. Et pas seulement grâce à la distribution récente de **La rose pourpre du Caire** ou à la réalisation prochaine de **Horror Movie** de Marek Kanievska. C'est l'image du cinéma qui tue : ce cinéma avec lequel dès son enfance Lamberto Bava a eu envie de jouer. *« L'idée essentielle du sujet de* **Demoni**, *c'est que, aussi bien les premiers que les derniers qui sont contaminés sont ceux qui, à l'intérieur d'eux-mêmes, renferment le plus de méchanceté »*, affirme Michele Soavi, premier assistant à la mise en scène du film, qui vient à peine de terminer une expérience semblable avec **Phenomena**. *« Pratiquement, c'est le mal que chacun de nous porte en lui qui surgit au grand jour, même du point de vue de la transformation physique. Evidemment ne seront contaminés ni les bons ni les prédestinés. Il s'agit en deux mots d'un mécanisme en chaîne, lié par de classiques jeux de montage. »*

La genèse de « Démons »

Le mythe du démon existe depuis des dizaines de milliers d'années. Ce mythe vu par Lamberto Bava est né il y a exactement deux ans, à la fin du tournage de **A Blade In The Dark**. A une époque où le réalisateur romain travaillait avec le scénariste Dardano Sacchetti, un fidèle de Lucio Fulci : *« Nous avions à l'époque écrit une histoire de trois pages, qui devait être un seul segment d'un film de terreur en trois épisodes*, affirme Bava. *Puis nous en avons développé l'idée de base, jusqu'au moment où elle a commencé à prendre la forme du film définitif »*. Le sujet fut ensuite présenté à Dario Argento l'an dernier, sur le tournage de **Phenomena** : l'auteur avait envisagé la possibilité de produire en Italie quelques films de ce genre et il a classé le projet **Demoni** en tête. *« Nous avons commencé à travailler dessus, Dario, Dardano Sacchetti et moi-même ; par la suite Franco Ferrini (co-scénariste entre autre de* **Phenomena***) nous a rejoints. C'est en septembre-octobre 84 que nous avons commencé à penser sérieusement au film*, continue Bava. *La pré-production s'est déroulée au rythme de la mise en scène, parallèlement. Comme le sujet a immédiatement séduit Dario et qu'au bout de deux mois nous avions mis au point un premier script de cent pages, nous sommes à ce moment là partis dans les idées d'effets spéciaux, réalisation de maquettes, story-boards et ce genre de choses en somme. Pas encore réellement des story-boards à dire vrai : disons plutôt « dessins sur la réalisation ». Puis, pendant que nous écrivions deux dernières versions du scénario nous avons commencé la préparation qui devait donner le départ à la fabrication des effets spéciaux »*.

Le processus créatif dans l'élaboration de l'histoire ne fut pas des plus simples : cinq versions différentes du script furent rédigés afin de simplifier l'intrigue. Et surtout pour transformer **Demoni**, d'un « late night movie » accessible seulement à quelques initiés en un film d'horreur très dur et cruel, destiné à un large public. Il fallait apporter un soin très minutieux à une histoire se déroulant entièrement dans un cinéma. Ou presque : quelques très brèves séquences mettent en scène « la ville à l'extérieur ». La métropole d'abord choisie était Londres, mais à la dernière minute les cinéastes optèrent pour Berlin. Voici les éclaircissements que nous donne, à ce propos, Michele Soavi : *« C'est une ville plus insolite. Elle offre également un passé davantage mystérieux et inquiétant ; elle peut, en vérité, représenter le centre de tous les événements paranormaux : à cause de sa situation et à cause du mur.*



Croquis de Sergio Stivaletti pour une effroyable transformation... non retenue.

« Démons » vu de l'autre côté de la caméra.

Les prises de vue principales de **Demoni** eurent rien l'été dernier à Rome sous une chaleur torride. Ce qui reste du cinéma Arco, se trouve dans les quartiers Est de Rome, via Cluniacensi. Par bonheur c'est un local souterrain, où la chaleur ne pénètre que difficilement. Lamberto Bava se tient toujours au centre de la scène, forme parfois indistincte au milieu des vapeurs d'encens qui simulent une atmosphère de brumes, à la Roger Corman. Son rôle de metteur en scène prend dans **Demoni** un sens particulier : le tournage du film se fait en indissoluble et parfaite progression avec l'histoire narrée par le scénario. Bava tourne en moyenne 20 plans par jour et 3/4 prises de vue pour chaque plan. Mais la nouveauté absolue réside dans le fait que pratiquement tous les effets spéciaux sont réalisés « en direct », au rythme du tournage. Les difficultés, pour Sergio Stivaletti et son équipe, en sont considérablement accrues, mais le film y gagne en réalisme. Lamberto Bava n'aime pas tourner les effets spéciaux durant la post-production car les séquences y perdent en cohésion et en homognénéité.

La production a constitué une équipe tout à fait convenable et l'espace exigu offert par les escaliers et les corridors rend la circulation difficile : des problèmes de limitation du budget ont empêché la formation d'une seconde unité. Mais il n'y a pas un seul instant de trêve pour les techniciens : l'équipe des effets, les frères Corridori, imprègne littéralement l'air d'encens avant chaque plan. On en brûle en moyenne un demi-kilo chaque jour. L'éclairage particulier du film requiert également des prouesses : le look de **Demoni** tend au jaune et au rougeâtre, néon exclusivement, semblable à celui d'une salle de cinéma modern-style ; le chef éclairagiste est Mario Paoletti, l'un des meilleurs experts du cinéma italien. Avec **Demoni**, il fête sa quarante-cinquième année d'activité dans ce domaine.

... qui su

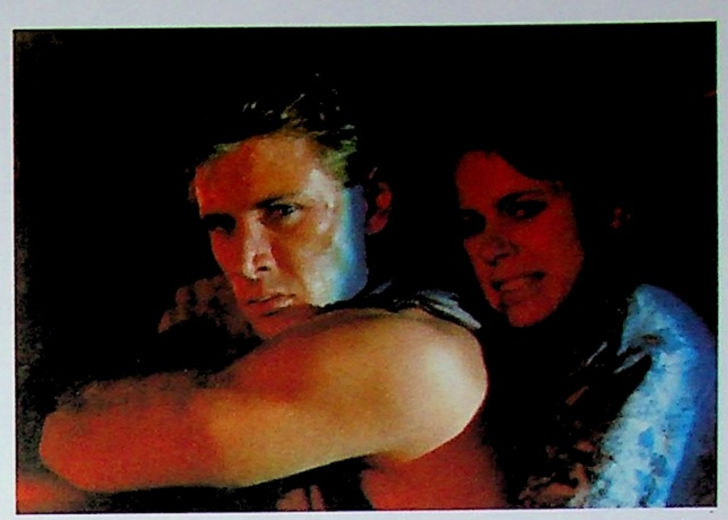
C'est aux acteurs principaux qu'est réclamé le tour de force le plus exténuant : Bava demande par moments un jeu « appuyé » qui ne tombe pas dans la théâtralité des gestes. A tour de rôle Natasha Hovey, Urbano Barberini et Karl Zinny sont « inondés » d'eau vaporisée pour décupler l'effet de sueur. Ensuite, 5/10 minutes de footing sans s'arrêter, de façon à être plus « tendu » ! C'est le moment des répétitions, des reprises de la séquence la plus importante du film : Sharel, George et Ken se trouvent face à face avec un horrible démon, dont la mutation a atteint son stade ultime !
Mais quelquefois les répétitions ne marchent pas. On reprend sans arrêt et puis on court, et on court encore, de long en large à travers la salle. A la fin, plus ancun « artifice » n'est nécessaire ! Si les acteurs ne parviennent pas à capter le « feeling » de la séquence, Lamberto Bava fait montre d'une remarquable capacité de jouer et de hurler, face à la caméra, mimant parfaitement le passage de l'action prévu par le scénario ! Et on tourne finalemet la scène, l'une de ces si nombreuses séquences tendues jusqu'au spasme. Manque à l'appel Paola Cozzo, la toute jeune actrice qui complète le quatuor de tête. En réalité, un diabolique scénario lui réserve un sort peu enviable : contaminée par un démon, la jeune fille en deviendra un à son tour, à travers l'une des plus bouleversantes séquences de transformation ...

qui repose sur le talent conjoint et brillant des équipes de Rosario Prestopino (effets spéciaux de maquillage) et de Sergio Stivaletti (coordination des effets et conception des créatures). La dernière et extraordinaire phase de la séquence, joue vraiment avec les nerfs du spectacteur : quelque quinze litres de sang y seront employés ! **Demoni** est un film très dur, destiné à l'interdiction aux moins de 18 ans.
« C'est un choix de production, affirme Bava. *Tout le monde le sait : Dario l'a voulu ainsi, de même que Goffredo Lombardo (patron de la Titanus), son distributeur. »* **Demoni** doit subir également deux montages différents : une version « hard », destinée au public italien, à une grande partie du public européen et au marché d'Extrême-Orient. Et l'on fera ensuite une version « soft » destinée plus particulièrement au public américain.
Tout ce sang et tout ce latex n'amènent pas cependant à l'exaspération des effets : Bava a tenu à exalter ce sens de la falsification, dans la mesure où le démon est une entité qui résiste et persévère encore dans les coulisses de la rationnalité de notre société. Il n'y a cependant pas de gratuité des effets, même si certaines séquences risquent de remporter l'oscar italien pour leur caractère élaboré. Comme tous les démons ont des mains

l'été dernier (à la suite de « divergences sur le plan de la création », Argento a été par la suite remplacé par Mauro Bolognini). Stivaletti a lu une des premières versions du scénario et a commencé à travailler essentiellement à la conception visuelle des démons. De nombreuses idées intéressantes ont été écartées. Soit parce qu'elles impliquaient d'excessives difficultés de réalisations soit parce qu'elles étaient trop peu fidèles au texte. Comme le scénario de **Demoni** prévoyait dès le départ la contamination à la chaîne des victimes, à travers une très légère blessure, on a défini trois aspects différents du démon pour simplifier la transformation. Le démon du premier type et celui du 2e type possèdent encore un aspect « humanoïde » ; mais celui du 3e type (qui est tout entier l'œuvre de Stivaletti) a un aspect résolument infernal. Au nombre des effets qui sont l'unique apanage de Stivaletti et de ses assistants il convient également de citer une main de démon, grandeur nature et entièrement articulée.

Le jeu du diable

A la différence de son ami, collègue et producteur Dario Argento, Lamberto Bava aime tourner avec l'enregistrement du son en prise directe. Le film a été tourné



Bloqués dans une salle de cinéma transformée en lieu de cauchemars, les héros, impuissants, assistent à d'atroces carnages...

rgit au grand jour !...»

recroquevillées avec des griffes très acérées, les artistes du maquillage se sont déchaînés pour diversifier les « coups de griffe ». En dehors des gorges déchirées et des visages lacérés il faut signaler une avant-première : une malheureuse jeune fille est écorchée-vive dans une scène impressionnante ! L'effet de maquillage a été réalisé en direct (à l'aide de prothèses).
En raison de la présence très importante d'effets spéciaux dans le film, Lamberto Bava a tenu à employer un nombre également important d'équipes spécialisées, soit une trentaine de personnes dans les moments les plus délicats. Aux côtés des unités déjà citées dirigées par Stivaletti et Prestopino, il faut signaler la traditionnelle présence des frères Corridori pour ce qui concerne les effets scéniques de **Demoni**. Renato et Tonino Corridori ont collaboré à presque tous les films de Dario Argento et à certains de Lucio Fulci. Le « mentor » de Sergio Stivaleti, Angelo Mattei (collaborateur pour **Inferno**, entre autres) est celui qui supervise les miniatures et les effets à échelle réduite.
La charge la plus lourde a été confiée à Sergio Stivaletti. Il a été contacté par la production de **Demoni** au printemps, après qu'il eût fabriqué un serpent mécanique pour un autre film et alors qu'il travaillait avec Argento à la conception du « Duc » : un personnage de l'opéra de Verdi, Rigoletto, que Dario aurait dû réaliser pour le Théâtre Sferisterio de Macerata

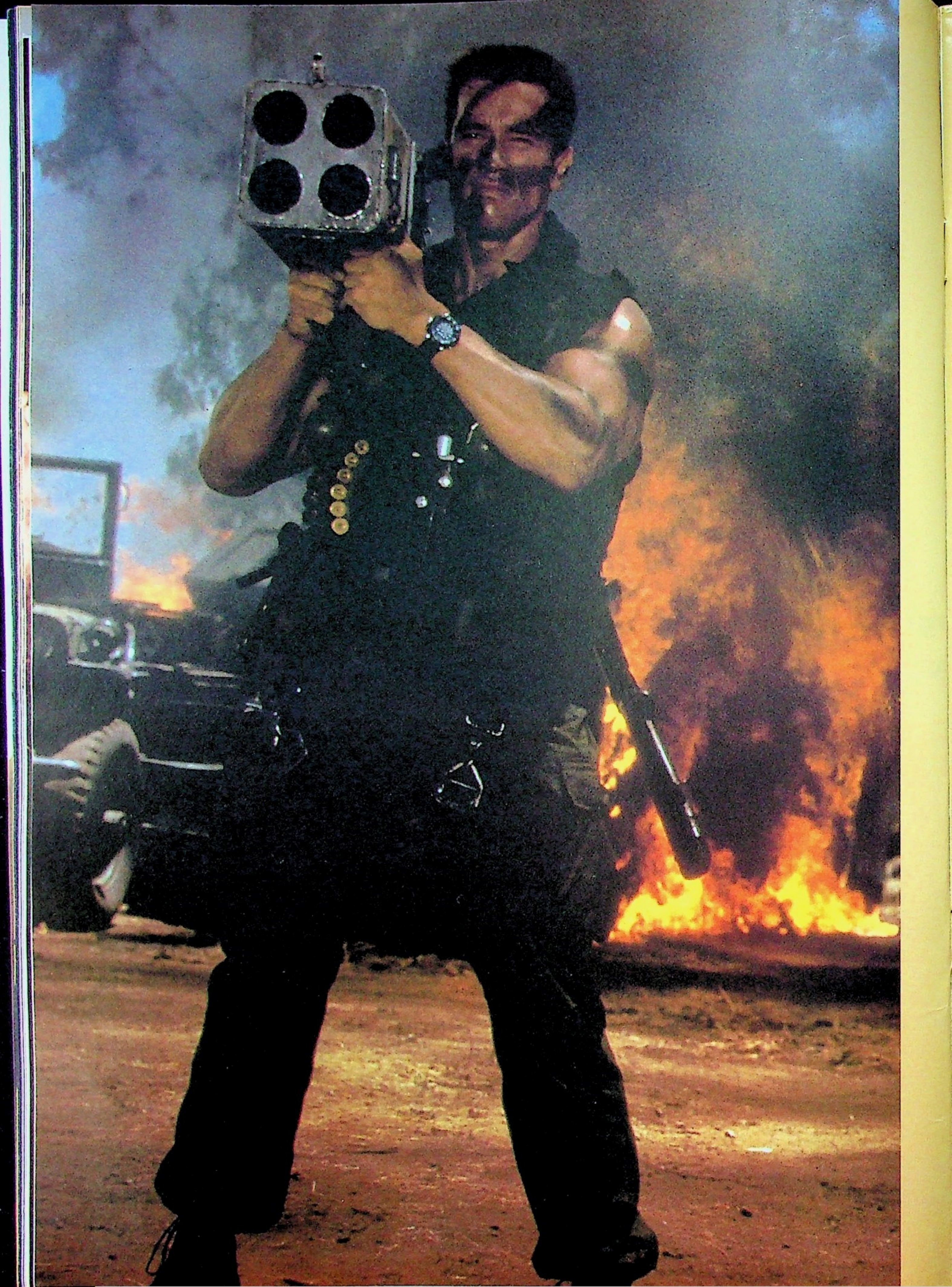
entièrement en anglais, et les copies seront projetées en dolby stéréo. Beaucoup d'effets sonores ont été ajoutés à cet égard. Le technicien préposé à leur création est Luciano Anzellotti, un transfuge de **Phenomena**. Pour sortir du cinéma Arco vers la bienheureuese chaleur du soleil, il faut en traverser le hall recouvert de matériel : une espèce d'antichambre de l'enfer du 20e siècle, dont les murs sont autant de références cinéphiliques qu'évoquent quelques affiches de cinéma que Bava luimême considère comme « de petites citations innoffensives ». Au grand jour, enfin, les cauchemars d'une œuvre qui vous glace le sang révèlent leur filiation cinématographique. Dans le bar voisin, des actrices à la gorge ouverte, couvertes d'hémoglobine, bavardent amicalement tenant dans leurs mains décharnées un bon verre de bière, aux côtés de figurants exhibant, des faces mutilées. Personne n'y prête plus attention : il y a des semaines que l'on voit arriver des acteurs avec un « break », arrangés de la sorte. Mais il en est tout autrement pour les automobilistes et les passants occasionnels de la via Tiburtina toute proche, qui, eux ne parviennent pas vraiment à s'y habituer. Car, pour aller au bureau de tabac le plus proche, il faut traverser la rue grouillante. Et beaucoup de personnes commencent à penser que les démons ont fini par gagner la surface de la terre...

Giuseppe Salza
(Traduction : Anthony David).



La pauvre Cathy (Paola Cozzo) contaminée par un démon, en deviendra un à son tour ! « Démons » offre des effets spéciaux destinés à rester dans la mémoire des amateurs de « gore » !





COMMANDO

Schwarzenegger détrônera-t-il Stallone ?

par Tom Sciacca

Un Commando qui possède tous les atouts pour obtenir un triomphe au box office : on y trouve de l'action, de la violence, du rythme, et bien sûr Arnold et son impressionnante musculature !

1985 pourrait bien demeurer dans l'histoire du cinéma comme « l'Année du Muscle » : après tout, depuis le premier janvier, quel est le film qui a le mieux marché ? *Rambo II*, avec Sylvester Stallone, suivi bien sûr de *Terminator*, qui connait une nouvelle et éclatante carrière (américaine) en vidéo. Et voilà que Arnold Schwarzenegger nous revient, plus vif que l'éclair, avec un nouveau morceau de choix intitulé *Commando*...

Un « barbare » au cœur tendre...

Arnold, qui vient d'avoir les honneurs de la presse. C'est que notre vedette préférée a demandé la main de la belle — aussi belle qu'intelligente, d'ailleurs — Maria Shriver, l'une des descendantes du Clan Kennedy. Il faut dire que cela faisait déjà huit ans que Maria, qui est journaliste au CBS Morning News, et Arnold se connaissaient. Arnold avait su gagner le cœur de tous les membres du Clan Kennedy en restant luimême et en leur démontrant qu'il n'était guère impressionné par leur statut. Il a pu dire qu'il s'amusait bien à discuter politique avec Ted Kennedy, et on le croit sans peine : il est républicain et fermement décidé de gagner Ted Kennedy à ses idées !

Arnold et Maria reviennent de Graz, en Autriche, la ville natale de Arnold, qui y est vénéré comme un dieu. C'est là que notre volumineux ami a passé la bague au doigt de sa dulcinée. *« Je m'étais dit que ce serait une bonne idée de rentrer au pays et de nous fiancer dans ma ville natale, puis de nous marier dans la sienne »*, devait-il nous expliquer. *« Ça faisait déjà un moment que j'y pensais ».*

Le couple se mariera selon le rite catholique romain, dans l'église de Hyannis Port, dans le Massachusetts.

Arnold a eu l'occasion de parler de son amour pour Maria lors d'une émission télévisée. C'est, à sa connaissance, dit-il, la seule femme capable de les supporter, son ambition, son physique et lui-même !

Quant à elle, Arnold reconnaît qu'elle l'a tout de suite séduit. Pas étonnant quand on sait qu'elle a hérité de tout le charme des Kennedy.

« Je ne pouvais pas détacher mes yeux de sa silhouette », devait laisser tomber Arnold, lorsqu'il la rencontra pour la première fois, en 1977, au tournoi de tennis organisé à la mémoire de Bob Kennedy, à New York.

C'est qu'Arnold rêve de fonder un foyer ; et Maria aussi, apparemment. *« J'aime mon métier, et je n'ai pas l'intention d'y renoncer*, a-t-elle déclaré, *mais je suis jalouse comme une folle de mes amies mariées et mères de famille ».* Il y avait déjà plusieurs



Le Colonel Matrix, alias Schwarzenegger, traquant l'ennemi lors d'une ultime mission.

années qu'Arnold pensait à se ranger, et à avoir des enfants. *« Je crois que c'est l'un des défis les plus ardus que l'on puisse avoir à relever dans sa vie, et l'idée d'avoir une femme et des enfants me plaît beaucoup ».*

Une fois mariés, Arnold et Maria s'installeront probablement dans la maison de 350 000 dollars du jeune premier, et ils ne devraient pas avoir de problèmes de fin de mois avec le salaire de plus de 800 000 dollars par an que lui attribue la CBS et les cachets d'Arnold qui se chiffrent par millions de dollars.

Commando, *le film*

Commando est un thriller plein d'action, qui se déroule dans un contexte d'intrigues politiques et d'aventures exotiques. Produit par Joel Silver pour la Silver Pictures, il est réalisé par Mark Lester (Class 84), et marque un nouveau départ pour Arnold : cette fois, il incarne un membre des corps francs de l'OTAN, mais c'est aussi un père de famille et l'occasion lui est donnée de faire la preuve de son grand sens de l'humour. Sans parler de sa force et de ses capacités de cascadeur à toute épreuve.

On n'en fait plus, des hommes comme le Colonel John Matrix. Intelligent, doté d'une force physique stupéfiante, Matrix, qui ne perd jamais son sang-froid même lorsqu'il est soumis à une tension extrême, ce maître en arts martiaux, virtuose des armes à feu comme des armes de combat, est un as des commandos.

Il avait autrefois sous ses ordres un groupe d'opérations très spécial, auquel avaient été confiées des missions au Moyen-Orient, en Union Soviétique, en Amérique Centrale — partout où « ça bardait », en somme. Comme toutes les unités d'intervention un peu particulières, celle de Matrix avait un jour fini de « servir » et avait été démobilisée. Mais voilà.. c'est que trop de gens connaissaient leurs têtes. Et trop de gens auraient bien voulu les voir morts. Surtout Matrix.

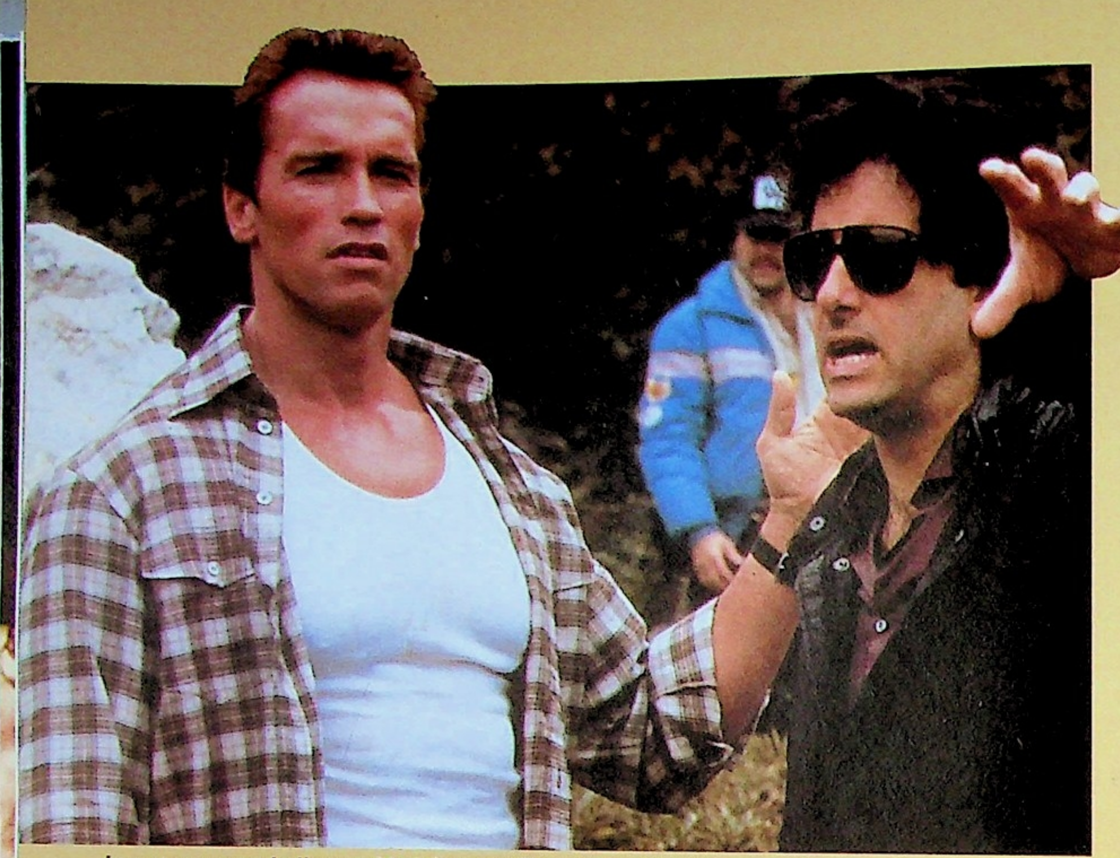
Toujours doté de ses capacités physiques et des connaissances qui faisaient de lui un soldat d'élite, le Colonel Matrix vit maintenant sous une nouvelle identité dans une splendide demeure à la campagne, avec sa fille de onze ans, Jenny.

Plusieurs années auparavant, le commando de Matrix avait renversé le sinistre dictateur d'un pays sud-américain, le Val Verde, pour mettre à sa place un président démocratiquement élu par ses citoyens. Seulement voilà que le dictateur déchu, le Général Ernesto Arius, réussit, avec l'aide de l'un des anciens lieutenants de Matrix, à retrouver la trace de ce dernier et à enlever sa fille. S'il veut revoir celle-ci saine et sauve, Matrix doit regagner le Val Verde, où il est considéré comme un « héros de la révolution », afin d'y accomplir une ultime mission : tuer le Président Velasquez, de telle sorte que Arius puisse reprendre le pouvoir !

On a compris que l'intrigue est le prototype même du pari perdu d'avance pour le protagoniste. Pourtant, Matrix conserve un faible espoir, en la personne de Cindy, une hôtesse de l'air qu'il prend en otage et interprétée par Rae Dawn Chong. On ne peut pas exactement dire que ce soit la folle passion entre Matrix et la jeune femme, mais il a besoin d'elle ; c'est ainsi que s'amorce une relation étrange, plein d'humour — grâce à Cindy — et qui vient heureusement contrebalancer l'action désespérée du héros, engagé dans une impitoyable course contre la montre.

CINDY — Je peux savoir de quoi il retourne ?

MATRIX — Un homme en qui j'avais toute confiance depuis des années veut ma mort.



Le geste appuyant le discours. Mark Lester (« Class 84 ») explique à son comédien le comportement qu'il attend de lui.

CINDY — Ça ne m'étonne pas. Je vous connais depuis une dizaine de minutes à peine, et je veux déjà votre mort !

Si tout ce qui précède vous rappelle un peu trop un film qui a connu un succès phénoménal comme **48 Heures**, ce n'est pas intentionnel, mais ce n'est pas non plus une coïncidence : les deux films ont en commun un co-scénariste, Steven E. Souza, et un producteur, Joel Silver.

Pour le rôle de Cindy, le producteur en question et le réalisateur, Mark Lester, avaient au départ l'intention de trouver une blonde sculpturale, très américaine. Assistés du responsable du casting, Jackie Burch, ils ont passé toute la durée de la pré-production à chercher. C'est ainsi qu'ils ont rencontré des centaines de blondes venues des horizons les plus divers dans l'espoir de tomber enfin sur la Cindy de leurs rêves. Mais aucune ne faisait l'affaire. Jusqu'au jour où — qui sait pourquoi ? — Burch eut l'idée de convoquer Rae Dawn Chong pour passer une audition : *« Vous l'adorerez ou vous la détesterez »*, fut la seule explication qu'il fournit à Silver et Lester. *« Elle était faite pour le rôle »*, devait par la suite déclarer Lester. *« C'est incroyable comment on peut s'obnubiler sur une seule idée. Nous étions convaincus qu'il nous fallait à tout prix une blonde. Heureusement pour nous tous que Jackie l'a faite venir à cette audition.*

C'est elle qui a le mieux passé le test, et d'un strict point de vue visuel, Arnold et elle forment un couple sensationnel. »

L'exotique Rae Dawn Chong, faisant une surprenante révélation à son partenaire déconcerté...



Une « Blonde » très exotique !

Depuis ses débuts dans **La Guerre du Feu**, en 1982, Rae Dawn Chong n'a pas chômé : vêtue en tout et pour tout d'une bonne livre de boue et de maquillage, elle a d'abord fait une moisson de lauriers et de louanges comme peu d'actrices en ont reçus, puisqu'elle est lauréate d'un Genie Award — l'équivalent canadien des Oscars — et que son premier long métrage passe toujours dans certaines salles d'exclusivité.

Rae Dawn Chong, qui est née en 1962 à Edmonton, dans l'Alberta, a passé les premières années de sa vie à suivre dans sa carrière itinérante son père, l'acteur Tommy Chong, qui fit ses débuts avec Cheech Marin. Elle eut son premier rôle à douze ans, dans un téléfilm produit par Disney : **Whiz Kid of Riverton**. On l'a vue tout récemment dans **Choose Me**, d'Alan Rudolph, coup d'œil au Los Angeles nocturne, puis dans le film de John Badham, **American Flyer**. Sitôt les prises de vues de **Commando** terminées, elle devait commencer à tourner dans **The Colour Purple**, sous la direction de Steven Spielberg.

Elle vient de terminer une sorte de vidéo-clip modèle géant au Brésil, aux côtés de Mick Jagger : **She's The Boss**. Ce film d'un genre un peu nouveau est basé sur l'album du même titre de Mick Jagger. (La production profita de la présence au Brésil d'une équipe au grand complet et des deux vedettes Jagger et Chong pour réaliser un autre vidéo-clip sur **Just Another Night**.)

Des cascades sophistiquées

Un certain nombre de séquences de **Commando**, et non des moindres, exploitent des cascades très sophistiquées, mises en scène par le célèbre Bennie Dobbins. Pour la préparation des duels à mains nues, Dobbins fit appel aux services du maître en arts martiaux Mike Vendrell, qui avait naguère entraîné David Carradine pour **Kung Fu**. Celui-ci enseigna à Arnold Schwarzenegger les principes des arts martiaux comme de la lutte occidentale. Ils travaillèrent tous les deux quotidiennement, soit en extérieurs, soit sur le plateau 15 de la Fox, où un gymnase complet, avec poids et haltères, bicyclettes fixes et autres matériels de rigueur avaient été mis à la disposition d'Arnold.

Commando a été tourné en extérieurs, dans le sud de la Californie, de Los Angeles au Mont Baldy, en passant par la Sherman Oaks Galleria. Le point culminant du film — un combat opposant Arnold Schwarzenegger à une cinquantaine de soldats — a été tourné dans la propriété de Harold Lloyd, et certains plans, sur le territoire de Palos Verdes, le long de la côte. ■

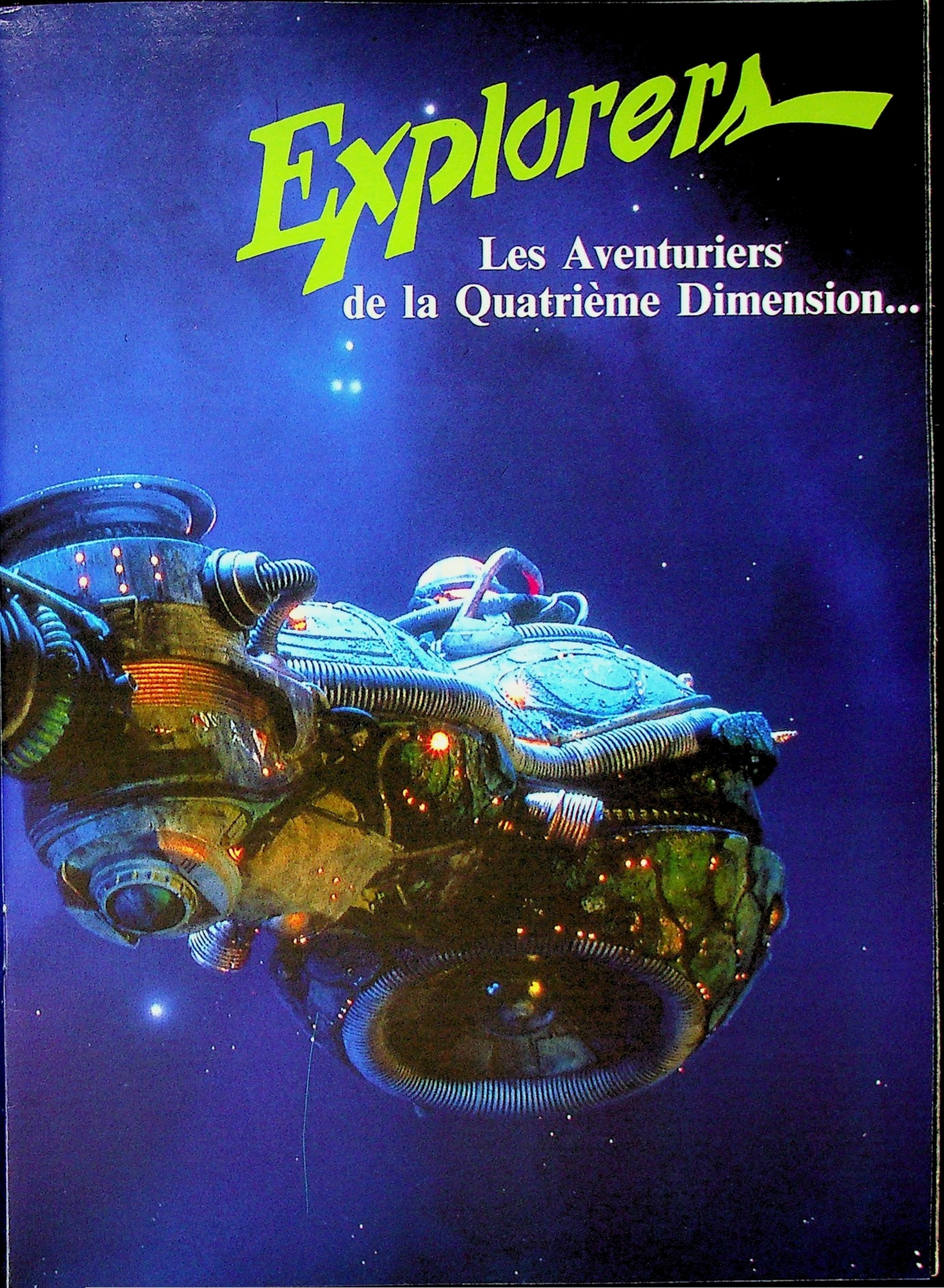
(A suivre...)

(Trad. : Dominique Haas)



La ravissante héroïne de « La guerre du feu » dans un rôle qui lui permet de confirmer son talent, depuis lors exploité par Spielberg dans « Colour Purple ».




Explorers
Les Aventuriers
de la Quatrième Dimension...



Lorsqu'un rêve « spatial » vous offre également des explications techniques, pourquoi ne pas les noter aussitôt ? C'est ce qu'ont fait trois jeunes garçons...



Ben (Ethan Hawke), Wolfgang (River Phoenix) et Darren (Jason Presson) sont capables de diriger une bulle pouvant se déplacer à n'importe quelle vitesse, sans résistance à l'accélération.



Les fausses manœuvres se multiplient. S'ils parviennent de justesse à échapper à l'hélicoptère de la police et à rentrer à leur base, le rêve commun qu'ils font cette nuit là leur confirme...



... que « depuis le début, quelqu'un les appelle, quelque part dans l'espace ». Raison de plus pour aller voir ! Grâce à l'absence d'inertie, le voyage pourra se faire, très rapidement...



Certes, leurs silhouettes sont « différentes », mais bien plus étonnant est leur langage. Les garçons mettront un certain temps à comprendre que Neek et Wak parlent comme à la télé !



Après un pot-pourri dans lequel Wak passe de Bugs Bunny à Bogie, il leur explique : « J'ai dû voir 4 fois Lassie avant de comprendre pourquoi le garçon poilu ne parlait jamais ! »



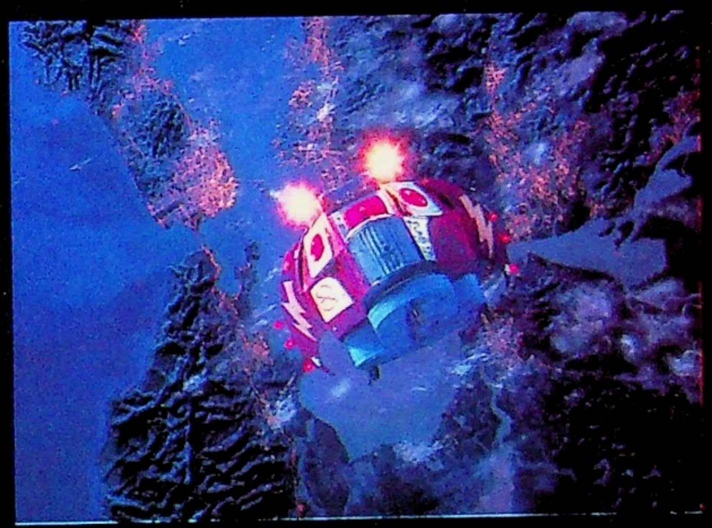
Avec du matériel de récupération (hublots de machine à laver, vieille TV, etc.) ils se construisent une navette. Il suffirait à présent de programmer la bulle, et en route vers l'espace !



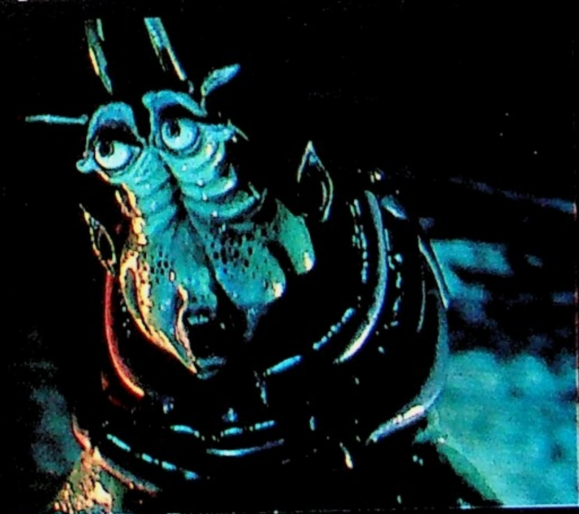
C'est du moins le rêve de Ben. Mais sur les conseils du prudent Wolfgang, on procédera à un vol d'essai à basse altitude... juste le temps de semer la panique dans le drive-in local !



La Terre n'est plus qu'une étoile parmi les autres lorsque leur navette est attirée, puis avalée par le gigantesque vaisseau de leurs correspondants.



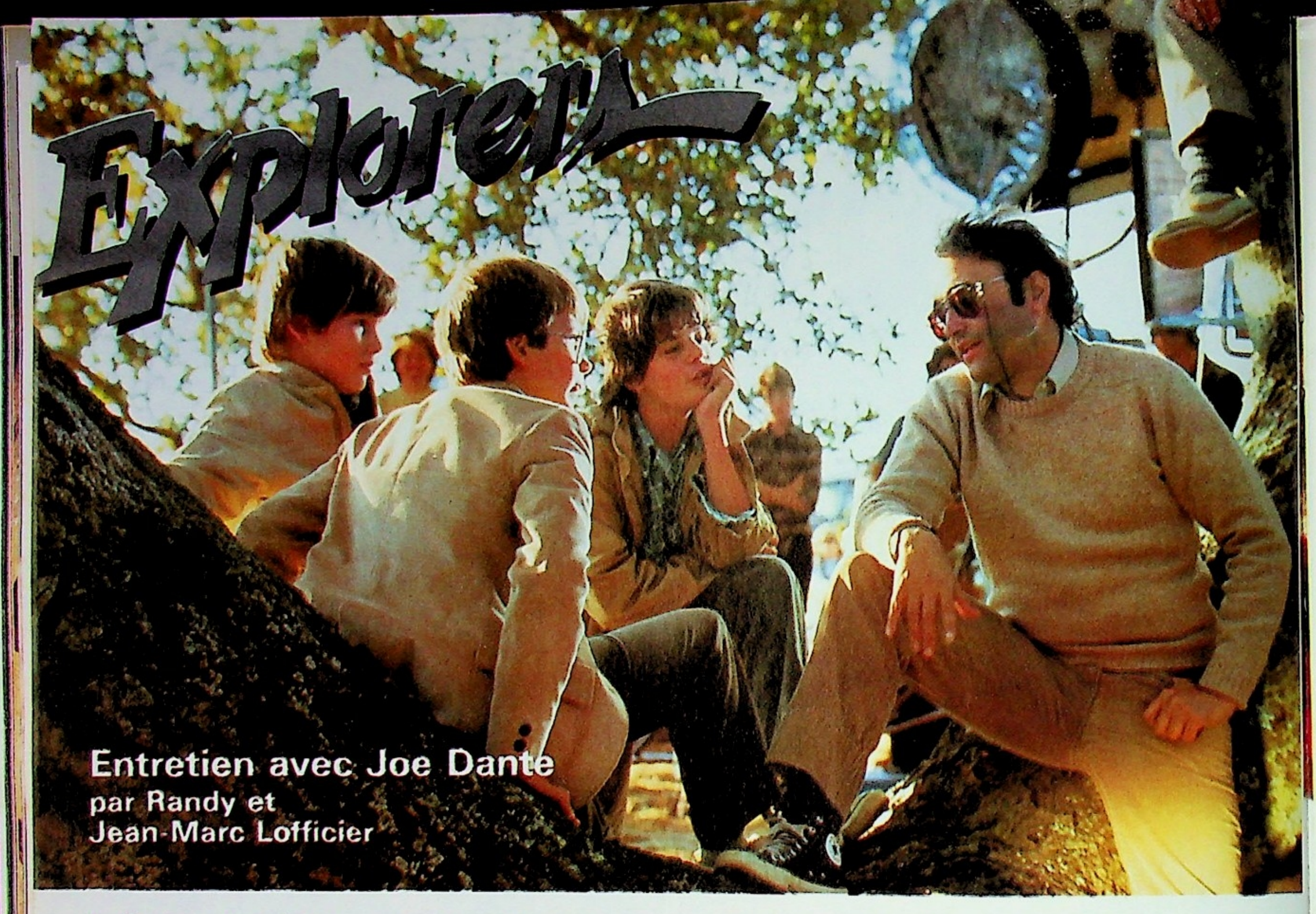
Après quelques mésaventures, plus surprenantes que dangereuses, ils seront bientôt en présence de leurs hôtes, Neek (Leslie Rickert) et Wak (Robert Picardo).



La télévision leur a également montré ce que l'Homme faisait à l'Extra-Terrestre ! Trop de films présentent des massacres, et Ben s'embrouille en tentant de démentir cette accusation...



D'ailleurs, cette conversation philosophique est interrompue par l'arrivée du père de Neek et Wak. Ce papa colossal est très en colère !... ■



Explorers

Entretien avec Joe Dante

par Randy et
Jean-Marc Lofficier

Pour beaucoup, Dante, dont on a déjà pu lire le nom au générique de PIRANHA, HURLEMENTS, l'épisode intitulé « It's A Good Life » de LA QUATRIÈME DIMENSION, et, l'année dernière, à GREMLINS, est déjà une étoile montante au firmament des stars de la réalisation. Mais il ne faut pas le lui dire ; tout ce qu'on peut espérer obtenir en réponse, c'est un ricanement incrédule. « Je n'ai rien d'intéressant à raconter », répond-il invariablement lorsqu'on veut l'interviewer. Après quoi, il ne cesse de faire des réponses aussi amusantes qu'astucieuses à toutes les questions qu'on peut lui poser...

Rien d'étonnant, à en juger par sa vivacité et sa spontanéité, à ce qu'il se soit si bien entendu avec les jeunes interprètes d'Explorers. Ce ne sont pas River Phoenix et Jason Presson qui prétendront le contraire : pour eux, le tournage avec Joe Dante est leur meilleure expérience à ce jour. Il faut dire qu'ils ne sont pas bien vieux dans la carrière ; mais Ethan Hawke, dont c'était le premier rôle, déclare à qui veut l'entendre que Dante a fait tout ce qu'il fallait pour que cette première aventure cinématographique ressemble véritablement au rêve de tous les gamins de son âge.
En fait, dans un milieu où l'on est prompt à dénigrer ses collègues, on aurait du mal à trouver qui que ce soit pour dire autre chose que du bien de Joe Dante, ce petit garçon trop vite monté en graine. Les dernières semaines de tournage devaient ramener l'équipe technique d'Explorers dans le Marin County, la patrie californienne de l'ILM de George Lucas, bien connue de nos lecteurs. Lors d'une journée de prises de vues en particulier, Joe Dante filmait Hawke et Amanda Petersen pour une séquence de vol. Les deux jeunes acteurs devaient rester allongés sur des supports mobiles placés devant un fond bleu, et faire semblant de prendre du bon temps en volant.
C'est en le regardant diriger les deux enfants que nous avons compris ce qui faisait son succès : à aucun moment il ne donna l'impression d'exiger d'eux quoi que ce soit. Tout au contraire, c'est avec calme et humour qu'il les amena à montrer les émotions et à faire les gestes requis par la scène.

Comment l'aventure d'Explorers a-t-elle commencé en ce qui vous concerne ?

Je n'avais pas encore terminé **Gremlins**, et je n'ai pas besoin de vous dire que je n'imaginais pas le succès qu'il devait remporter, lorsque Jeff Katzenberg, qui travaillait à la Paramount à ce moment-là, m'a fait lire — dans le plus grand secret — le scénario du film. Je devais donner ma réponse immédiatement. Je venais donc de faire **Gremlins** et l'épisode de **La quatrième Dimension** dans la foulée, et j'étais plutôt fatigué, de sorte que j'ai tergiversé. Le scénario me plaisait, mais je n'en pouvais plus... Seulement voilà : Jeff est du genre obstiné. A partir de là, il m'a rappelé tous les quarts d'heure. Alors, en fin de compte, j'ai réfléchi : ils voulaient faire ce film très vite, tellement vite, en fait, que ça allait poser des problèmes, parce que ce n'est pas un film facile, mais en même temps c'était quelque chose de différent pour moi ; c'était un film plus long. On y retrouvait plusieurs des choses qui me tiennent vraiment à cœur, et les personnages étaient aussi plus fouillés. Il fallait que l'on croie aux trois enfants sur les épaules desquels reposait tout le film. Et puis à un moment donné, il a bien fallu me rendre à l'évidence : ou bien je faisais le film, ou bien ce serait quelqu'un d'autre. C'est comme ça que je me suis décidé.

La plupart du temps, dans vos films, les personnages ne sont là que parce qu'il faut bien que les choses arrivent à quelqu'un ; là, il en va tout autrement : on a l'impression que les personnages ont plus d'importance que les événements...

Certainement. Plus que dans **Gremlins**, en tout cas, où les personnages se contentaient de servir l'histoire. Dans ce film, c'est l'histoire qui est au service des personnages. Autre chose, encore : il est souvent plus intéressant, mais presque toujours plus difficile, aussi, de travailler avec des enfants. J'ai eu l'impression que c'était en quelque sorte un passage obligé, et c'est également ce qui m'a décidé à accepter de faire ce film.

Le fait que les personnages aient une telle importance vous a-t-il posé des problèmes particuliers ?

Pas en termes de travail : cela a été un plaisir de tous les instants. La difficulté est venue du fait qu'à cause du programme de tournage et de l'âge des enfants, nous avons été obligés de filmer dans le désordre. Par exemple, il y avait beaucoup de séquences de nuit, or on n'a pas le droit de faire travailler les enfants la nuit. Nous avons donc été amenés à construire des décors d'extérieurs en studio et à tourner la plupart des séquences de nuit en intérieurs. Voilà pourquoi nous nous sommes retrouvés en train de commencer le film par le milieu, pour revenir au début avant de passer à la fin et reprendre au milieu pendant quatre jours, et ainsi de suite, tous les quatre jours !
Si j'avais été l'un de nos jeunes acteurs, j'aurais trouvé ça très pénible : non seulement il leur fallait apprendre leur rôle et connaître leur personnage, mais encore imaginer ses réactions face à des événements qui ne s'étaient pas encore produits... Tout ça sans cesser d'aller à l'école. Ils ne tournaient que quatre heures par jour ; le reste du temps, ils étaient en classe.

Vous avez deux petits acteurs qui connaissaient déjà le métier et un troisième qui n'avait jamais fait de cinéma. Avez-vous constaté des différences dans leurs réactions ?

Très curieusement, non. Ethan, celui qui n'avait jamais joué dans un film, donnait l'impression de n'avoir fait que ça toute sa vie. Beaucoup de gens m'ont dit qu'ils n'arrivaient pas à croire que c'était son premier film. Il n'avait jamais fait de télévision non plus, mais il faut croire que c'était un acteur-né ; il trouvait immédiatement l'attitude juste, aussi bien que ses deux petits camarades.

Le cinéma, ou le pays des grands enfants...

Ne pensez-vous pas qu'une des raisons de votre succès auprès des enfants vient du fait qu'il y a une partie de vous qui n'a jamais voulu grandir ?

Je crois que chez tous ceux qui font des films il y a, comme ça, une partie qui n'a jamais voulu grandir. Je m'étais demandé si les enfants ne mettraient pas le doigt dessus, puisqu'ils étaient amenés à travailler toute la journée avec des adultes. Nous, adultes, avions une image de ce que nous voulions faire — une image basée sur ce que nous pensions des adultes lorsque nous étions enfants. Mais les adultes qu'on rencontre dans ce métier sont spéciaux ; après tout, ils gagnent leur vie en jouant tous les jours aux cow-boys et aux indiens... J'en suis arrivé à me dire que les enfants devaient forcément mieux s'entendre avec les adultes qui hantent ce milieu qu'avec ceux qui peuvent s'imaginer qu'ils ont quelque chose à leur apprendre ; qui se prennent pour des profs.

Ces enfants nous ont paru très mûrs ; il nous a fallu faire un effort pour nous souvenir que ce n'étaient que des gamins. Peut-être est-ce ce petit côté adultes précoces qui fait qu'ils passent si bien à l'écran ?

C'est possible. Je crois que les enfants se comportent différemment lorsqu'ils sont entre eux et lorsqu'ils sont entourés d'adultes. C'est ce que j'appelle le Syndrome de Phoebe Cates... Nous étions sur le plateau de **Gremlins**, et j'avais avec elle une conversation parfaitement normale — une conversation d'adultes — lorsque, tout d'un coup, je me suis rendu compte qu'elle était née après la crise des missiles cubains. Subitement, ça a été comme dans **Vertigo** : l'objectif a changé et la perspective n'a plus été la même. Je me suis retrouvé en train de me dire : « Attends un peu, comment peux-tu avoir une conversation adulte, intelligente, avec quelqu'un qui n'était même pas né lors de la crise des missiles cubains ! »
C'est la même chose avec ces gamins : **Hard Day's Night**, ça ne veut rien dire, pour eux ; rien du tout. Il est remarquable que des êtres vivants qui en savent si peu sur ce que nous savions à leur âge s'en tirent aussi bien et soient aussi bien informés sur ce qui se passe aujourd'hui. Ce qui est un drôle de compliment, en fait, parce qu'après tout, ce n'est pas parce qu'on ne possède pas toutes les données de ce qui a fait notre enfance et notre jeunesse que l'on manque nécessairement de quelque chose. C'est seulement que, chaque fois que quelqu'un laisse tomber une phrase du genre : « Qu'est-ce que c'était que ce groupe avec Paul McCartney, Wings ? » on se dit : « Non, mais c'est vrai, j'avais oublié qu'ils ne savaient pas ça. »

De Gremlins à Explorers...

Est-ce le fait que ce film devait être très différent de ceux que vous aviez réalisés jusque-là qui vous a plus particulièrement attiré ?

Oui, encore que ça ne me change pas vraiment ! Par la forme, peut-être, mais pas par le contenu.

Alors, qu'est-ce qui vous a séduit ?

Il y avait dedans quelque chose d'enthousiasmant, qu'on doit probablement à Eric, l'auteur du scénario. Quelque chose de merveilleux, de reposant. Vous savez que c'est mon premier film dans lequel personne ne se fait tuer ?

Alors, cette fois-ci, personne ne va vous passer au troisième degré ?

Non, pas cette fois. Mais on aura toujours la possibilité de me torturer pour me faire expier mes films précédents ! Enfin, je n'arrive pas à imaginer ce que ce film pourra donner. Cela dit, je ne pensais pas que **Gremlins** prêterait à controverse. Ça ne me serait jamais venu à l'idée. Pour moi, ce n'était qu'un petit film sur des petits monstres...

Amanda m'a raconté qu'elle était sortie au moment où ils commençaient à envoyer les flèchettes sur Gizmo...

Ça valait encore le coup, puisque c'est la scène la plus réussie du film. Ç'aura aussi été la plus satisfaisante à tourner !

Vous voulez dire que le film était encore trop innocent pour votre goût ?

Non, pas du tout. Ce que je veux dire, c'est que Gizmo m'a posé tous les problèmes imaginables. J'avais l'impression de travailler avec un handicapé physique ou un de ces acteurs qui s'enferment dans leur caravane pour en ressortir ivres-morts, ou quelque chose dans ce goût-là. C'est que Gizmo ne pouvait pas marcher. Il y avait des tas de choses qu'il ne pouvait pas faire et ce n'était pas facile de travailler avec lui.

Le fait de tourner avec des enfants en pleine croissance devait aussi poser des problèmes, non ? Jason nous a dit que c'était lui le plus petit quand vous avez commencé les prises de vues, et que, maintenant, c'est lui le plus grand...

Je ne crois pas que ça se voie dans le film. Il y a un film dans lequel j'ai remarqué ça, c'est dans **La Foire des ténèbres** : ils ont dû refaire un certain nombre de prises après que les enfants soient rentrés chez eux une première fois, et on a parfois l'impression très curieuse que le décor est devenu trop petit pour eux.
C'est arrivé chez nous aussi, mais comme ça ne se produit pas dans les mêmes décors, ça ne se voit pas. Il n'y a que nous qui pouvions nous en apercevoir, et nous avons passé notre temps à regarder les rushes et à nous dire : « Mais qu'est-ce qui leur arrive, à ces enfants ? Ils ont encore grandi ! « Il y a des plans où on dirait que ce sont leurs frères cadets qui jouent ! » Mais c'est pratiquement impossible à repérer. Je crois que le public ne s'en rendra jamais compte. Notre souci constant, c'était que la voix des enfants ne mue avant la fin de l'enregistrement, ce qui nous aurait amenés à retravailler les voix. Je me rappelle avoir vu des films où les enfants avaient été obligés de réenregistrer tout leur texte après la fin du tournage...
Pour **Gremlins**, nous avons tourné une semaine avec John Louis, le gamin qui vole le Gremlin à son grand-père. Nous l'avons fait revenir une semaine plus tard, et sa voix avait changé ! En une semaine !
C'est Jason qui a vraiment grandi ; il est plus grand que moi, maintenant, alors que, quand nous avons commencé, il m'arrivait à l'oreille. C'est surtout pour les costumières que ça a posé un problème, parce qu'elles ont passé leur temps à rallonger ses ourlets !

Les modifications du scénario

Le scénario d'Explorers a été modifié plusieurs fois entre le moment où il vous a été soumis et le début du tournage. Quels sont les changements essentiels ?

On ne voyait jamais les adultes, ce qui posait des problèmes de montage, en particulier. Il n'y était question que des enfants. Il fallait prévoir les difficultés éventuelles au moment du montage, les problèmes de rythme, de sorte que nous avons ajouté quelques intrigues parallèles presque insignifiantes, pour nous donner plus de souplesse.
Les deux-tiers du film ont été conservés, en fait, et les autres modifications qui ont été faites l'ont été parce que ce n'était pas la peine de réaliser à grands frais un environnement extra-terrestre dans lequel il ne se passait presque rien, par exemple. Nous n'avons pas attendu de savoir ce qui se passait dans l'espace pour commencer le tournage ; Rob Bottin était toujours à la tâche lorsque nous avons donné le premier tour de manivelle. Les événements se sont cristallisés autour de Bob Picardo, l'homme que nos jeunes héros rencon-



Un souriant clap-man... (Joe Dante, lors du tournage.)



« Le travail avec les enfants est le plus intéressant — mais aussi le plus difficile ! Il fallait en particulier que l'on croie aux trois garçons sur les épaules desquels reposait le film. » (Joe Dante, dirigeant le tournage.)

trent sur place, et je suis satisfait du résultat.

C'est une histoire un peu tirée par les cheveux... Est-ce votre idée ?

Je ne suis pas sûr qu'elle soit si tirée par les cheveux que ça... Le film raconte l'histoire d'un gosse qui croit tellement à une chose qu'il arrive à la faire se matérialiser. Au fur et à mesure que nous travaillions dessus, l'importance du rêve semblait devenir de plus en plus grande par rapport au reste de l'histoire. Disons que c'est certainement plus un film fantastique que de science-fiction. Les véritables amateurs de science-fiction le trouveront probablement invraisemblable ; et ils auront raison. C'est une histoire impossible ! Mais après tout, tous les films sont comme ça : tant qu'on arrive à y croire, ça va ; mais si on n'y croit pas, alors il n'y a aucune chance pour qu'on les aime.

Vous avez l'intention de vous en tenir aux films de genre ?

Je n'ai pas vraiment choisi cette option, si ce n'est que les films que l'on m'a proposés et dans lesquels j'ai eu l'impression que je pouvais me distinguer étaient presque toujours des films du genre. J'ai eu des tas de projets qui n'ont pas abouti et qui ne relevaient pas de ce genre, en tout cas, mais c'est un cinéma tellement commercial, tellement viable, qu'il est probable que c'est celui qu'on va continuer à faire.

Vous ne pensez pas qu'après le succès de Gremlins, *vous pourriez vous permettre de faire ce qui vous plaît vraiment ?*

Oui, à un détail près, que tout le monde oublie : ça n'a pas été facile de faire **Gremlins**, même avec le nom de Steven Spielberg au générique. A la Warner, ils n'étaient pas très chauds à l'idée de produire un petit film de onze millions de dollars comme ça — même avec la caution de Spielberg. Ils ont mis plusieurs mois à se décider. Rien n'est acquis. Je serais bien bête de m'imaginer que, parce que deux films que j'ai faits ont bien marché, je pourrais obtenir de n'importe qui les 20 millions de dollars nécessaires au financement d'un film dont les studios auraient l'impression que personne n'aura envie d'aller le voir. D'un autre côté, je n'ai pas à me plaindre : je n'ai subi aucune pression de la part du studio pour lequel je travaille en ce moment. Il est vrai que j'ai eu beaucoup de soucis au niveau de l'emploi du temps ou de problèmes d'intendance, mais personne n'est jamais venu me dire de prendre tel ou tel acteur, qu'on n'aimait pas ce qui arrivait dans l'histoire, ou de la traiter autrement, que les rushes étaient lamentables, ou des choses de ce genre. Je dois dire qu'à cet égard, j'ai beaucoup de chance.

Vous n'avez jamais eu envie d'écrire votre propre scénario ?

Je crois que ça ferait sûrement un meilleur film si je me contentais d'« habiller » le scénario de quelqu'un d'autre.

... C'est par peur de la complaisance envers vos propres idées ?

Non, c'est que je ne suis pas exagérément fier de mon style et que je préfère ne pas écrire.

C'est la deuxième fois que vous travaillez avec un scénariste débutant. Cela doit poser des problèmes spécifiques, de travailler avec quelqu'un qui n'a jamais fait de cinéma ?

Je ne m'en suis pas rendu compte. J'aurais plutôt constaté le contraire. Eric, tout comme Chris, était toujours disponible, toujours intéressé par tout ce qu'on faisait. Il n'avait jamais peur de dire ce qu'il pensait et il a suivi le projet de bout en bout. Il est encore avec nous en ce moment, chose que Chris n'avait pas pu faire. Eric écrit toujours des dialogues, il participe au doublage, il est des nôtres pour tout ce qui touche à ce film. Ça nous aide beaucoup. L'autre jour encore, le monteur son nous disait à quel point il était soulagé d'avoir le scénariste sous la main pour revoir les dialogues. Ça ne lui était jamais arrivé ! D'habitude, le scénariste n'a plus son mot à dire dès l'instant que le projet arrive devant les caméras ; c'est quelque chose avec quoi je ne suis pas d'accord.

Vous n'éprouvez pas le besoin d'envoyer le scénariste au loin afin qu'il ne puisse pas se plaindre du traitement que vous infligez à son œuvre ?

Non, pas du tout. Parce que si ce que je fais est tellement éloigné de ce qu'il a fait, ça veut dire que l'un de nous deux se trompe. Ça m'est déjà arrivé. Pour **Piranha**, par exemple. Je n'aimais rien de ce qu'il y avait dans le script. Mais quand on a la chance d'avoir un scénariste sous la main, on a le moyen d'arranger les choses. Il est préférable de bien s'entendre avec lui dès le début.

« Travailler avec une légende vivante »

Qu'est-ce qui vous a paru le plus intéressant dans la genèse de Explorers *?*

Je suis très content d'avoir pu travailler avec Bob Boyle, le directeur artistique. Je me demande quel âge il peut avoir... il est dans ce métier depuis les années trente. Pour un cinéphile comme moi, c'est un homme qui a fait au moins *dix* chefs-d'œuvre ! Il a travaillé avec tous les plus grands metteurs en scène... Il a son nom au générique de **Saboteur**, des **Oiseaux**, et il a des histoires innombrables à raconter. Et puis ce qu'il y a de formidable, c'est qu'il a l'imagination et la vitalité d'un gamin de dix ans. J'ai trouvé que les enfants et lui étaient sur la même longueur d'ondes. C'était très intéressant. Je n'avais jamais eu l'occasion de faire un film avec quelqu'un de son espèce. C'est une légende vivante.

Comment avez-vous eu l'idée de faire appel à l'animation assistée par ordinateur ? On ne peut pas dire que ç'ait été une réussite dans les films précédents utilisant cette technique ?

Si ça n'avait pas marché jusque-là, c'est qu'on en attendait trop : tout le poids du film reposait sur les images de synthèse. C'était un suicide. Alors qu'on peut faire des choses remarquables par ce moyen. Mais rien qui justifie qu'on fasse un film entier rien qu'autour de ça. C'est comme le Showscan : c'est un moyen technique merveilleux, mais au bout de vingt minutes, on s'en lasse. Je me suis toujours dit que si **Brainstorm** avait été moitié un film normal, moitié un film conçu pour le Showscan, ç'aurait été un film génial. Encore faut-il que le spectateur ait l'occasion, pendant la durée du film, de faire la différence entre les images. C'est vrai des images de synthèse aussi.

Quel effet cela vous fait-il de voir sortir Explorers *au moment même où* Gremlins *ressort ?*

C'est plutôt agréable d'avoir deux films à soi sur les écrans. Mais ça m'était déjà arrivé.

Vous n'avez pas l'impression qu'ils vont se faire concurrence ?

Je ne serais pas surpris que **Gremlins** marche mieux qu'**Explorers**. Pensez un peu à tous les gamins qui ont un an de plus cette année ! Leurs parents leur laisseront peut-être voir la scène du four à micro-ondes, cette fois !

Vous n'avez pas encore décidé d'accepter de lui donner une séquelle ?

Nous en avons encore parlé pas plus tard que la semaine dernière, et nous sommes dans l'expectative des résultats de la ressortie. Ça m'intéresserait à condition de pouvoir faire quelque chose de différent du premier film ; reste à voir à quel point il pourrait en être différent. C'est moins une question d'histoire que de traitement. Et puis il coûterait nécessairement beaucoup plus cher que son illustre prédécesseur : la première fois, on ne voyait pas un seul gremlin pendant la moitié du film. Là, on ne pourrait plus faire ça. Tout le monde sait déjà de quoi ils ont l'air. Il faudrait les montrer deux fois plus longtemps... Je crois que ce serait un projet beaucoup plus ambitieux que la plupart des gens ne l'imaginent...

(Trad. : Dominique Haas)

TARAM ET LE CHAUDRON MAGIQUE

The Black Cauldron. USA 1985. Un film réalisé par Ted Berman et Richard Rich, d'après « The Chronicles of Prydain » de Lloyd Alexander • **Musique** : Elmer Bernstein • **Coordination de l'animation** : Walt Stanchfield • **Conseiller en animation** : Eric Larson • **Production** : Walt Disney en association avec Silvers Screen Partners II • **Distributeur** : Walt Disney • **Durée** : 1 h 20 • **Sortie** : le 27 novembre 1985 à Paris.

L'HISTOIRE : « Au pays enchanté de Prydain, un jeune garçon prénommé Taram rêve de chevalerie. En fait, Taram est l'apprenti d'un mage et le gardien d'un cochon. Le souverain du royaume, le Seigneur des Ténèbres, espère lever une armée de guerriers surnaturels... en utilisant le pouvoir du mystérieux Chaudron Magique. Une seule créature peut lui révéler le lieu où se trouve ce chaudron : Tirlir, un cochon qui prévoit l'avenir, précisément celui de Taram. Celui-ci a juré de protéger l'animal au péril de sa vie. Ainsi commence donc une odyssée qui conduira Taram des cachots du château du Seigneur des Ténèbres au pays tourbillonnant des Elfes et aux marais de Morva, où trois exubérantes sorcières font un commerce tout à fait particulier... »

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Dix-huitième long métrage d'animation des studios Disney, *Taram* représente plus de dix années de travail et un budget de 25 millions de dollars. Sous la direction du producteur Joe Hale et de deux réalisateurs chevronnés, Ted Berman et Richard Rich, une équipe de plus de 200 personnes a travaillé à plein temps pendant 5 ans sur ce film, dont 68 animateurs et assistants. La durée totale de cette production est notamment due aux prises de vue 70 mm qui ont demandé deux fois plus de temps que pour les longs métrages classiques. En effet, *The Black Cauldron* est le premier dessin animé Disney à être filmé en 70 mm depuis *La Belle au Bois Dormant* en 1959. Ce projet remonte à 1971, au moment où les studios Disney acquièrent les droits des « Chroniques de Prydain », de Lloyd Alexander. Cette épopée mythologique en 5 volumes avait été éditée vers le milieu des années 60 et avait connu un énorme succès critique et commercial. Lloyd Alexander, considéré comme l'un des meilleurs écrivains fantastiques depuis Tolkien, a ainsi expliqué l'attitude littéraire qui a été la sienne vis-à-vis de ces chroniques : « En fait, moins le fantastique est appuyé, plus l'imaginaire est fort. Les épées magiques peuvent être à double tranchant si elles sont mal manipulées ! En réalité, les limites imposées aux personnages et à leurs instruments ne doivent pas avoir la même force que les événements décrits. Et, comme dans tous les genres littéraires, ce qui compte, finalement, ce sont les personnages. » L'adaptation des 5 livres d'Alexander, des nombreuses intrigues et sous-intrigues, et la sélection parmi les 30 et quelques principaux personnages, n'ont pas été tâche facile. Plusieurs scénaristes et animateurs ont travaillé à la mise au point d'un scénario tout au long des années 70, jusqu'à la nomination de Joe Hale comme producteur du film, en 1980.

L'innovation technique a été un élément crucial dans la réalisation de *Taram.* Bien que, chez Disney, l'animation reste à la base un processus artisanal, chaque plan du film étant dessiné à la main, de nouveaux instruments de créations sont intervenus sur ce film, et ont apporté un nouveau rythme au processus créatif. Des caméras vidéo ont été utilisées pour donner aux animateurs et réalisateurs, immédiatement une idée de ce que leur travail donnerait, au final sur le grand écran. La technique des prises de vue — qui comportait parfois jusqu'à dix prises différentes — a pu souligner très vite les forces et les faiblesses de l'animation. L'ordinateur s'est également révélé un nouvel outil très puissant pour manipuler les objets inanimés : ainsi, les dimensions et les volumes des objets en question étaient traités par ordinateur, si bien que leurs formes pouvaient être maintenues tout au long du film avec la plus grande perfection, tandis que leur mouvement était également traité par programmation informatique. Roy Disney, qui a réintégré les studios Disney en 1984 à la tête du département animation, a expliqué comment, dans les trois séquences où l'on a eu recours à l'ordinateur, les effets obtenus n'auraient certainement pas pu l'être par des animateurs (par exemple la séquence du bateau, après l'explosion). Grâce à ces nouvelles techniques, les délais de production des prochains dessins animés seront accélérés.

OZ, UN MONDE EXTRAORDINAIRE

GB/U.S.A. 1985. Un film réalisé par Walter Murch • **Scénario** : W. Murch et Gill Dennis, d'après les romans « The Land of Oz » et « Ozma of Oz » de L. Frank Baum • **Directeur de la photographie** : David Watkin • **Décors** : Norman Reynolds • **Montage** : Leslie Hodgson • **Musique** : David Shire • **Effets spéciaux** : Ian Wingrove, Zoran Perisic, Peter Krook • **Production** : Walt Disney • **Distributeur** : Walt Disney • **Durée** : 1 h 50 • **Sortie** : le 23 octobre 1985 à Paris.

INTERPRÈTES : Nicol Williamson (Dr Worley, le Roi des Gnomes), Jean Marsh (l'infirmière Wilson, la Princesse Mombi), Piper Laurie (Tante Emma), Matt Clark (Oncle Henry), Fairuza Balk (Dorothy).

L'HISTOIRE : « Après une longue absence, Dorothy retrouve le chemin de la cité d'Emeraude. Hélas, Oz n'offre plus à la fillette qu'un spectacle de désolation. En effet, la ville est tombée aux mains du Roi des Gnomes et de son âme damnée, la Princesse Mombi, qui ont évincé la Reine Ozma et réduit ses fidèles à l'immobilité. Dorothy devra donc affronter le redoutable Roi des Gnomes... »

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : « Lorsque j'étais enfant », déclare le réalisateur Walter Murch, « ma mère me lisait les romans de L. Frank Baum. Ils sont mon plus ancien souvenir, et font partie intégrante de ma vie. En écrivant « Le Magicien d'Oz », Baum ne songeait pas à une série, mais ce livre connut un tel succès qu'il y fut contraint par ses éditeurs et ses lecteurs. Baum accepta de bon cœur et poursuivit le cycle jusqu'à sa mort, à raison d'un volume par an. Nous avons décidé d'emblée que notre film ne serait pas une comédie musicale : nous voulions retrouver l'esprit des livres de Baum, dont le film de la MGM s'était écarté. Lorsque vous transposez à l'écran une œuvre comme celle-ci, vous devez en respecter les conventions. J'ai tenté de maintenir un équilibre entre la tradition cinématographique établie par nos prédécesseurs et mes propres recherches sur le sens de la série. Les romans de Baum sont euphoriques et innocents, mais les « méchants » y sont irrémédiablement *mauvais* : ils font frissonner et vous aident à apprécier le confort et la chaleur de la vie quotidienne... Fairuza Balk, qui incarne Dorothy, l'a parfaitement compris. Nous l'avions recrutée parmi plus de 900 enfants dont elle était la plus jeune... ».

Agé de 41 ans, Walter Murch est l'un des techniciens les plus brillants de la nouvelle génération. Ami et collaborateur attitré de George Lucas et Francis Ford Coppola, son nom est associé à des films aussi divers qu'*American Graffiti, Apocalypse Now, Le Parrain* et *THX 1138.* Monteur et scénariste occasionnel, il a consacré l'essentiel de ses recherches au domaine sonore. Son travail sur *Conversation secrète* est un véritable « puzzle » sonore dont le contenu et la forme évoluaient sans relâche au fil de l'action. Sa contribution à *Apocalypse Now* lui valut l'Oscar et joua un rôle-clé dans la réussite de ce film, multipliant et enchevêtrant les plans sonores, voix off, musiques et explosions. Murch, comme beaucoup de nouveaux cinéastes, a fait ses études à l'USC, où il se lia d'amitié avec George Lucas. Recruté par ce dernier, il rallie les studios Zoetrope et Coppola, à San Francisco. Il débute dans la carrière en 1969, en assurant le montage sonore et le mixage des *Gens de la pluie* de Coppola. L'année suivante, il cosigne le scénario de *THX 1138*, dont il assure également le montage sonore. Il alterne dès lors entre Lucas et Coppola, avant de monter *Julia* de Fred Zinneman. En 1980, les studios Disney, qui cherchaient de nouveaux talents et de nouveaux sujets, le contactèrent : Murch leur proposa aussitôt un film sur Oz, sans savoir que Disney possédait les droits de 13 livres de la série...

Fairuza Balk (Dorothy) est née à Point Reyes (Californie), le 21 mai 1974. Cathryn Balk, sa mère, pratique et enseigne les danses orientales. Son père, Solomon, musicien de talent, a passé une partie de sa jeunesse en Turquie. Il a ensuite chanté et joué de la guitare dans des troupes rock à Los Angeles. Cathryn, qui poursuit sa carrière dans le spectacle, a encouragé sa fille à suivre la même voie. L'année dernière, Fairuza est apparue dans un show TV sur la chaîne ABC, intitulé « The Best Christmas Pageant Ever ». C'est ainsi qu'elle fut remarquée par l'agence de casting engagée par Walt Disney...

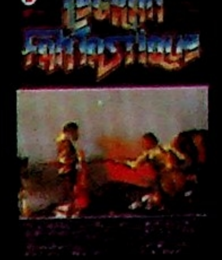


Walt Disney
PICTURES présente
TARAM
et Le Chaudron Magique

WALT DISNEY PICTURES présente
TARAM ET LE CHAUDRON MAGIQUE

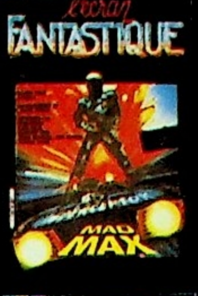

L'ECRAN FANTASTIQUE
L'EMPIRE CONTRE ATTAQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE


L'ecran Fantastique

L'ecran Fantastique

L'ecran Fantastique

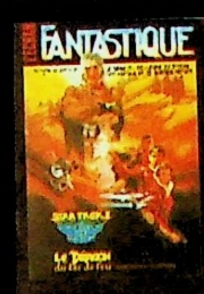
L'ecran Fantastique

L'ecran Fantastique

L'ecran FANTASTIQUE
MAD MAX

L'ecran FANTASTIQUE

L'ecran FANTASTIQUE

L'ecran FANTASTIQUE

L'ecran FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

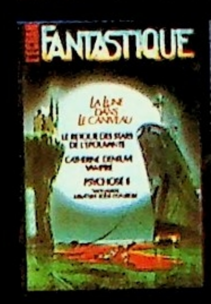
L'ECRAN FANTASTIQUE
POLTERGEIST

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

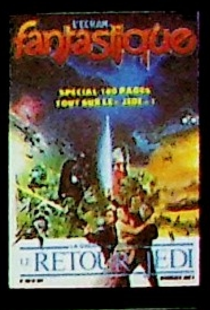
L'ECRAN FANTASTIQUE
MEURTRES EN 3 D
ZOMBIES!

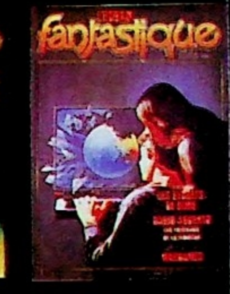
L'ECRAN FANTASTIQUE
DARK CRYSTAL

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE
PSYCHOSE II

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN fantastique

L'ECRAN fantastique
LE RETOUR DU JEDI

L'ECRAN fantastique

L'ECRAN fantastique

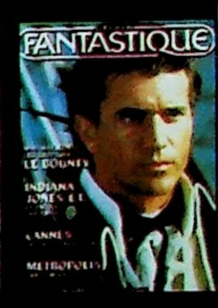
L'ECRAN fantastique

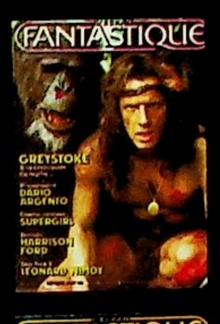
L'ECRAN fantastique

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE
THE WIZ

L'ECRAN FANTASTIQUE
CONAN

L'ECRAN FANTASTIQUE
INDIANA JONES

L'ECRAN FANTASTIQUE
METROPOLIS

L'ECRAN FANTASTIQUE
CONAN II
INDIANA JONES

L'ECRAN FANTASTIQUE
GREYSTOKE
DARIO ARGENTO
SUPERGIRL
HARRISON FORD

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE
GREMLINS

L'ECRAN FANTASTIQUE
STARMAN

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE
TERMINATOR

L'ECRAN FANTASTIQUE
2010

L'ECRAN FANTASTIQUE
HARRISON FORD
WITNESS
STARMAN
THE STUFF
RED SONJA
CADEAUX

L'ECRAN FANTASTIQUE
STARFIGHTER
MASK
PHENOMENA

L'ECRAN FANTASTIQUE
RETROUVEZ LES FORCES DE L'INVISIBLE
EXCLUSIF LEGEND

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE
MAD MAX

Voir page 67




Explorers

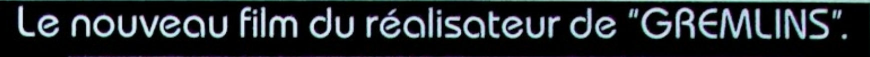
Ils se font appeler "Les Goonies".
La carte perdue.
Le vieux phare.
Les cavernes secrètes.
Les pièges maléfiques.
Le trésor caché.
Et... le Cinoque.
Prenez part à l'aventure.

STEVEN SPIELBERG Présente

LES GOONIES

Un Film de RICHARD DONNER

"LES GOONIES"
STEVEN SPIELBERG · CHRIS COLUMBUS
DAVE GRUSIN · STEVEN SPIELBERG
FRANK MARSHALL · KATHLEEN KENNEDY
RICHARD DONNER · HARVEY BERNHARD
RICHARD DONNER





EXPLORERS

PARAMOUNT PRESENTE UNE PRODUCTION EDWARD S. FELDMAN · EXPLORERS
ETHAN HAWKE · RIVER PHOENIX · JASON PRESSON · MUSIQUE DE JERRY GOLDSMITH
CRÉATION DES DÉCORS ROBERT F. BOYLE · DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE JOHN HORA
PRODUCTEUR EXÉCUTIF MICHAEL FINNELL · SCÉNARIO DE ERIC LUKE
PRODUIT PAR EDWARD S. FELDMAN ET DAVID BOMBYK · RÉALISÉ PAR JOE DANTE
EFFETS VISUELS PAR INDUSTRIAL LIGHT & MAGIC · EFFETS SPÉCIAUX DE MAQUILLAGE ROB BOTTIN
BANDE ORIGINALE DU FILM SUR DISQUES ET CASSETTES MCA/WEA FILIPACCHI
LIVRE PUBLIÉ PAR LES PRESSES DE LA CITÉ · UN FILM PARAMOUNT DISTRIBUÉ PAR CINEMA INTERNATIONAL CORPORATION
DOLBY STEREO

EXPLORERS

U.S.A. 1985: Un film réalisé par Joe Dante • **Scénario** : Eric Luke • **Directeur de la photographie** : John Hora • **Décors** : Robert F. Boyle • **Montage** : Tina Hirsch • **Musique** : Jerry Goldsmith • **Effets visuels** : I.L.M. • **Effets spéciaux de maquillage** : Rob Bottin • **Production** : Paramount • **Distributeur** : C.I.C. • **Durée** : 1 h 49 • **Sortie** : le 18 décembre 1985 à Paris.

INTERPRÈTES : Ethan Hawke (Ben Cradall), River Phoenix (Wolfgang Müller), Jason Presson (Darren Woods), Amanda Peterson (Lori Swenson), Dana Ivey (Freda Müller), Dick Miller (Charlie Drake), Robert Picardo (Wak, le père de Wak et « Starkiller »).

L'HISTOIRE : « Trois jeunes garçons, partageant le même rêve, font une découverte stupéfiante qui les propulse dans une aventure fantastique sur une autre planète... »

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : *Gremlins* avait occupé Joe Dante pendant douze mois d'affilée, et celui-ci aspirait à quelque repos bien mérité lorsqu'on lui proposa le script de Luke, nouveau défi technique qu'il décida pourtant de relever. En effet, comme l'explique son producteur, « le seul effet spécial qui ne soit pas dans *Explorers* est le défilé d'une armée romaine ! Nous avons tous les effets optiques imaginables : le blue screen, les mattes, les miniatures, l'animation sur ordinateur, etc. ». Ce qui nécessita une coordination constante entre Omnibus et I.L.M. De plus, il y eut des effets « physiques » : vapeur, eau, brouillard, fumée, explosions en tous genres, sans oublier les effets de maquillage réalisés par Rob Bottin. Benjamin d'une famille de cinq enfants, celui-ci a grandi à El Monte, un quartier industriel de Los Angeles. Il a sept ans lorsque son père — chef d'équipe dans le transport et le stockage d'accessoires de cinéma — lui montre le mannequin du Monstre de Frankenstein. Bottin raconte : « Je suis resté deux heures en état d'hypnose devant lui. Il avait l'air si vrai. Je l'avais vu au cinéma, il m'avait effrayé, mais là, immobile, il se contentait de me fasciner. Je crois que cette « rencontre » à déterminé ma carrière. » A 14 ans, Rob soumet à son « maître à penser », Rick Baker, une série d'illustrations. Ils commencent à travailler ensemble, pour *King Kong, La nuit des vers géants,* certaines scènes de *Star Wars.* Comme Baker doit se consacrer au film de John Landis, *Le loup-garou de Londres,* Rob Bottin est chargé par Joe Dante et Michaël Finnell de réaliser seul les effets spéciaux de maquillage de *Hurlements.* Ses trucages exceptionnels de transformation d'hommes en loups-garous sans changement de plan établissent sa réputation. Pour son travail sur *The Thing* de Carpenter, Rob Bottin réussira des transformations encore plus éblouissantes. Puis il retrouve Dante pour le 3e épisode de *La 4e Dimension.* Les deux années qui vont suivre, Rob les passera à Londres pour *Legend* de Ridley Scott. C'est alors que Michaël Finnell l'appelle en catastrophe, à minuit : « Il nous faut une famille d'extra-terrestres ! » Bottin lui demande aussitôt : « A quoi ressembleront-ils ? » La réponse jaillit : « Ma foi, nous les voulons hors du commun ! C'est pourquoi nous faisons appel à vous... »

Rob décrit ainsi ses créatures : « Wak a une personnalité très forte dans le script, c'est pourquoi j'ai voulu lui donner cet air un peu comique et maladroit. J'ai pensé que ce serait plus drôle. Il a le corps vert, avec, un peu, les formes d'un insecte. Ses mains et ses pieds ont de très longs doigts se terminant par des ventouses, ses yeux sont comme ceux de certains crustacés car j'aime bien la science-fiction à quatre sous ! J'ai habillé Neek d'une façon élégante. C'est une fille de bonne famille, dans l'espace. J'ai innové en ce sens que mes êtres sont animés humainement et mécaniquement ; seules les parties supérieures de leurs têtes fonctionnent par des trucages... »

Le tournage d'*Explorers* a débuté le 15 octobre 1984 en extérieurs, dans la petite ville typique de Petaluma, au Nord de la Californie. Il a continé sur les plateaux de I.L.M., puis sur ceux de la Paramount. La photographie principale a été achevée en février 1985. *Explorers* marque les débuts de scénariste d'Eric Luke, un jeune diplômé de l'UCLA. L'idée du script lui est venue alors qu'il était employé dans la grande librairie de SF « Change of Hobbit » sur Santa Monica en 1983.

LES GOONIES

Goonies. U.S.A. 1985. Un film réalisé par Richard Donner • **Scénario** : Chris Columbus, d'après un sujet original de Steven Spielberg • **Directeur de la photographie** : Nick McLean • **Décors** : J. Michael Riva • **Montage** : Michael Kahn • **Musique** : Dave Grusin • **Effets spéciaux** : Michael McAlister • **Production** : Warner Bros/Steven Spielberg • **Distributeur** : Warner-Columbia • **Durée** : 1 h 51 • **Sortie** : le 4 décembre 1985 à Paris.

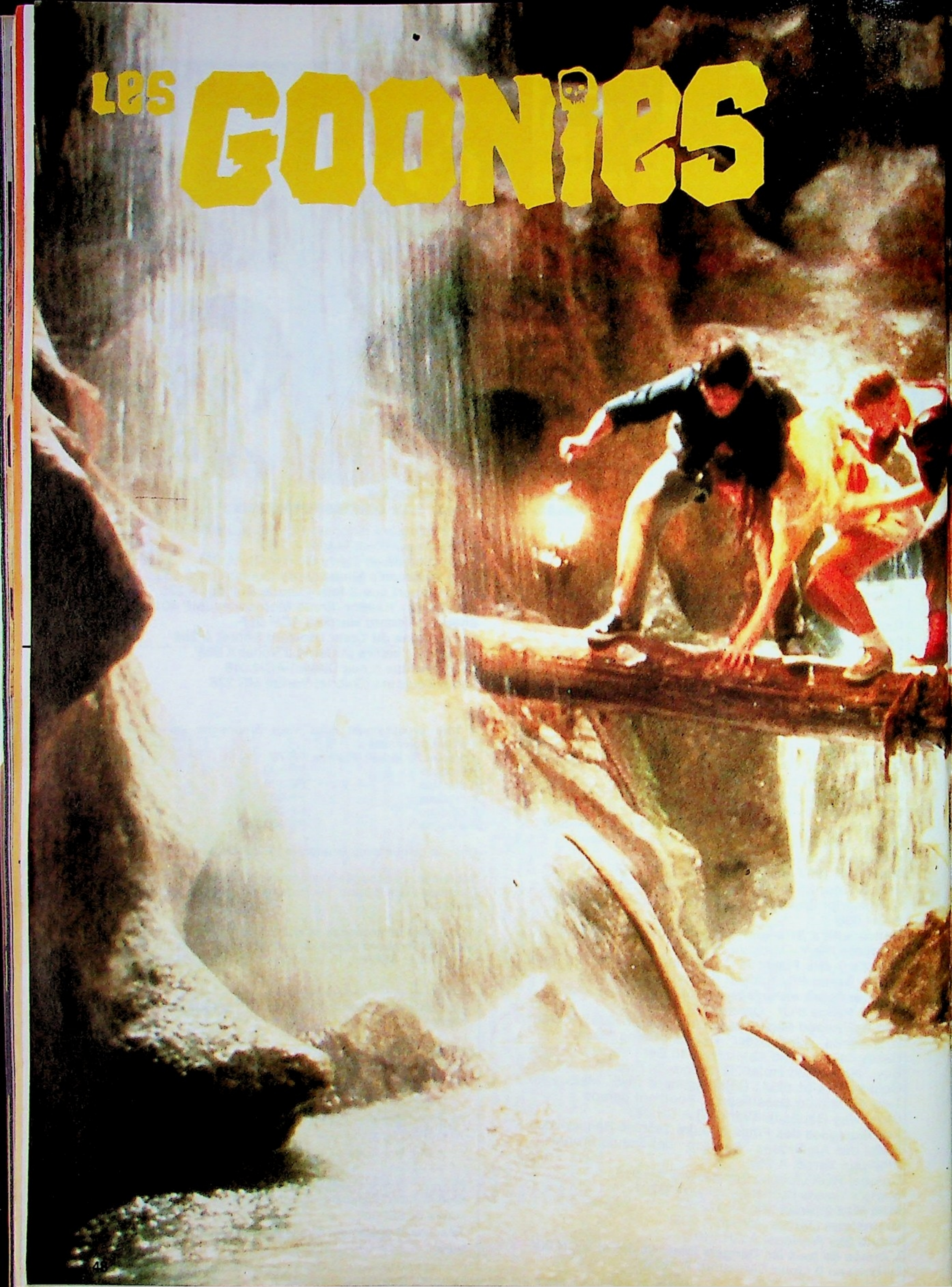
INTERPRÈTES : Sean Astin (Mikey), Josh Brolin (Brand), Jeff Cohen (Chunk), Corey Feldman (Mouth), Kerri Green (Andy), Martha Plimpton (Stef), Ke Huy Quan (Data), John Matsuzak (Sloth), Robert Davi (Jake), Joe Pantoliano (Francis).

L'HISTOIRE : « Astoria est une paisible cité portuaire de la Côte Ouest. Trop paisible au gré de ses jeunes habitants. « Il ne se passe jamais rien ici », soupira un jour l'un d'eux, mélancolique. Mikey Walsh, 13 ans, venait de prononcer une de ces phrases fatidiques qui annoncent parfois les aventures les plus étranges et les plus palpitantes... »

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Au cours des trois dernières années, Steven Spielberg a consacré une part essentielle de ses activités à la production. *Goonies,* dont il a écrit le sujet original et confié la réalisation à Richard Donner, s'inscrit dans une série de 6 films comprenant : *Poltergeist* de Tobe Hooper (1982), *Gremlins* de Joe Dante (1984), *Retour vers le futur* de Robert Zemeckis, *Young Sherlock Holmes* de Barry Levinson et *The Money Pit* de Richard Benjamin (1985). Réalisé et produit par Richard Donner en association avec Harvey Bernhard, *Goonies* réunit plusieurs collaborateurs familiers de Steven Spielberg : son script porte la signature de Chris Columbus, l'auteur de Gremlins ; Frank Marshall et Kathleen Kennedy s'y partagent, pour la 4e fois, le poste de producteur exécutif.

Richard Donner et Spielberg se connaissent depuis plusieurs années. Réunis pour la première fois, ils ont signé certains des films les plus populaires de la décennie, Donner apportant au cinéma fantastique deux succès majeurs, *Superman* et *La Malédiction,* Spielberg ayant réalisé quatre des dix « champions du box-office de tous les temps » *(E.T., Les aventuriers de l'Arche Perdue, Les dents de la mer, Indiana Jones).* L'association Donner-Spielberg marque l'aboutissement d'une vieille admiration mutuelle : « Je suis un fan de Steven depuis des années », avoue Donner (52 ans). « Dick Donner est un grand enfant, un Peter Pan qui n'atteindra jamais l'âge adulte »,rétorque Spielberg. « Son inaltérable jeunesse lui a permis d'établir un contact immédiat avec les héros de *Goonies.* Sur le plateau, nul n'était plus gamin que lui... ». *Goonies* a pour héros 7 personnages âgés de 10 à 18 ans : « sept gosses formidables, bourrés d'esprit et d'une irrésistible drôlerie », déclare Donner. « Pris séparément », poursuit-il, « ils étaient adorables ; ensemble, ils rivalisaient de férocité avec Genghis Khan, et j'ai dû faire appel à toutes mes ressources pour les dompter ! Mais rien, sur *Goonies,* ne fut aisé... Je venais de terminer *Ladyhawke,* un film qui m'avait demandé 4 ans de travail. Je rêvais d'une petite histoire intimiste. Dès que j'ai lu le scénario de *Goonies,* j'ai été accroché : c'était drôle et tendre, il y avait une bande de gosses, quelques extérieurs... J'étais sûr de boucler cela en vitesse. Nous avons fait venir le chef décorateur Michael Riva, un brillant artiste, et celui-ci a complètement bouleversé ma conception. Ce « petit film » que je croyais tourner en un mois est soudain devenu le projet le plus complexe de toute ma carrière. Mais je ne me suis jamais autant amusé sur un tournage ! Les gosses étaient fabuleux. J'ai eu un remarquable chef opérateur, Nick McLean, et la présence de Steven fut un formidable atout ».

Le sujet de *Goonies* ouvre, dans la carrière de Spielberg, une voie nouvelle : « *Goonies* représente à mes yeux quelque chose de très original. Il tire une part de son inspiration du cinéma des années 40-50. A cette époque, les enfants avaient une très forte personnalité et tenaient souvent le premier rôle à l'écran. Je pense notamment à la fameuse série *« Our Gang »* dont chaque protagoniste avait l'étoffe d'une star... »


LES GOONIES



Lequel parmi vous n'a pas un jour rêvé de partir à la découverte d'un fabuleux trésor et de suivre les extraordinaires péripéties d'une telle aventure où pirates et brigands se lancent dans de fracassants assauts ? Par la magie de Steven Spielberg, ce rêve devient aujourd'hui une exaltante réalité à travers laquelle nous entraînent les Goonies...

LES GOO



Lorsqu'un groupe de copains téméraires découvre une vieille carte situant l'antre d'un galion débordant de richesses, il n'en faut pas davantage pour enflammer leur imagination !



Sans plus d'hésitation, nos amis enfourchent leurs bicyclettes et s'élancent vers l'aventure qui pointe au bout de la jetée, selon les indications fournies par la mystérieuse carte.



Après avoir inspecté chaque recoin, nos chasseurs de trésor offrent une mine dépitée, car rien dans cette pièce poussiéreuse ne semble contenir la promesse d'un quelconque trésor.



Alors que le petit groupe s'apprête à plier bagages, déçu par l'absence de tout indice prometteur, l'inattendu surgit avec la présence d'une vieille dame âcariatre armée d'un couteau...

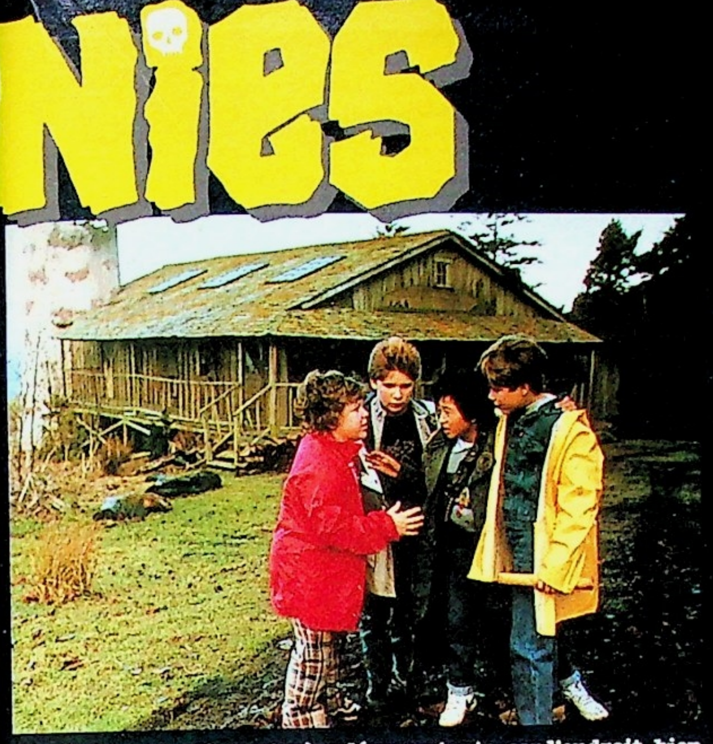


Un nouveau coup d'œil collectif et plus attentif à la carte permet de découvrir que l'itinéraire se prolonge dans les méandres de ce profond sous-sol qui recèle encore bien des mystères...



... et des surprises terrifiantes, que nos jeunes compagnons, rejoints par un petit groupe d'amis, vont affronter pour parvenir au terme de leurs pérégrinations. Trempés, épuisés, mais...

NIES



L'arrivée sur les lieux s'avère déconcertante, car l'endroit, bien loin de correspondre aux extraordinaires descriptions figurant sur la carte, revêt une apparence désuète. Le clan tient conseil...



... et décide de pénétrer immédiatement sur les lieux, ce qui ne se fait pas sans mal, afin d'y découvrir les mystères qui pourraient s'y terrer.



Terrifiés par cette soudaine et agressive apparition, rapidement suivie de deux autres non moins inquiétantes, nos amis s'échappent par les souterrains d'où montent des cris terrifiants...



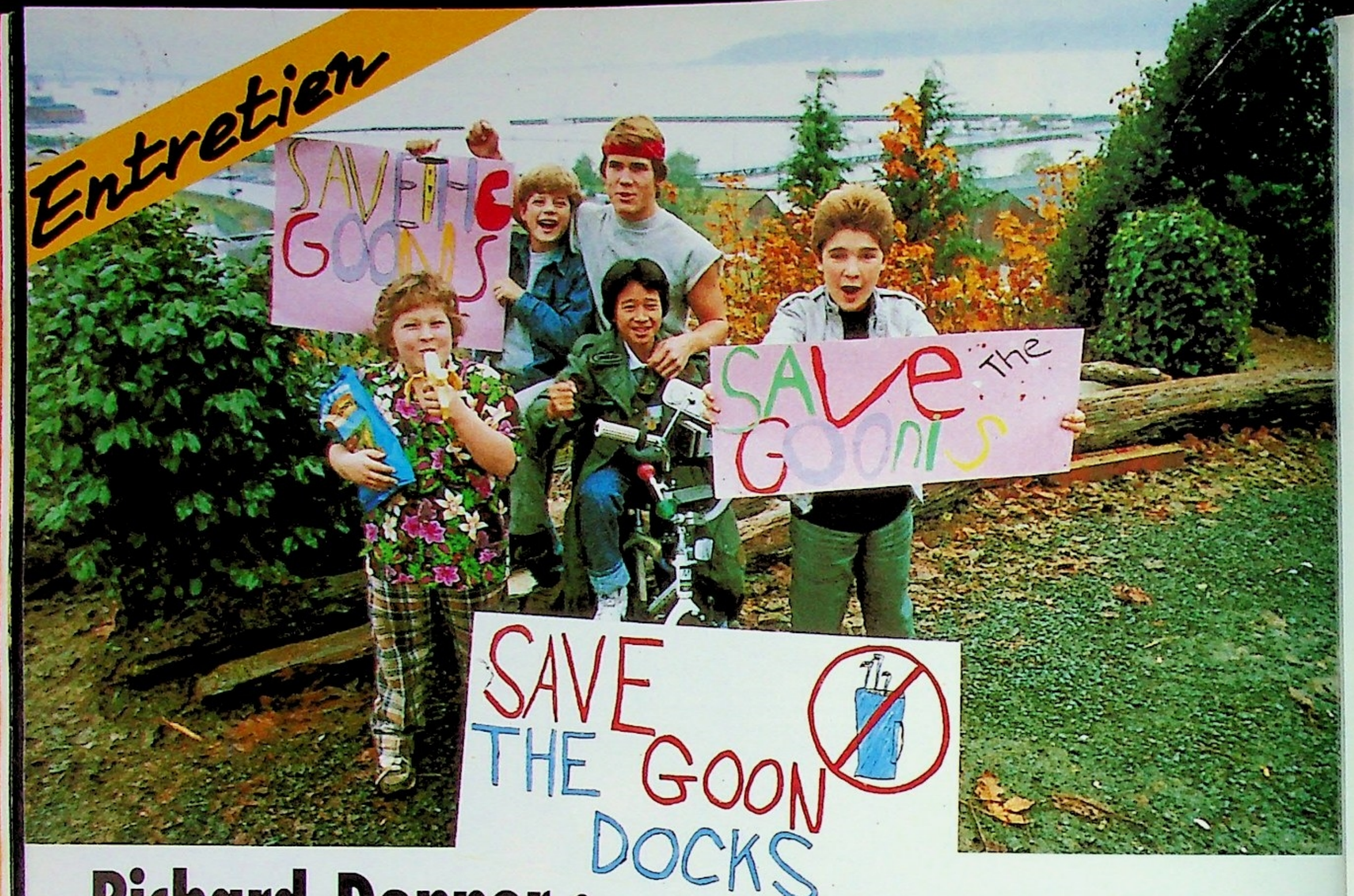
... dont ils vont avec terreur découvrir le propriétaire, en l'occurence un pauvre monstre enchaîné et abandonné seul face à son misérable sort, créature que le clan s'empressera de délivrer.



... liés par une solide amitié qui leur permet de résister à leur peur et à leurs tourments, ils finiront par découvrir dans les tréfonds de ce boyau un extraordinaire galion porteur de rêves.



Un rêve fabuleux et démesuré, qui rejoint les plus fous délires de leur imagination comblée, et qui aboutit à une réalité plus extraordinaire que celle à laquelle pouvait rêver les Goonies. ■



Richard Donner : « LES GOONIES SE PAYENT DU BON TEMPS... »

par Lee Goldberg

Et leur metteur en scène aussi, lorsqu'il les lâche sous terre à la recherche d'un trésor des pirates, dans une aventure digne du Club des Cinq et de Mark Twain réunis...

Aucun doute sur ce point au moins : **Goonies** est bien un film de Steven Spielberg. Le scénario en est tellement adorable que la Warner pourrait en faire des oreillers pour les enfants et gagner une fortune rien que comme ça...

Sept enfants nés du mauvais côté de la proverbiale barrière - ici, un quartier appelé Goon Docks, d'où le nom des jeunes héros du film - trouvent une caverne au trésor et s'enfoncent dans un souterrain secret, truffé de pièges et de chausse-trappes. S'ils parviennent à échapper aux bandits lâchés à leur poursuite et à déchiffrer les énigmes soumises à leur sagacité, ils découvriront un galion bourré de richesses, un vaisseau pirate depuis longtemps disparu. Du Spielberg à l'état pur ! A un détail près : ce n'est pas du Spielberg...

« Je venais de finir de monter **Ladyhawke** *quand Steven m'a appelé pour me dire qu'il venait de mettre la dernière main à un scénario dont il était très content, et qu'il voulait me proposer, car il n'avait pas le temps de le mettre en scène »*, nous dit son réalisateur, Richard Donner. *« A propos d'histoire d'amour,* **Ladyhawke** *en avait été une ; histoire d'amour qui avait duré quatre ans et dont je sortais vidé. Mais l'histoire de* **Goonies** *me plaisait bien, je la trouvais drôle, charmante et très excitante. Alors je lui ai répondu qu'il pouvait compter sur moi. »*

L'Homme de la situation

Spielberg devait trouver en Richard Donner l'homme de la situation : ce metteur en scène qui n'était plus un débutant, était parfaitement versé dans les aventures attachantes, pré-adolescentes. On trouve en effet à son palmarès des épisodes de séries télévisées comme **Have Gun Will Travel, Gilligan's Island, Get Smart, The Man from U.N.C.L.E., Perry Mason, Kojak, Cannon, The F.B.I.** et **La Quatrième dimension**, mais aussi des films tels que **The Omen, Superman, The Toy** et, évidemment, **Ladyhawhe.** Spielberg n'appelle jamais Donner autrement que : « espèce de salle gosse », ce qui le qualifiait automatiquement pour entrer dans le club Amblin, réservé à l'élite du genre.

Les deux réalisateurs sont d'une honnêteté confondante en ce qui concerne leur rôle dans **Goonies** : ils dépoussièrent le bon vieux film d'aventures et lui redonnent un lustre très « années 80 ».

« C'est une aventure fantastique qui emprunte à tous les films de la sorte qui l'ont précédé, tout en étant résolument unique en son genre, » précise Donner. *« C'est le Club des Cinq, Tintin et Mark Twain réunis. Nous mettons en scène les Tom Sawyer, les Becky Thatcher et l'Indian Joe de notre temps. Voilà le genre d'histoire que nous portons à l'écran. »*

Spielberg s'en tient à une formule qui a fait ses preuves : avec un budget confortable, une bonne vieille histoire sans surprises (mais non sans rebondissements), il nous concocte un film bourré de détails satiriques, de clins d'œil en forme d'hommage, de *private jokes* à l'usage des fidèles cinéphiles, de méchants pirates, de cascades spectaculaires et d'une bonne dose d'émotion. Auquel Donner apporte sa marque de fabrique personnelle : une vraisemblance qui caractérisait déjà ses précédents films fantastiques.

Le scénario, basé sur une idée originale de Spielberg, fut revu et corrigé par Donner, Spielberg et Chris Columbus (**Gremlins**).

« Nous avons passé une semaine ensemble à le revoir, et nous en sommes sortis avec une histoire plus rapide, plus drôle, plus adorable encore, et surtout plus réaliste, nous raconte Donner. *Il y avait dedans des choses plus amusantes, plus belles peut-être que dans le produit fini. Mais ça allait parfois trop loin. Nous nous sommes efforcés de nous rapprocher de la réalité, d'éliminer certains détails et d'en rajouter d'autres. Enfin, la plupart du temps, nous avons bien ri ! »*

Pirates en péril

Il faut dire qu'il en avait bien besoin, le réalisateur, de rire un peu. Il n'avait pas eu beaucoup le temps de respirer, entre **Ladyhawke** et **Goonies**...

« C'était de la folie, admet-il bien volontiers. *Je n'avais même pas pris le temps de calculer les difficultés. Je m'imaginais que tout irait tout seul, et c'est en m'attaquant à la tâche que j'ai compris à quel point je m'étais embarqué dans une entreprise démentielle. C'était dingue ! Ce film, que j'avais pris pour une petite bande sans histoires, se transformait en cauchemar à grand spectacle. »*

Il n'avait que quatorze semaines pour tourner **Goonies** ce qui ne laissait guère de temps pour se préparer. Et il n'avait pas prévu les difficultés du tournage avec des enfants...

Le réveil devait être brutal... *« Il fallait réserver des périodes de repos importantes pour les enfants, qui allaient par ailleurs tout le temps à l'école, et dont il ne fallait pas espérer retenir l'attention plus de dix secondes d'affilée... »* déclare Donner. *« Pendant que je m'occupais de deux de ces petits monstres devant la caméra, tous les autres qui se trouvaient à l'arrière-plan regardaient en cœur dans la mauvaise direction, quand ils ne s'endormaient pas tout de bon !*

« J'avais fini pas me prendre pour un moniteur de colonie de vacances surmené. Maintenant, je sais pourquoi je ne me suis pas marié et je n'aurai jamais d'enfants. En même temps, je suis désespérément fou amoureux de chacun d'eux, et ils m'ont communiqué une énergie phénoménale. »

Et puis, quand il avait besoin d'aide, Spielberg était toujours à côté de lui. Donner avait confié, par contrat, la responsabilité des prises de vues de la seconde équipe à Spielberg et à son producteur, Harvey Bernhard. *« Même Michael Riva, le décorateur, avait une carte de réalisateur et il a bien fallu lui confier une séquence pour arriver au bout de nos peines. »*

C'est Donner lui-même qui fit appel à Riva pour créer le décor élaboré de la caverne des pirates de **Goonies.** Le réalisateur avait été impressionné par l'imagination et le souci du détail dont Riva avait fait preuve pour **Buckaroo Banzaï.** De son propre aveu, il s'était dit que *« quelqu'un d'aussi créatif était parfaitement capable de comprendre à quoi les tunnels devaient ressembler, et quelle atmosphère devait s'en dégager. »*

Après tout, c'est de la pierre, non ?

« Eh bien pas du tout. C'est bien autre chose » poursuit Donner. *« Or Michael a partagé ma vision et l'a même enjolivée. C'est le décorateur le plus inventif avec lequel il m'ait jamais été donné de travailler à l'exception, peut-être, du regretté John Barry (***Superman***). Il a suconférer du suspense aux grottes et aux souterrains rien qu'en leur ménageant une ambiance, une atmosphère. »*

« J'ai terminé le tournage le samedi, nous raconte-t-il non sans humour, *nous avons donné une grande fête d'adieu, et là les gamins m'ont paru un peu déprimés. Ils n'étaient pas aussi déchaînés que je m'y attendais. Puis, nous nous sommes fait nos adieux, j'ai pris l'avion en question et en arrivant à Hawaii, j'ai passé une journée entière à dormir.*

Le lendemain matin, mon voisin m'a réveillé pour me demander de l'emmener au marché ; sa voiture était en panne. Et quand je suis rentré chez moi, j'ai trouvé ma maison et ma plage envahie par les Goonies !

C'était Steven qui avait eu l'idée de me faire cette surprise. Le plus merveilleux, ça a été de penser qu'ils étaient tous au courant depuis huit jours et qu'ils avaient gardé le secret pendant tout ce temps-là. J'ai été désespéré de devoir leur dire adieu, mais nous avons passé un moment formidable ensemble. Nous avons beaucoup ri et versé pas mal de larmes, mais ils ont fini par reprendre un autre avion le soir-même pour une autre île. »

Problèmes de promotion

Après avoir rechargé ses batteries, Donner regagna Los Angeles pour tourner un vidéo-clip sur **Goonies,** avec Cyndi Lauper, l'interprète de la chanson du film : « Good Enough ». Si l'on en croit les affirmations de Donner, l'intrusion des chansons de Lauper et la musique de REO Speedwagon et consorts ne sont pas une preuve des pressions du studio, qui aurait tenu à sortir un album hautement commercial en même temps que le film.

« Les studios essayent toujours de vous faire coller de la musique pop dans tous vos films, s'explique Donner, *mais Steven ne se serait pas laissé faire si ça ne lui plaisait pas, et moi non plus, je vous le garantis. Je ne peux pas supporter les chansons plaquées artificiellement n'importe où et à n'importe quel moment. »*

Quoi qu'il en soit, l'ère est décidément à la vidéo... ce qui amena Richard Donner à se substituer à Spielberg : *« Jusqu'à la dernière minute, il était prévu que ce soit Steven qui fasse le vidéo-clip, mais en fin de compte, il s'est rendu compte qu'il était vraiment trop débordé avec* **Amazing Stories** *et qu'il n'avait ni le temps ni l'énergie de le faire. »*

C'est ainsi que Donner se porta volontaire. *« Quand je vois* **Goonies,** *j'ai du mal à imaginer que ça puisse faire un très grand succès. Il ne contient aucun « gimmick ». Je me demande comment il va marcher. »*

Déjà **Ladyhawke** était un film très particulier, très différent, très difficile à vendre. En dépit d'une campagne publicitaire approximative, il a bénéficié d'un accueil critique plutôt positif.

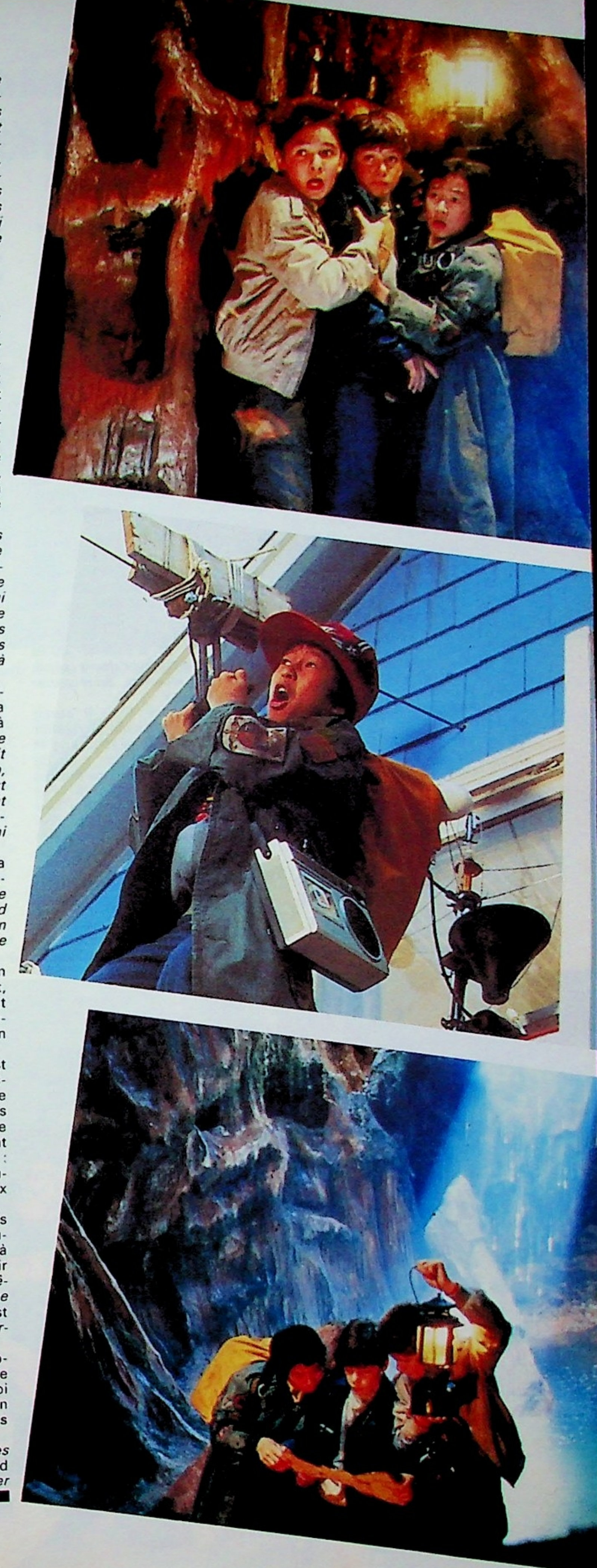
Si **Goonies** a du succès, il est évident que la Warner manifestera le désir de lui donner une suite, mais Donner n'est pas convaincu que ce soit une bonne idée. Il sait trop ce que peuvent parfois donner les séquelles : **The Omen** et **Superman** ne furent-ils pas chacun suivi de deux suites ?

Bien qu'il nous ait juré ses grands dieux qu'il n'envisageait absolument pas de donner une suite à **Goonies,** Donner avoue avoir *« l'impression que le film se prêterait particulièrement bien à une séquelle. »* Et il est sûr que c'est *« bien l'idée que Steven a derrière la tête. »*

Aussitôt après la sortie de **Goonies,** Donner a bien l'intention de repartir pour Hawaii, après quoi il reviendra mettre en scène un épisode de **Amazing Stories** pour Spielberg.

« J'adore Steven et toutes ses entreprises, nous confie Richard Donner. *Il fait bon se retrouver dans ses parages ! »* ■

(Trad. : Dominique Haas)



Harvey Bernhard, Producteur Diplômé es [mi…]
« C'est le film le plus magique que j'ai jamais p[…]

Harvey Bernhard n'en est pas à son coup d'essai. Il fallait bien un producteur de sa trempe pour aider Richard Donner à susciter la magie d'une chasse au trésor fantastique, mettant en scène des pirates et leur gallion et qui emmène le spectateur au centre de la Terre... Et pour lui prêter main forte face à une bande de Goonies déchaînés !
Harvey Bernhard est un spécialiste es miracles. Après tout, n'est-ce pas lui, le producteur de longue date de Richard Donner, qui a fait descendre Jésus sur Terre et l'a aidé à métamorphoser en oiseau de proie une vedette débutante ? Cela dit, son plus grand miracle est peut-être encore celui qui aura consisté à faire sortir **Goonies** à temps...
*« **Goonies** est une production-miracle,* avoue Bernhard. *Ç'aura été un film incroyablement compliqué à mettre sur pied. Lorsqu'on a fait appel à nous, Dick (Donner) et moi, tout le monde pensait qu'il s'agissait d'un petit film de série, sans envergure. C'est devenu la production la plus compliquée que j'ai jamais eu à monter. »*
Personne n'avait conscience des difficultés qui devaient entourer l'adaptation du script de Chris Colombus (**Gremlins**), pas plus Bernhard que Donner, ou même ses producteurs exécutifs, Steven Spielberg, Kathleen Kennedy et Frank Marshall.
C'est que l'histoire paraissait toute simple, au départ : pas question de vaisseaux spatiaux, de sous-marins ou d'Arches Perdues, mais...

Un travail herculéen...

Mais le moindre souterrain implique la construction de décors gigantesques. *Mais* la date de sortie d'un film ne peut être retardée, ce qui oblige parfois ses auteurs à une gymnastique invraisemblable pour tenir les délais. *Mais* l'endroit retenu pour le tournage des extérieurs devait être fréquenté par des tornades indésirables, et tout à l'avenant...
Et surtout, une histoire qui met en scène *sept* gamins implique qu'elle sera incarnée par sept jeunes acteurs...
« Il n'était jamais venu à l'idée de personne que travailler avec sept garnements, c'est tout sauf simple, déclare Bernhard. *Les gosses sont incapables de se concentrer longtemps. Il est presque impossible de régler une scène et d'espérer qu'ils pourront échanger leurs répliques sans incident. Sans parler de leur jeu... »*
Pour tout autre film, il aurait peut-être été possible de ralentir un peu le rythme de tournage et d'accorder un peu de plus de temps aux jeunes interprètres mais pas pour **Goonies**. Pas compte tenu du délai qui leur était imparti. Et la panique commença à l'instant même où Bernhard et Donner eurent signé le contrat fatidique.
« Pour bien faire, il nous aurait fallu sept mois pour préparer le film, constate le producteur. *Au lieu de quoi nous n'avons disposé que de sept semaines. Et pas question de retarder le premier tour de manivelle : les salles étaient déjà retenues pour le début de l'été. Pour vous donner un exemple de la précipitation dans laquelle toutes les opérations se sont déroulées, nous n'avons commencé à procéder aux repérages que le premier mai, alors que le tournage devait démarrer en octobre. Et ça a été comme ça tout du long... »*
Au cours des sept semaines qui leur avaient été si généreusement accordées pour la préparation du film, Donner et Bernhard durent non seulement faire faire les décors - de la conception à la réalisation - mais encore trouver les interprètres du film.

À la recherche des Goonies...

« Nous avons consacré beaucoup de temps au casting, avoue Bernhard. *Le seul interprète qui avait été retenu lorsque nous sommes intervenus, c'était Ke Huy Quan (**Indiana Jones et le temple maudit**). Nous avons cherché des acteurs d'un bout à l'autre du pays. Mike Fenton et Jane Feinberg, les agents chargés du problème, nous envoyaient d'un peu partout des vidéo-cassettes des interprètes pressentis, et il a fallu que nous les visionnions toutes pour rappeler les jeunes acteurs qui nous paraissaient les meilleurs et les enregistrer à nouveau. Même Steven Spielberg a été mis à contribution à New York ! »*
Mais Bernhard reconnait que le résultat valait bien la peine qu'ils se sont donnés : *« La distribution de **Goonies** est la meilleure que j'ai jamais eu la chance de contempler ! Chacun de ces gamins est remarquable. Ce sont vraiment des personnages. »* Les personnages en question s'appellent donc Ke Huy Quan, Corey Feldman (**Gremlins**), Martha Plimpton (**River Rat**), Sean Satin, Josh Brolin, Jeff B. Cohen et Kerry Green.
Le casting était encore en cours lorsque Donner fit appel à Michael Riva (**Buckaroo Banzaï**) pour imaginer les décors du film. Bernhard n'a qu'à se féliciter du choix de Donner.
« Michael Riva est le décorateur le plus réjouissant avec lequel il m'ait jamais été donné de travailler, commente-t-il. *Il est sincère, génial, et il passe son temps à faire tout ce qu'il peut pour vous aider dans votre tâche. Je suis prêt à parier qu'il fera une belle moisson d'Oscars dans les années à venir.*
Nous lui devons certains des décors les plus fabuleux de l'histoire de Hollywood. On les admire dans le monde entier. »

Des décors particulièrement convaincants

Mais les décors n'étaient pas seulement spectaculaires, ils étaient également tout ce qu'il y a de plus convaincants :
« Nous avons construit le restaurant du phare en décors naturels, dans le parc d'Arcola, au nord de l'Etat d'Oregon, et le résultat a été tout simplement stupéfiant, raconte Bernhard. *Je me rappelle y avoir emmené ma femme et quelques amis, le dimanche précédant le tournage. Les charpentiers venaient de finir de « vieillir » la structure, qui était couverte de mousse et avait vraiment l'air d'avoir cent ans.*
Nous étions plantés devant lorsqu'un vieil homme est arrivé avec sa femme ; il a tendu le doigt en direction de notre baraque et s'est exclamé : « C'est là que je venais tout le temps jouer quand j'étais gosse ! » J'étais mort de rire, et je crois bien que je suis tombé à genoux. Le brave homme était probablement convaincu d'avoir fait les cent coups dans le coin. Il avait certainement des souvenirs sensationnels. »
Mais le tournage dans cette partie du Pacifique ne devait pas être une partie de rigolade, ainsi que l'équipe technique de **Goonies** ne tarda pas à le découvrir :
« Il y a eu des orages tellement violents et le vent soufflait si fort qu'à certains moments, la pluie n'arrivait même pas à toucher le

D'inquiétantes situations, où l'angoisse devient le lot commun de chacun, et ne s'efface que pour...



…racles : …oduit ! »

par William Rabkin

sol », nous raconte le producteur. *« Et nous mêmes, nous étions emportés comme des fétus de paille. En fin de compte, nous avons été obligés de regagner la ville. »*
Chaque journée de tournage perdue à cause de la tornade était une journée irrécupérable. Impossible de rattraper le temps perdu : la date de sortie du film se rapprochait inexorablement. Mais Bernhard ne perdait ni son calme, ni sa philosophie...
« Quand on tourne dans un coin où il arrive qu'il pleuve, qu'il neige et qu'il vente, on peut être sûr d'une chose : il va pleuvoir, neiger et venter. Et c'est bien ce qui s'est passé, » conclut-il dans un soupir.
Cela dit, la pression ne se relâcha pas un instant pour autant et l'équipe se replia sur les studios, dans les décors de Michael Riva : il y avait toujours trop à faire pour le bref délai qui leur était imparti.



... faire face à des moments de réelle terreur engendrés par les dangers qu'affrontent les gamins.

Des prouesses techniques

« Nous avons travaillé dix-huit heures par jour, tous les jours ou presque, pendant un mois entier d'affilée, raconte Bernhard. *A la fin, nous étions tous complètement épuisés.*
« Quand on impose une telle pression aux gens, il faut bien leur accorder autre chose en échange ; je peux dire que j'ai vraiment pourri-gâté ces techniciens ! Je leur ai donné la meilleure nourriture qu'on ait jamais mangée à une cantine de studio depuis l'invention du cinéma ! Il y avait un choix de cinquante plats différents tous les jours, et rien que 40 desserts.
Mais nous devons une fière chandelle à l'équipe technique ; il nous fallait les meilleurs techniciens actuellement sur le marché, et nous les avons eus. Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour leur rendre la vie agréable, mais ce n'est rien en comparaison de ce qu'ils nous ont donné ! »
Au milieu de tous ces tourments et de tous ces casse-têtes, une pensée, une seule et unique pensée empêchait Harvey Bernhard de jeter l'éponge et de déclarer forfait : *«* **Goonies** *est le film le plus magique que j'ai jamais produit,* déclare-t-il hautement. *C'est la cristallisation des rêves de tout enfant, de tous ceux qui ont un jour rêvé de découvrir un trésor de pirates. Et il plaira à tous les enfants et à tous ceux qui ont un jour été des enfants et qui s'en souviennent. »* Et c'est d'un ton solennel qu'il promet : *«* **Goonies** *figurera, forcément dans les cinq meileures recettes de l'année. »*
Et pourtant, la magie n'est pas la seule chose qui ait attiré Bernhard dans ce projet : *« Je suivrais Dick Donner* n'importe où ! *Parce qu'il y a entre nous une réelle entente. Nous sommes comme deux complices luttant dos à dos contre l'adversité, dans un repaire de démons. Ce qui décrit assez bien notre collaboration avec Steven Spielberg, aussi. C'est l'un des plus grands réalisateurs de notre époque, et travailler avec lui est une chance exceptionnelle. »*

Richard Donner et La Malédiction

Goonies est le premier contrat de Bernhard avec Spielberg et Amblin, la maison de production de ce dernier, mais il avait déjà plusieurs fois travaillé avec Richard Donner.
« La première fois, c'était pour **The Omen**, se remémore Bernhard. *C'était moi qui avais écrit l'histoire, que j'avais proposée à tous les studios de la région. J'étais en train de me dépatouiller avec la Warner, mais ce que je ne savais pas, c'est qu'elle avait déjà un projet en cours :* **Exorcist II - The Heretic**, *ce dont elle s'était bien gardée de m'informer. J'étais écœuré.*
Dick était en relations avec Alan Ladd Jr, qui était alors à la tête de la Fox. Ladd lui avait demandé de trouver un scénario qu'il mettrait en scène. C'est ainsi que, trois jours après que Dick ait lu le scénario de **The Omen**, *nous nous sommes retrouvés dans un avion qui faisait route vers l'Angleterre, où nous devions mettre le film en scène pour la Fox. Et le tour était joué. C'est alors que nous avions tourné les deux tiers du film que j'ai compris qu'il allait très bien marcher,* nous raconte Bernhard. *Mais c'est Ladd qui a discerné son potentiel commercial et en a assuré la promotion en conséquence. »*
Le film n'a pas seulement très bien marché ; il a également eu un impact considérable sur le public : *« Je crois que le film a fait lire plus de Bibles que tous les prédicateurs du monde »*, affirme le producteur, non sans aplomb. *« Ça vient de la foi avec laquelle Dick l'a mis en scène. Il y met une telle vérité qu'on est forcé d'y croire. C'est comme dans* **Superman** *: il arrive à persuader les gens qu'on peut voler pour de bon. De même, dans* **Ladyhawke**, *on finit par être vraiment convaincu que l'héroïne a été victime d'une malédicton et changée en faucon. Dans* **The Omen**, *il arrive à nous faire croire à l'Antéchrist. »*
Peut-être est-ce parce qu'il n'était pas là pour les mettre en scène que les critiques ont en général rejeté les séquelles données par Bernhard à **The Omen : Damien** (réalisé par Don Taylor) et **The Final Conflict** (mis en scène par Graham Baker). Cela dit, leur producteur a de bonnes raisons d'en être tout de même satisfait.
« Il n'est pas facile d'assumer la succession d'un film qui a eu autant de succès, explique-t-il. **The Omen** *n'avait pas de limites, or ses séquelles étaient, elles, limités aux prémisses proposées par ce premier film. Compte tenu de ceci, le résultat n'a pas été trop mauvais :* **The Omen** *avait rapporté 60 millions de dollars, et chacun des deux films qui l'ont suivi ont fait la moitié, alors que le coût total des trois films n'avait été que de 15 millions de dollars. »*
Il faut dire que la fin pour le moins imprévue de **The Final Conflict**, le troisième film de la série, avait de quoi faire hausser les sourcils à plus d'un : au moment précis où l'Antéchrist est sur le point de déclencher l'apocalypse sur Terre, Jésus descend des cieux pour sauver le monde...
Mais Bernhard se justifie en assurant que c'était la seule façon de conclure : *« Parler de l'Antéchrist, c'est forcément parler du Christ,* déclare-t-il. *« C'est la même chose. A l'origine du scénario, le Christ était né enfant, alors que dans les Révélations, il arrive sur Terre à l'âge adulte. Si je l'avais fait naître comme n'importe quel bébé, c'est là que les instances religieuses nous auraient assassinés ! »*
Après plusieurs années passées au service du cinéma dans le domaine de la production, Harvey Bernhard a été piqué par la mouche de la réalisation, mais ses ambitions de metteur en scène se bornent, pour l'instant, à satisfaire celles de Donner avec qui il mena à bien **Ladyhawke**.
« Un de ces jours, il faudra bien que je m'attelle à la caméra, mais ce qui est certain, c'est que je commencerai par faire un petit film. Aucun rapport avec **Goonies**. *Si ce film a fini par voir le jour, c'est que Donner est un Hercule, un Titan. Je ne me sens pas de taille à m'attaquer à un projet de cette envergure.*
D'ailleurs, c'est la dernière fois que j'entreprends un film pareil. Nous avons tous failli y rester. Rien que de vous en parler, je me sens épuisé ! Pour récupérer, je vais passer quelque temps dans mon ranch, à faire du cheval et à tout oublier. C'est merveilleux de faire des choses comme ça, rien que pour le plaisir qu'on éprouve à les finir. »
Toutes les affres par lequelles il est passé en valaient donc la peine ? Cela ne fait aucun doute pour Harvey Bernhard.
« **Goonies** *est un film formidable,* conclut-il. *Blague à part : c'est un film magique ! »* ■

Entretien

Jeff Cohen et Corey Feldman : « Plus

par Randy et



De Jeff Cohen sa mère dit volontiers qu'il jouerait la comédie sur le trottoir, s'il pouvait. On ne saurait mieux résumer la personnalité du jeune interprète — il a dix ans — du rôle de Chunk (« Tonneau » dans la version française).
On se rend tout de suite compte que Jeff *est* véritablement Tonneau, une sorte de John Candy en réduction, qui aime s'amuser, manger, les chapeaux (il en possède une collection de 500 spécimens !), et *Mad*, le magazine satirique. En fait, Jeff admet que s'il était tout particulièrement heureux d'obtenir ce rôle dans **Goonies**, c'est qu'il s'est dit qu'ainsi, *Mad* le pasticherait, et qu'il figurerait dans la parodie !
Jeff, qui est né à Los Angeles, a joué dans plusieurs comédies télévisées comme **Family Ties, Facts of Life, Webster** et bien d'autres, mais **Goonies** est son premier film pour le grand écran. Il affirme à ce propos qu'il n'acceptera plus aucun rôle pour le cinéma si on ne prend pas aussi sa petite sœur avec lui ! D'ailleurs, la sœur et la mère de Jeff font une apparition à la fin de **Goonies**. Et si sa carrière d'acteur tourne court, il prévoit tout simplement de devenir... dentiste !

Corey Feldman est déjà un acteur confirmé. On l'a vu dans la série télévisée **The Bad News Bears, Gremlins, Vendredi 13, Le chapitre final** et **Vendredi 13, cinquième épisode**, et il a même incarné le fils aîné de Beaver Cleaver dans **Still the Beaver**. Son prochain film qui sera mis en scène par Rob Reiner, sur un scénario de Stephen King, raconte l'histoire de quatre enfants à la recherche d'un cadavre.
Corey qui a commencé à jouer à l'âge de trois ans dans des films publicitaires, est Mouth — « Bagou » — le baratineur, le fier-à-bras de **Goonies**. Au nombre de ses talents, il a celui de réussir une remarquable imitation de Joe Dante, mais ceci n'a rien à voir avec notre propos.
En dehors de la bonne humeur facétieuse à laquelle on pouvait s'attendre de la part des deux jeunes acteurs, par ailleurs excellents amis, Jeff et Corey font également la preuve d'une sensibilité et d'une tendresse étonnantes qui, plus que toute autre chose, peut-être, font d'eux les intreprètes rêvés des Goonies.

Qu'est-ce qui a pu vous donner envie de devenir acteurs à un âge aussi tendre ?

J.C. Vous savez, ça a commencé le jour de ma naissance ! Je suis né dans les champs de coton ; on était vingt, et il fallait que je les supporte tous. Maintenant, les autres sont tous au lycée où ils se font trafiquer la cervelle !
J'ai toujours eu envie d'être acteur, depuis que je suis bébé. J'ai dû hériter ça de mon grand-père, que je n'ai jamais connu. Il est mort quand j'étais tout petit. La plupart des gosses, c'est leur mère qui les emmène en ville. Chez nous, c'est moi qui ai traîné ma mère à Hollywood. Je suis allé voir un agent et j'ai commencé à jouer dans des séries télévisées, puis il y a eu **Child's Play**, et on a fait appel à moi comme vedette invitée dans des séries, et enfin pour **Goonies**. C'était mon premier vrai long métrage. Je me suis bien amusé, et je ne suis pas le seul. Nous allons vous raconter comment ça s'est passé. Il y avait trois plateaux entiers...
C.F. Quatre : le 16, le 15, le 19 et le 19 A !
J.C. C'était très drôle parce que c'était une production Spielberg !
C.F. Un film de Richard Donner !
J.C. Oui, Richard Donner était aussi dans le coup. Nous avons donc travaillé avec ce qui se fait de mieux dans la profession. D'ailleurs, Steven travaille toujours avec les meilleurs.
C'était vraiment formidable, surtout quand Steven était là. Dans la plupart des films, il y a un plateau, on construit un décor avec une maison, des fois il y a un chien... tandis qu'avec Spielberg, il y avait tout le temps de la fumée ! Il met toujours de la fumée dans ses décors. Et travailler avec lui pour son premier film, c'est une chance extraordinaire. On ne peut pas rêver mieux.
C.F. On commence à confondre **Goonies, Gremlins** et **Ghoulies**, et ça, c'est dommage. Il y a des gens qui s'imaginent que, parce que **Goonies** est produit par Spielberg, ça doit être une sorte de succédané de **Gremlins**. Sans compter qu'il y a bel et bien un petit Gremlin dans le film-annonce !

Racontez-nous des épisodes cocasses du tournage. Parce que ce n'est pas ça qui a dû manquer... ?

C.F. Le plus merveilleux, c'est quand nous avons rencontré Michael Jackson. Nous sommes allées à son concert. Il est génial. C'est mon idole, autant que Steven Spielberg, je vous jure. Et il est même venu sept fois sur le plateau.
J.C. C'était sensationnel de jouer avec Dick, et de faire ce vidéo-clip.
C'est vraiment formidable de travailler avec Steven et Dick. Ils sont tellement doués pour l'improvisation... Nous avons improvisé tout un tas de blagues juives, avec Steve et Dick. Et puis nous nous sommes bien amusés dans tous ces décors différents.
D'ailleurs, rien que le fait d'être un Goonie, c'est quelque chose de merveilleux. Les Gonnies, c'est une sorte de club secret, comme les Mousekeeters. Ou le Club des Cinq. Sauf que c'est pour de vrai.

Devenir des « Goonies »...

Vous pensez être vraiment devenus des Goonies ?

C.F. Ce que je sais, c'est que nous devrions faire un **Goonies II**. Je crois qu'il y aura une suite.
J.C. Si **Goonies** a beaucoup de succès, il y aura forcément une séquelle. Être un Goonie... Ce n'est pas une question d'âge, ou de pays... On est tous un peu Goonie dans l'âme, qu'on soit grand ou petit, bon ou méchant...

Qu'est-ce que c'est qu'un Goonie, au fond ?

Un Goonie, c'est quelqu'un qui est un peu en décalage par rapport à son environnement. Quelqu'un d'un peu inadapté. Qui ne sait pas tout à fait qui il est, où est sa place. Mon personnage a une coupe de cheveux un peu à la punk, un pantalon de rocker, un tee-shirt Prince et un blouson de cuir. C'est un drôle d'oiseau (1).
Selon les critères de Los Angeles, il serait normal, mais à Astoria, dans l'Oregon, il n'est pas tout à fait intégré.
Il voudrait bien être un personnage populaire, vivre dans une grande ville avec plein d'autres gosses qui seraient comme lui, mais là d'où il vient, les enfants sont assez calmes.
Nous, les Goonies, nous sommes tous plutôt à part, comme Data avec ses gadgets, Mickey qui fait toujours de grands rêves et Brand... Brand est le plus normal de la bande. Quant à Tonneau, il ne pense qu'à manger... Nous avons chacun quelque chose qui nous classe à part.

Et pour toi, Jeff, qu'est-ce que les Goonies ?

Les Goonies, les Goonies... Des gens loyaux avec leurs amis, en tout cas, mais pas forcément des *outsiders*. Ils peuvent parfaitement être intégrés. Un vrai Goonie ne trahirait jamais un ami. Il a sa petite personnalité, d'accord, et tous ses amis l'aiment. Ça c'est obligatoire.

(1) En argot américain, *Goon* désigne un individu bête et grotesque, un « cornichon », une « andouille », mais aussi un briseur de grève, un cogneur et enfin un laissé pour compte, un « hotu ». Un être à part, de toute façon (Ndt).

Goonies que nous, tu meurs »

Jean-Marc Lofficier



Si la peur n'évite pas le danger, l'audace n'évite pas davantage la peur, ainsi que le démontrent les visages terrifiés de nos téméraires Goonies. (Page précédente : Jeff Cohen. Ci-dessus : Corey Feldman, au centre.)

Tonneau mange trop, mais il s'en fiche. Il aime ça. Ça ne lui plaît pas d'être gros, mais il aime avoir de la personnalité. Il est un peu enrobé, il porte des pantalons à carreaux et des chemises hawaïennes, et il adore faire de l'esbrouffe, mais tout le monde l'aime bien, même s'il est trouillard et s'il raconte des histoires. Il n'est pas très malin. Il raconte des tas de mensonges à ses amis, mais ce n'est pas méchant. Pourtant c'est vrai que c'est une andouille. Et en même temps, c'est pour ça que tout le monde l'aime tant. Même si on ne le lui dit pas.
Pour être un Goonie, ce qu'il faut avant tout, c'est être loyal envers les copains. Il suffit d'aimer son prochain, de le respecter et d'avoir de l'estime pour lui. Et de lui être fidèle.

Des interprètes à l'image des personnages...

Jeff, tu sembles avoir beaucoup de points commun avec Tonneau. Avez-vous tous des points communs avec le personnage que vous interprétez ?

J.C. Ça oui : par exemple, Corey ne peut se taire cinq minutes !
C.F. Non. C'est Jeff qui ressemble le plus à son personnage, à mon avis. Ke adore inventer toutes sortes de gadgets, pour surpasser Jeff, par exemple ! Dans le film, Josh est presque normal. Quant à moi, je ne sais pas. Je ne ressemble pas du tout à mon personnage. Je ne suis pas une aussi grande gueule : je ne passe pas mon temps à rabattre leur caquet aux gens, je n'ai pas réponse à tout — je voudrais bien ! — et je suis plus sérieux et plus sensible. Celui qui ressemblerait le plus à mon personnage, c'est Jeff. Lui, c'est vraiment une grande gueule !
J.C. Ça, c'est bien vrai ! Au départ, c'est le rôle qu'on m'avait confié, parce que Bagou était censé faire des imitations, mais je ressemblais décidément plus à Tonneau, et je me comportais comme un Tonneau. Mais avant de jouer ce rôle, je ne cassais jamais rien. Maintenant, je ne peux plus descendre un escalier sans me casser la figure. J'ai tellement joué ce personnage que je suis devenu Tonneau !

Ça ne vous fait rien de penser qu'un gamin pourrait voir la scène où la main de Tonneau est tenue au-dessus du mixer par les bandits, et essayer de faire la même chose avec son petit frère ou sa petite sœur ?

C.F. Je n'y crois pas !
J.C. Ça, c'est du sérieux, là. Je ne voudrais pas que quelqu'un mette la main d'un petit môme dans un mixer. Mais je crois que les gosses qui vont voir ça feront comme moi : pendant le tournage de la scène, je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer d'une façon hystérique. Et ce n'était pas pour rire ! Ce n'est pas drôle, vous savez ! *Et si on me faisait le coup pour de bon ?*, voilà ce que je me disais. Ce serait horrible. Mais bien sûr il ne faut pas prendre les films au sérieux à ce point là, avec toute cette violence.
C.F. Si vous voulez parler de ça sérieusement, si vous voulez donner des conseils aux gens, pensez un peu à tous les gamins qui ont vu **Vendredi 13** : ils passeraient leur temps à courir après les gens avec un hachoir pour leur couper le cou et des choses comme ça... A s'enfoncer des tire-bouchons dans la main... Alors, si vous pensez que cette histoire de main dans le mixer... Je préférerais emmener mes enfants voir un film interdit aux moins de 13 ans si c'était quelque chose du genre du **Flic de Beverly Hills**, plutôt qu'un **Vendredi 13** ou un autre film du même genre, même autorisé aux enfants.
J.C. Il y a des films autorisés aux moins de 13 ans que je n'irais voir pour rien au monde !
C.F. Le seul film que j'emmènerais mes enfants voir, c'est **La Guerre des étoiles**, ou **Goonies**, ou des films comme ça. Même **Gremlins**, je n'aurais pas confiance.
J.C. J'espère que personne n'a pris cette scène de **Goonies** au sérieux. Moi, j'ai fait en sorte qu'elle soit tellement drôle que personne ne puisse avoir peur.
Vous savez ce qui s'est passé dans la scène du cadavre ? Au départ, je suis arrivé et je me suis mis à crier. Dick me hurlait : « Regarde s'il est mort ? » Alors je lui a flanqué une gifle et j'ai crié : « Hé, tu es mort ?. J'espère que tu n'es pas mort ? » C'est alors que le cadavre s'est redressé et s'est écrié : « Dick, ce gosse m'a foutu une trouille bleue et il est en train de me crever le tympan ! Dis-lui d'arrêter ! »

Quelle est votre scène favorite, à tous les deux ?

J.C. Moi, c'est celle du mixer.
C.F. Moi, c'est celle du début, quand j'arrive et que je fais mon discours. Et puis celle du puits, aussi. Ce sont les deux scènes qui sont le plus chargées de signification.

Vous voulez continuer à faire ce métier ?

J.C. Moi, je veux être acteur toute ma vie. Mais je sais que ce n'est pas un métier très stable. Un jour, ça marche, le lendemain, ça ne marche plus. Alors je crois que je vais continuer à aller au lycée et faire des études pour être chirurgien. Spécialiste de la chirurgie du cerveau. Je suis très habile de mes mains. Et si c'est trop difficile pour moi, je deviendrai dentiste, ou quelque chose comme ça. Je sais vraiment me servir de mes mains. Quand je rentre du studio, je fais des maquettes et des puzzles de mille morceaux pour me détendre.
Voilà, je vais continuer mes études. Tout le monde devrait suivre des études, d'ailleurs parce que sans ça, qu'est-ce qu'on peut faire quand notre rêve s'écroule sous nos pieds, hein ?

Et toi, Corey ?

Moi, je veux continuer à faire du cinéma toute ma vie ! ■

(Trad. : Dominique Haas)

Aux confins du Grand Nord, il y a très longtemps, naquit...

SANTA



A l'origine était un homme bon et chaleureux qui souhaitait ardemment qu'une fois au moins dans l'année, chaque enf pas lui-même, aussi devint-il le père de tous les enfants du monde. Et depuis lors, chaque nuit de Noël, il sillonne les ci

CLAUS

... ce jour là, le Père Noël entrait dans la légende !



t voit son vœu réalisé en recevant le merveilleux cadeau dont il rêvait. Cet homme qui aimait tant les enfants n'en avai
t voit son vœu réalisé en recevant le merveilleux cadeau dont il rêvait. Cet homme qui aimait tant les enfants n'en avai... son cœur et les cadeaux enfouis dans sa hotte de Père N
x sur son traîneau, distribuant tout l'amour contenu dans son cœur et les cadeaux enfouis dans sa hotte de Père N

SANTA CLAUS

Raconté et réalisé par Jeannot Szwarc

It's a Wonderful Life, Miracle on 34th Street et même Le Père Noël chez les Martiens font partie de la fête de Noël américaine au même titre que la bûche, le houx et le gui. Ces films — enfin, les deux premiers, du moins ! — sont devenus des classiques de fin d'année qu'on va voir pendant les vacances, revoir tous les ans parce qu'on les aime comme ses vieux parents. Et voilà que ceux qui nous ont donné Superman et Supergirl, ont parié qu'ils pourraient rééditer leurs exploits avec le Père Noël. Enjeu du pari : un film intitulé Santa Claus, deux heures de magie mythique avec David Huddleston dans le rôle du bon Saint Nicolas, Dudley Moore en elfe et John Lithgow dans la peau du méchant. Coût de l'opération : 50 millions de dollars...

Un entretien de Lee Goldberg

Qui ne sortent évidemment pas de la poche de Jeannot Szwarc, le maître d'œuvre. N'empêche qu'il a, lui aussi, l'impression de parier gros, cette fois. Le réalisateur, qui s'est fait un nom à la télévision, d'abord, dans la série *Night Gallery*, puis a réussi à surmonter des échecs cinématographiques comme *Extreme Close-Up* en signant *Les Dents de la Mer II*, qui a connu le succès que l'on sait, n'a fait, depuis, que des films catastrophiques — au box office, s'entend : *Enigma, Quelque part dans le temps...* et *Supergirl*.

Il était condamné au succès, pour poursuivre sa carrière.

« Santa Claus, *c'est un coup de dés*, devait-il nous confier tout récemment. *Je connais les gens du coin (Hollywood) ; si ça marche, je pourrai faire ce que je veux. Sinon...* »

... Sinon, son prochain chèque, il se pourrait bien qu'il le touche du chômage. Mais il est sûr du succès de *Santa Claus*.

« *Tous mes espoirs semblent s'être concrétisés, cette fois. Nous avons organisé trois previews, et la réaction du public a été formidable, incroyable. On retrouve dans le film la chaleur et la tendresse d'un Frank Capra*, déclare Szwarc, qui a regagné Los Angeles, après avoir vécu quatre ans en Angleterre. *Bien sûr, ça n'est pas allé sans bien des ennuis et des soucis, parce que c'est un film très « gentil ». Rien à voir avec la production actuelle.* »

Un vrai conte de fées

C'est après que Dudley Moore ait signé son contrat, sur la foi du premier scénario proposé par David Newman, le scénariste blanchi sous le harnais à qui l'on doit *Superman*, entre autres, que les producteurs Ilya et Alexander Salking en parlèrent à Szwarc. Celui-ci, toujours pris par la post-production de *Supergirl*, fut immédiatement attiré par le projet, bien que cela impliquât pour lui la perspective de deux années de travail intensif.

« *Il y avait longtemps que je rêvais d'adapter un conte de fees classique. J'ai une admiration sans borne pour les dessins animés de Walt Disney des années quarante comme* Bambi *et* Blanche-Neige, avoue-t-il. *Ce qui m'attirait dans l'histoire du Père Noël, c'était cette occasion que j'attendais depuis une éternité de raconter un vrai conte de fées, une histoire chaleureuse, pleine de charmes et d'émotion, et aussi de poésie ; quelque chose qui me permette de développer l'aspect esthétique du film. Depuis le départ, j'avais dit que ce qu'il fallait nous efforcer de faire, c'était de toucher l'enfant qui se trouve au cœur de chacun de nous, peu importe notre âge.* »

Cela dit, c'est bien gentil, la chaleur et la douceur, mais... et l'histoire ? C'est bien ce qui préoccupait Szwarc.

« *Tout le monde sait que le Père Noël porte une houppelande rouge et une hotte sur le dos, qu'il va de cheminée en cheminée dans un traîneau tiré par des rennes*, nous dit-il. *Et quand on a dit ça, ce qui prend cinq minutes, on a encore une heure de film à remplir.* »

Que faire pendant l'heure en question ? Et *comment* le faire, surtout, pour que chaque image distille chaleur et amour ? Tout commence au niveau du scénario et de quelques règles simples :

« *Nous nous sommes fixés pour but de raconter un conte de fees qui rende justice au mythe. Nous étions tous d'accord pour ne pas en faire un film religieux, et nous étions prêts à résister à toutes les tentations de céder à la mode. Nous nous sommes efforcés de ne pas emprisonner le film dans une époque donnée, que ce soit les années 70, 80 ou 90. Il fallait avant tout que le film puisse marcher pour tous les âges et dans tous les pays, et pour cela, qu'il recèle une qualité temporelle, universelle.* »

Ce qui était, il l'admet volontiers, « *une fichue idée* ».

Szwarc et Newman se sont « *fan-*



... Supernoël !

tastiquement entendus » pendant les quatre semaines qu'il leur fallut pour imaginer l'univers de *Santa Claus*. Le metteur en scène tenait à ce que le look du film apporte au scénario la magie requise.

« Nous avons mis dans le mille, nous explique-t-il. *Je crois fermement au concept ; je pourrais passer des heures à parler concepts. Nous avons décortiqué celui du Père Noël en nous demandant ce que c'était, ce que ça devait être, et à partir de là, tout le problème a consisté à habiller le concept sans le dénaturer.*

La création d'un univers magique

« Il s'agissait de recréer tout un monde. Nous nous sommes donc demandé comment les rennes volaient, de quoi le costume du Père Noël était fait, comment ils fabriquaient le papier-cadeau, comment les jouets étaient distribués, comment les lettres parvenaient au Père Noël, et ainsi de suite. Et nous avons répondu à toutes ces questions selon la logique de la légende. Une fois cet univers créé, tout le reste a pris corps. »

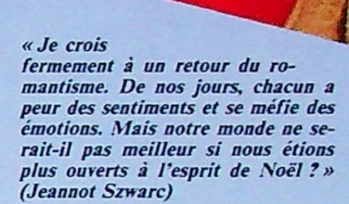
A un détail près : encore fallait-il trouver un interprète pour incarner Santa Claus. *« C'était un rôle difficile, parce qu'il n'y avait pas grand-chose à faire ; il fallait être le personnage. »* Szwarc était très partisan de prendre un inconnu. Il le trouva à New York. Son « poulain » avait fière allure, mais à peu près autant de présence à l'écran qu'un saumon fumé. Celui qui venait en seconde position sur la liste *« était un acteur pas très connu, qui avait fait pas mal de choses, mais pas du genre à faire se retourner les gens dans la rue »*.

Le choix se porta finalement sur un certain David Huddleson, acteur de genre dont Szwarc avait eu l'occasion d'admirer le talent. *« A l'instant où il a mis les pieds dans la pièce et a prononcé sa première phrase, nous avons su que nous tenions notre Saint-Nicolas. Nous n'avons pas testé un seul autre interprète. »*

Pour les elfes, *« je n'avais pas envie de me retrouver avec toute une armada de nains. Je voulais des acteurs de petite taille. Dudley fait un peu moins d'un mètre soixante, alors nous avons fait passer une annonce disant que nous cherchions 300 personnes mesurant entre 1,40 m et 1,60 m, et nous les avons trouvées »*.

Szwarc n'avait pas envie non plus de raconter l'histoire du bûcheron s'échinant à couper des arbres dans les forêts médiévales avant de *« devenir Saint Nicolas, de rencontrer les elfes et de partir pour le Pôle Nord »*.

« La première partie du film raconte essentiellement la naissance du mythe, la seconde partie étant une histoire contemporaine, résolument située dans le New York du vingtième siècle. C'est un conte de fées classique sur le thème de la lutte entre le bien et le mal », nous explique Szwarc. *« John Lithgow y incarne un fabricant de jouet capitaliste, le vil exploiteur de l'histoire, déterminé à récupérer la fête de Noël à son profit. Dudley Moore, l'elfe préféré de Saint Nicolas, est pris entre Saint Nicolas et John Lithgow. Il a quitté le Pôle Nord à la suite d'un malentendu et il se trouve manipulé, sans le savoir, par le méchant industriel.*



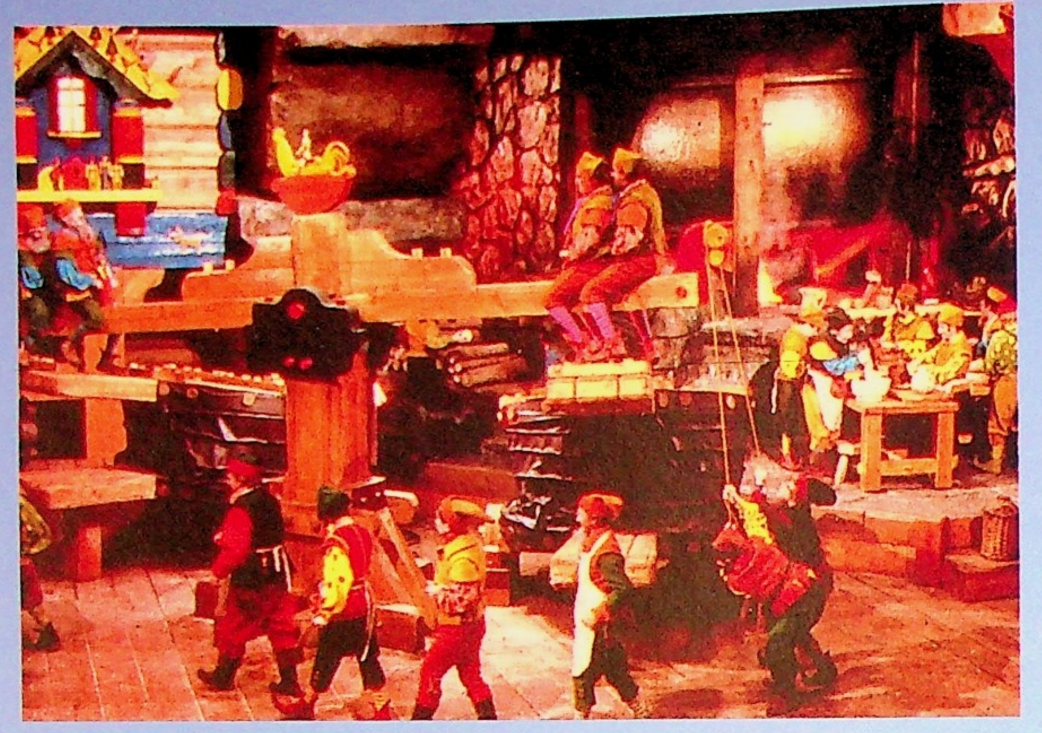
« Je crois fermement à un retour du romantisme. De nos jours, chacun a peur des sentiments et se méfie des émotions. Mais notre monde ne serait-il pas meilleur si nous étions plus ouverts à l'esprit de Noël ? » (Jeannot Szwarc)

« Le plus important de l'afffaire, c'est qu'à aucun moment le spectateur ne doit penser aux personnages comme à des acteurs en costume, qu'il s'agisse des elfes ou du Père Noël », poursuit le réalisateur. *« C'était le plus gros écueil à éviter absolument. Et nous y sommes parfaitement arrivés. On y croit vraiment à chaque instant. Les acteurs sont tous parfaits. »*

Il est tout aussi fier des effets spéciaux du film. Dans *Supergirl*, Szwarc avouait avoir éprouvé des difficultés à faire voler une jolie petite adolescente. Cette fois, il lui fallait faire traverser les cieux à huit rennes traînant un gros bonhomme.

« Les effets spéciaux sont stupéfiants. J'ai fait en sorte d'éviter radicalement les effets spéciaux trop techniques et sophistiqués. Nous sommes arrivés à quelque chose de purement féerique, avec de la poussière magique et des détails de ce genre, devait-il nous confier. *Le plus gros problème a consisté à montrer les rennes. Nous avons tout utilisé : des rennes en chair et en os, des miniatures, de tout. Et ça ne se voit absolument pas. Je défie qui que ce soit de me montrer les plans mettant en œuvre des animaux mécaniques !*

« Nous avons fait venir 20 bêtes de Norvège. Nous avions deux groupes de huit : l'« équipe A » et l'« équipe B », et quelques-unes de secours. A cette époque, les rennes n'avaient pas de bois, de sorte que nous avons bâti toutes les prothèses autour des prétendues cornes. En réalité, les rennes sont parfaitement sauvages. Il nous a fallu six mois pour les



Le chef décorateur, Anthony Pratt, a consacré l'essentiel de ses efforts aux décors du « Royaume Magique ».

apprivoiser et les dresser uniquement à rester ensemble et à ne pas s'affoler pendant les prises de vues. Ça n'a pas été tout rose ! »

Ce que les rennes en chair et en os ne pouvaient pas faire, il fallait bien que ce soient leurs répliques mécaniques qui le fassent. Szwarc en avait tout un choix, à différentes échelles : 1/2, 1/4 et grandeur nature ; autant de maquettes animatroniques.

« La difficulté consistait essentiellement à mêler les plans des vrais rennes et des rennes artificiels de telle sorte qu'on y croie absolument, explique Szwarc. *Le plus drôle, c'est qu'à un moment donné, dans un plan d'ensemble, on voit un vrai renne ; mais tout le monde pense que c'en est un faux, parce que c'est le moins expressif de toute la bande ! Ce sont des animaux très gentils, mais pas vraiment futés... »*

Loin des étendues neigeuses du grand nord, le monde de Saint Nicolas devait être reconstitué sur les plateaux gigantesques de Pinewood, où les cauchemars logistiques étaient censés trouver plus facilement leur solution, en principe *« Impossible de tourner un film pareil en extérieurs. Dans une certaine mesure, le studio représente même l'idéal pour un film de ce genre, qui fait beaucoup appel à l'imagerie peinte. »*

C'est avec un bon sourire qu'il ajoute : *« En tout cas, ça a très bien fonctionné. »*

L'échec de Supergirl

Il ne pourrait pas en dire autant de *Supergirl*. Le film n'y avait pas résisté. *« Je ne sais pas ce qui s'est passé,* nous raconte-t-il, *et je crois que ce film mériterait sans doute d'être redécouvert. »* Szwarc impute l'échec de *Supergirl* à la Warner qui n'arrêta pas, jusqu'à la dernière minute, de modifier le script. *« Une semaine avant le premier tour de manivelle, les producteurs insistaient encore pour apporter des changements radicaux au film ; ils ont complètement changé d'avis à plusieurs reprises. Quand on en est au stade des prises de vues, c'est trop tard. »* D'après Szwarc, David Odell, le scénariste de *Supergirl* et avant cela de *Dark Crystal*, aurait eu l'impression d'être exclu de la décision et aurait refusé de procéder aux modifications requises par la Warner. C'est ainsi que le studio fit appel à W.D. Richter, le réalisateur de *Buckaroo Banzaï*, pour effectuer une dernière révision, non créditée au générique, du scénario du film.

« Rick avait été appelé pour revoir certains détails des dialogues, mais au moment où nous avions pris place autour de la table, une chose est devenue évidente : c'est qu'on l'avait fait venir pour réécrire complètement le scénario. Je n'arrêtais pas de leur dire qu'on commençait à tourner la semaine d'après mais rien n'y faisait. Ils voulaient des modifications majeures, et ils n'en démordaient pas. C'était une chose que nous ne pouvions pas nous permettre ; pas à ce stade. C'était trop tard. Rick a fait du bon travail, ce n'est pas lui qui est en cause, mais nous n'avions matériellement pas le temps de refaire le film. Qui s'est transformé en un patchwork d'idées mal assorties.

« Le film est infiniment plus riche que ce à quoi s'attendaient la plupart des gens... »

« Nous avions une histoire, avec un début, un développement et une fin — parce que c'est mon obsession : l'histoire est primordiale — et les modifications demandées par le studio y ont laissé des trous béants que rien n'est venu combler par la suite. Le scénario de départ était meilleur que celui que nous avons filmé. Si nous nous en étions tenu au projet initial, en demandant seulement à Rick d'y ajouter un peu d'humour, au moins il y aurait eu une histoire. La nôtre était plus ambitieuse ; elle ne se déroulait pas dans une petite ville. On y parlait beaucoup plus de Selena (Faye Dunaway). Il y avait une scène très amusante aux Nations Unis où on la voyait diriger les débats et diriger véritablement le monde. J'ai été très malheureux à l'idée de devoir la supprimer. Cela dit, je ne regrette rien. »

En fait, Jeannot Szwarc se déclare « assez satisfait » de *Supergirl* : *« Il y a des parties dont je suis très content, que je trouve très réussies. »* C'est ainsi qu'il est en particulier très fier d'avoir découvert Helen Slater et qu'il trouve *« très jolies les scènes entre Hart Bochner et elle »*. Mais il ne pardonnera jamais à la Warner d'avoir refusé de distribuer le film, qui sortit en fin de compte sous la bannière de la Tristar.

Santa Claus survolant New York : un effet optique signé Roy Field.



Le cinéma : quel avenir ?

« Je suis très pessimiste sur l'avenir du cinéma. Je ne comprends pas pourquoi tout le monde s'entête à faire des films destinés à des gamins de douze ans. Et illettrés, de surcroît. Je pense à cette manie qu'ils ont de procurer à ces gosses un orgasme toutes les quatre minutes. La plupart des films d'aujourd'hui ne sont plus que des gros titres sans texte en dessous. Le public, qui manque totalement d'éducation dans ce domaine, n'a aucune patience, et c'est un cercle vicieux, parce que ce n'est pas comme ça qu'on risque de l'éduquer et de lui apprendre un jour quelque chose, et les pressions commerciales deviennent insupportables. Si le film n'a pas remboursé ses frais le troisième jour, c'est fini, on est cuit. Je n'ai jamais vu ça.

Maintenant, tout le monde s'attend à toucher le gros lot à chaque film. Personne n'est plus prêt à se contenter d'un succès d'estime — ou même d'un petit succès commercial.

« J'aime les films, mais je n'aime pas les milieux du cinéma. En Angleterre, on ne trouve pas cet appât du gain, ces agents qui écument Beverly Hills comme des vautours. On peut encore s'asseoir autour d'une table pour parler des films », conclut-il. *« A Hollywood, ils sont tous obsédés par l'argent. Un jour, j'ai dit à quelqu'un que j'avais bien aimé* The Killing Fields. *Vous savez ce qu'il m'a répondu ? 'Mais il n'a pas rapporté beaucoup d'argent' ! Qu'importe si c'est un bon film ? »*

Un bon film, voilà certainement ce qu'est *Santa Claus*.

« Je mentirais si je vous disais que je ne suis pas inquiet, devait enfin nous dire Jeannot Szwarc. *Mais le film est infiniment plus riche que ce à quoi s'attendaient la plupart des gens. On se sent meilleur en sortant de la projection... »*

(Trad. : Dominique Haas)

SANTA CLAUS

Ilya Salkind, réinventeur des Mythes

Trente-huit ans, fils d'Alexander Salkind et de Berta Dominguez, Ilya est le membre le plus jeune et le plus dynamique du trio. Il possède du sang mexicain et russe dans ses veines, et a fait une carrière fulgurante dans la production, participant au *Trois Mousquetaires* de Richard Lester, et s'imposant surtout avec le cycle *Superman*. Même s'il se partage les tâches avec son partenaire Pierre Spengler, Ilya est bien le père de *Santa Claus*, un film dont il avait eu l'idée dès 1974. Dynamique et polyglotte, Ilya a beaucoup du « tycoon producer » et pas grand-chose du « businessman ». C'est aussi un personnage qui répugne plutôt aux interviews : certaines revues américaines avaient, au début de l'année 85, fait courir le bruit (sans fondement) que des animaux avaient été tués sur le tournage, pour répondre à des exigences de mise en scène. Ce qui l'a beaucoup irrité, sans pour autant lui faire perdre sa concentration aux moments les plus importants...



Par Giuseppe Salza

Les hommes qui ont réinventé, voici plus de 10 ans, le mythe des Trois Mousquetaires, qui ont fait voler Superman, puis Supergirl, présentent maintenant au public le plus gros budget de l'année, et l'un des films les plus chers, dans l'absolu, de toute l'histoire du cinéma. Avec ses 50 millions de dollars, Santa Claus tente la fusion de la féerie la plus totale et d'un certain « réalisme ». On y retrouve la légende du bûcheron Claus, devenu le Père Noël, mais on y découvre aussi ses actuels démêlés avec un ennemi diabolique, inventeur d'un « Noël » n° 2 ! En exclusivité pour les lecteurs de l'Ecran Fantastique, Ilya Salkind nous en parle, dans la toute première interview qu'il ait jamais accordé à propos de son film bien-aimé...

Le goût de l'audace...

Vous avez, ainsi que votre père et votre partenaire, la réputation d'être un producteur de films à très gros budgets. Spielberg lui-même n'a pas autant d'audace. Mais ne s'agit-il pas à la longue d'une façon de procéder qui comporte de gros risques ?

Je ne sais, à dire vrai, si les risques augmentent, car cela dépend aussi de la façon dont on envisage le projet : s'il y a la possibilité pour un film qu'il soit vendu avant même d'être fait, il devient alors intéressant de préparer quelque chose de très imposant. Parce que l'on peut le vendre proportionnellement à son budget de production. Evidemment, ce n'est pas très facile : cela dépend beaucoup de la façon dont on envisage la production. Je travaille avec mon père et avec Pierre Spengler : dans notre cas, le premier gros coup ça a été *Les Trois Mousquetaires* de Richard Lester. Un film qui à l'époque avait déjà coûté 9 millions de dollars et qui était déjà en lui-même un risque.

Toutefois, comme mon père est extrêmement doué pour négocier avec les banques, nous avons obtenu notre financement et le résultat c'est que les gens ont été très enthousiasmés, aussi bien par le thème du film que les vedettes : nous avions en effet un cast fantastique, de Charlton Heston à Raquel Welch, Richard Chamberlain, Michael York et Christopher Lee. Cette idée d'une distribution de prestige a augmenté d'autant les possibilités de vente du produit. Au début du tournage, il y avait encore un marché qui nous manquait, le plus important : les Etats-Unis. Nous n'avons réussi à vendre notre film là-bas qu'au milieu de la production. Mais cela a été un cas pour ainsi dire « négatif ». Le film est devenu un gros succès : on a tourné une suite, qui a marché tout aussi bien. Tout alors est devenu plus facile.

En 1974, quand j'ai eu l'idée de *Superman*, nous avions déjà un nom très connu. Mais je pense que si *Les Trois Mousquetaires* n'avait pas eu de succès, ou n'avait eu qu'un succès limité à l'Europe, nous n'aurions jamais pu produire *Superman*. Le début de ce film non plus n'a pas été facile : il s'est vendu dans quelques pays, le marché américain s'est présenté avec quelque retard... Mais tout s'est bien passé, le film a finalement eu un grand succès et de nouveau tout a été rendu plus facile. Du point de vue financier, *Superman II* et *III* ont été très faciles à mettre sur pied : ils étaient déjà pré-vendus avant le début du tournage.

Ceci nous amène à *Santa Claus*. Ce film a été préparé avec un soin plus méticuleux, mais il a été également pré-vendu dans le monde entier pour un montant qui dépasse celui de son budget. Il est donc bien évident que le producteur d'un film de 30-40 millions de dollars parvient à couvrir toutes ses dépenses avec ses pré-ventes. Si par la suite le film enregistre un succès satisfaisant, les gains sont plus élevés. Il faut évidemment prendre en compte la crise du cinéma qui s'étend dans le monde ; je ne suis pas en mesure de dire si de futures productions à haut budget se vendront aussi bien que *Santa Claus*...

Une séparation inattendue...

Avant que nous parlions de ce film, une question sur le cycle* Superman *: pour quel motif avez-vous décidé de céder les droits du personnage à la Cannon, qui produit actuellement* Superman IV *?

Disons qu'à force d'être producteur pendant des années, le métier tend à devenir répétitif film après film.

Il existe des producteurs et des distributeurs qui visent toujours les mêmes résultats, alors que j'appartiens à cette catégorie de personnes que ce régime lasse et qui désirent faire quelque chose de nouveau, d'excitant. Dans notre maison de production, vous ne trouverez pas 20-30 agents exécutifs qui préparent tout avec soin. Je suis comme un timonier : c'est de moi que naissent les idées, je les développe, j'en discute avec mon père et, si cela va bien, le projet démarre. Pour moi, c'est donc une grande émotion



« Je n'ai pas rencontré beaucoup d'elfes dans ma vie, mais je tenais à interpréter Patch sans tomber dans la bonhommie sirupeuse ! » (Dudley Moore — aux côtés du réalisateur Jeannot Szwarc).

« Dans ce film, il y a des choses que l'on n'avait encore jamais vues au cinéma ! »

de faire un film, ce n'est pas simplement lié à l'occasion de gagner un bon paquet de millions de dollars. Avec les trois *Superman,* j'avais déjà tout dit sur le personnage : dans la troisième partie, j'avais également participé à la mise en scène, et le dédoublement de la personnalité de Superman qui devient méchant présage d'une certaine façon de la fin. Le film par la suite a très bien marché, mais je sentais déjà que j'avais envie d'abandonner la série, je n'éprouvais plus aucune émotion à en produire un.
Naturellement, ceci ne veut absolument pas dire que le film de la Cannon sera mauvais : j'espère même que ce sera un film formi-

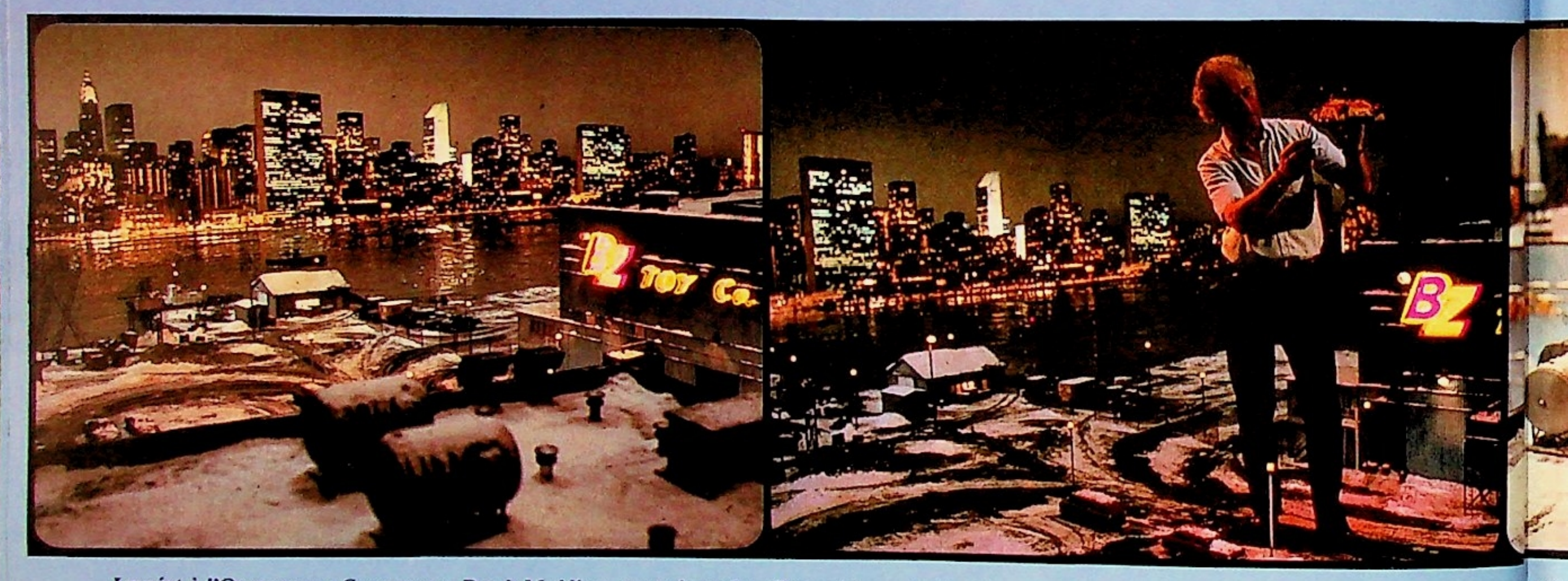
Quand la première idée de Santa Claus *vous est-elle venue et quand a-t-on sérieusement envisagé de la produire ?*

En 1974, alors que je me trouvais à Los Angeles pour préparer le premier *Superman,* je notais dans un carnet toutes les idées qui me passaient par la tête : par exemple, j'avais également prévu au début de faire un *Peter Pan.* Au nombre de ces idées ébauchées, il y avait aussi *Santa Claus.* Trois ans après, occasionnellement, ces quelques lignes me sont retombées sous la main et j'ai compris qu'il y avait là derrière de grandes possibilités pour un film ambitieux. J'en ai parlé à mon père, l'idée lui a plu, et nous avons mis en route une ciaux neuf mois au lieu de trois, mais à la fin, quand la période de rôdage est dépassée on va alors très rapidement. Pour *Santa Claus,* nous sommes partis sur ce chiffre que tout le monde connaît maintenant et nous ne sommes jamais allés « over budget ».

La légende du Père Noël...

Est-ce que le sujet du film vous a entraîné à utiliser de nouvelles techniques d'effets spéciaux ?

Bien sûr ! Dans ce film, il y a des choses que l'on n'avait encore jamais vues au cinéma ! Et je ne parle pas seulement de la voiture du Père Noël traînée par les rennes sur le ciel de New York ! Il est bien évident que nous avons eu nique utilise un mélange d'électronique et de pratique... et elle est très complexe. Bien sûr, s'il n'y avait pas eu l'école de *Superman I,* ce film serait encore dans sa phase de préproduction. A moins que les spécialistes en effets spéciaux de l'école d'Hollywood ne soient capables de le faire. Dans tous les cas, il s'agit de deux façons différentes de réaliser les effets, la méthode anglaise et la méthode américaine : cette dernière porte son attention à un « fantastique » très développé, alors que l'école anglaise est plus près du réel, plus actuelle, plus... « vécue ». Ceci de toute façon est une considération relative. Notre but a toujours été de



Lauréat à l'Oscar pour « Superman », Derek Meddings, superviseur des effets spéciaux visuels et des maquettes de « Santa Claus » (photo ci-dessus) a signé les effets
Claus » ont mobilisé plus de cinquante personnes à plein temps pendant un an. « Je ne pense pas qu'un ordinateur puisse jamais supplanter un bon maquettiste aff

dable, de même qu'un éventuel cinquième ou sixième épisode.

Avez-vous cédé à la Cannon tous les droits sur Superman *?*

Non, cela n'est pas si simple. Ils ont une option ferme pour le quatrième épisode, ensuite ils devront reprendre une autre option pour tourner éventuellement un cinquième, sixième, septième épisode, ainsi de suite.
Pour moi, le problème de *Superman* c'était vraiment de ne pas devenir une machine qui continue inéluctablement à faire les mêmes choses. Aussi, c'est un authentique miracle que j'aie eu cette idée de *Santa Claus,* il y a également dix ans. Entre temps, j'ai produit bien sûr *Supergirl,* qui n'a pas perdu d'argent, mais a été l'argument de poids pour convaincre mon père d'abandonner *Superman.*
Le film est sorti malheureusement à un mauvais moment en France et il n'a pas très bien marché.

lente préparation, engageant des scénaristes et des metteurs en scène pour mettre au point les idées.

La pré-production a-t-elle été longue ?

Oui, longue et difficile. Par bonheur, nous avons appris un tas de choses, par suite des déboires rencontrés avec le premier *Superman* : à l'époque, cela avait été terrible, nous avions dépassé le budget au moins à cinq reprises, nous avions des problèmes dramatiques avec les effets spéciaux et avec le metteur en scène. Soit dit en passant Richard Donner et moi sommes de nouveaux amis, maintenant. De toute façon, nous avons appris que la véritable clef pour ce type de films, valable également pour des productions plus réduites, c'est d'avoir sur le papier une préparation très, très précise. C'est aussi quelque chose de très coûteux, parce que l'on emploie les techniciens des effets spé-

à notre disposition ce que j'appelle « l'école de techniciens des effets spéciaux la plus chère du monde ». Derek Meddings s'est occupé des maquettes, Roy Field supervisait les effets optiques, etc. : pendant deux ans et demi, nous avons eu tous ces génies à notre service. D'abord nous avons soumis nos idées à ces spécialistes : au départ, ils maîtrisaient déjà les techniques de réalisation de 90 % des effets spéciaux prévus dans le film. Pour les 10 % restants, on a fait des expériences...
Santa Claus dispose pratiquement de toutes les techniques actuellement en circulation : nous avons employé très largement la vidéo pour la conception des effets, avec une caméra vidéo jumelée à la caméra. On y trouve également de nombreux effets d'animation et une large utilisation du rotoscope. Il y a surtout une technique très nouvelle pour les animaux, les rennes en l'occurrence. Notre tech-

créer une œuvre qui puisse fonctionner avec un public d'enfants, mais aussi d'adultes. Nous voulions un film qui ne s'attarde pas trop en d'inutiles sophistications. Et surtout qu'il y ait une histoire derrière le film, quelque chose qui aille plus loin que la simple légende du Père Noël. C'est sur ce point que s'est donné cours l'imagination et la créativité de chacun d'entre nous ; et c'est ainsi que nous avons donné vie à une histoire dont j'estime qu'elle fonctionne très bien à tous les niveaux. Il y a la légende, que tous les enfants découvrent et que leurs parents retrouvent après tant d'années, et bien sûr un méchant qu'il faut vaincre, comme dans tout film-fable : un personnage terrible et quelque peu différent de l'image traditionnelle du « méchant » habituel, à mon avis. Il est interprété par John Lithgow, un acteur fabuleux qui a joué dans *Buckaroo Banzaï, La 4e Dimension* et *2010.*

Des rôles taillés sur mesure...

Comment les interprètes du film ont-ils été choisis ?

Ainsi que je l'ai déjà dit, j'ai voulu faire de ce film l'application d'une philosophie personnelle, chose que je n'ai jamais pu accomplir auparavant : c'est-à-dire essayer d'être honnête avec le film, ce qui est très difficile. Je pense que dans tous les films que j'ai produits, même *Superman,* il m'a fallu céder à des compromis, même mineurs. Mais dans *Santa Claus,* et je l'affirme en toute sincérité, il n'y a aucun compromis du point de vue du film. Et on le voit à travers le choix des acteurs, où j'ai réussi à imposer tous les noms que je désirais, avec l'aide de ma femme et de mon père, à commencer par le metteur en scène Szwarc. En ce qui concerne Dudley Moore, nous avons réussi à obtenir une star parfaite pour ce rôle ! D'accord il a le visage un peu maquillé, mais il est très reconnaissable. Mais surtout, personne mieux que lui n'aurait pu interpréter ce personnage. Pour le « méchant » du film, plutôt que de choisir un Gene Hackman qui est excellent, mais qui n'est peut-être pas parfaitement taillé pour ce sujet, nous avons préféré un personnage non conventionnel comme John Lithgow, pour avoir un « méchant » qui sorte de l'ordinaire.

Y a-t-il eu des problèmes pour trouver un metteur en scène qui convienne à cette superproduction ?

Non. Avec Jeannot Szwarc j'avais déjà réalisé *Supergirl* : nous nous étions très bien entendus, et cela avait parfaitement bien marché entre nous. Il avait fait du bon travail, mais il y avait un peu ce problème dont j'ai déjà parlé : il s'agissait presque d'un quatrième *Superman,* pour lequel tout avait pratiquement été dit au cours des précédents chapitres. Il a fait l'impossible, mais c'est un homme très sensible et il aurait peut-être préféré réaliser des choses plus « humaines ». Aussi est-ce tout de suite lui que j'ai voulu pour *Santa Claus.* Alors qu'il achevait *Supergirl,* j'ai commencé la pré-production active de *Santa Claus,* avec les seuls techniciens ; j'ai eu des échanges de vue avec d'autres metteurs en scène mais aucun ne me donnait entière satisfaction. A la fin, il a été décidé de retarder d'un an la sortie de *Claus,* et pour pouvoir disposer de Jeannot et parce que la préparation du film était encore insuffisante.

Santa Claus *a été tourné entièrement en studio ? Et où avez-vous tourné les extérieurs ?*

Nous avons utilisé le studio pour la quasi-totalité des intérieurs, plus pour quelques autres choses. Mais nous avons eu également un gros travail de prises de vue en extérieur : nous avons tourné en Finlande, en Amérique du Nord, au Canada. Nous avons en fait créé trois équipes secondaires. Tout ce tournage en extérieur est sensible dans le film de façon positive. Le village et la forêt, quant à eux, émettent une sorte de magie, particulière, ne serait-ce que parce qu'ils ont été méticuleusement reconstruits en studio. Nous avons tourné à Pinewood, lieu que nous apprécions beaucoup, où nous avons réalisé tous nos films. Le fait est que, si quelqu'un tourne à Elstree, il lui faut engager séparément tous les techniciens et leurs équipes. Tandis qu'à Pinewood, les studios fournissent également le personnel.

Combien de temps ont duré les prises de vue ?

Les prises de vue principales avec les acteurs ont duré quinze semaines, mais auparavant nous avions déjà travaillé pendant vingt semaines avec d'autres équipes. Nous avons choisi pour le film un autre parti-pris, au lieu de tourner les effets visuels et les miniatures en post-production nous l'avons fait le plus souvent avant le tournage avec les acteurs et cela s'est passé beaucoup mieux.

Peut-être d'ailleurs n'y avait-il rien d'autre à faire, car il y a vraiment beaucoup d'effets dans *Santa Claus,* avec un étalage de toutes les techniques possibles. Par exemple nous avons des « front projections », des miniatures statiques, des miniatures électroniques et leurs dérivations. Bizarrement, il y a peu de « matte paintings » dans le film, et même pas très fracassantes, si ce n'est une de bonnes dimensions. Nous avons opté plutôt pour des décors réels, ne fût-ce que pour éviter un certain caractère statique ; et puis nous avons toujours travaillé sur des plateaux gigantesques : le plateau principal était plus grand qu'un hôtel ! Pensez qu'il a coûté à lui seul une fortune, 3 millions de livres sterling ! Il n'y avait donc pas nécessité de rajouter quoi que ce soit. Naturellement un décor construit, aussi gigantesque soit-il, présente aussi ses avantages : il est beaucoup plus facile à contrôler qu'un extérieur véritable : on n'a pas à se battre avec le manque de lumière et les conditions météorologiques...

Qui est le chef opérateur ?

C'est un type formidable, il s'appelle Arthur Ibbetson. Il a été chef opérateur du *Bounty* (de Roger Donaldson, avec Mel Gibson) : c'est pour cette raison que je l'ai choisi. Lorsqu'il s'est agi d'engager les principaux collaborateurs, Jeannot était très occupé par certaines prises de vue avec une seconde équipe, je m'en suis donc chargé moi-même. Au départ, j'aurais voulu prendre Alan Hume, qui avait déjà travaillé pour nous dans *Supergirl.* Mais il s'était engagé à faire le dernier James Bond, *Dangereusement Vôtre,* et comme les Anglais sont très stricts pour ce qui est de respecter leurs engagements, j'ai dû chercher quelqu'un d'autre. C'est ainsi que par hasard j'ai vu le *Bounty,* une merveille en ce qui concerne la photographie. J'ai tout de suite contacté Ibbetson et j'avais raison : il a fait un travail phénoménal. Jeannot Szwarc, qui ne connaissait pas ce qu'il faisait, en est également ravi.

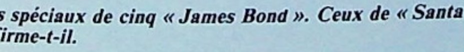
Une double histoire...

Comment Ibbeton a-t-il élaboré les idées visuelles du film ?

Il y a essentiellement deux conceptions visuelles dans *Santa Claus* : la première, c'est une atmosphère quasi magique, mais en même temps réelle. La seconde, c'est la réalité de nos jours, dans laquelle cependant à son tour s'insère la magie. En fait, *Santa Claus* est pour moi un grand film Walt Disney pour adultes, avec l'espoir qu'il marche auprès des enfants, et qu'il marche surtout auprès de cette part d'enfant qui reste dans cha-







s spéciaux de cinq « James Bond ». Ceux de « Santa irme-t-il.

que adulte. Autrefois, un film comme *Blanche-Neige* marchait pour tous. Mais avec le temps le public a évolué et est devenu plus cynique : surtout la tranche des « teenagers »...

Dans les trois* Superman, *vous avez beaucoup utilisé la technique des câbles. Y en a-t-il dans* Santa Claus *?

Non, absolument pas. Pour les rennes qui traînent le char de Santa Claus, nous avons justement mis au point un nouveau système de caméras et d'optiques, qui n'est pas le même que celui de Zoran Perisic, mais l'évolution d'une chose que nous avions inventée dans *Supergirl*.

Dans* Superman 1, 2 *et* 3, *les écrans bleus n'étaient pas parfaits, on voyait les contours. Avez-vous résolu ce problème ?

Oui, je reconnais que c'est un inconvénient. C'était un problème qui implique la mise au point du sujet à photographier à l'écran bleu, et qui ne peut pas être filmé de très loin. Nous avons cette fois trouvé un système qui marche, et vraiment, quand au-dessus de New York volent 8 animaux plus Dudley Moore et le traîneau. Le résultat est vraiment très plaisant...

« Ça en valait vraiment la peine ! »

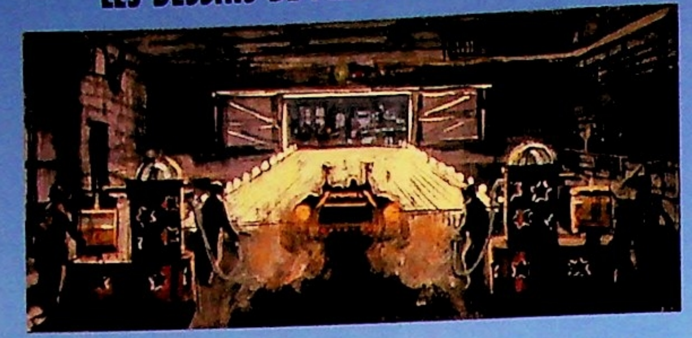
Combien de temps a duré la post-production ?

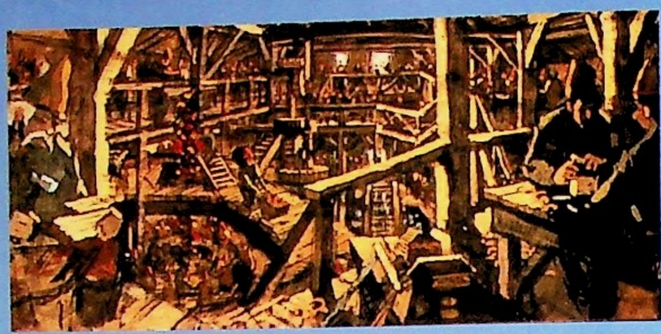
Nous avons officiellement terminé *Santa Claus* vers le début août. Nous avons fait la première « preview » le 18 juillet.
Le film était presque achevé. Par la suite, nous avons refait deux ou trois petites choses, et il a été terminé. Après avoir passé tant d'années sur un film, un metteur en scène et un producteur commencent sérieusement à perdre le fil conducteur, leurs finalités, ce qui explique la nécessité de ces avant-premières particulières, pour voir si le film est trop long, si quelque chose ne va pas, etc. Dans l'ensemble, il y a deux possibilités : ou le film est une catastrophe, et alors il n'y a rien à faire pour l'améliorer, ou il y a quelques petits points qui peuvent être corrigés, en suivant les indications du public sur les fiches. Dans ce cas précis, entre la première et la seconde preview, nous n'avons pratiquement rien changé, si ce n'est en quelques endroits la musique. La question la moins résolue pour nous c'était plutôt : le film allait-il fonctionner uniquement auprès des enfants, ou plairait-il aussi aux autres ? La réponse donnée par nos sondages était très positive, puisqu'il semble plaire en outre aux teen-agers, ce fameux public qui garantit aux films les meilleures recettes. Voilà pourquoi je me sens heureux et détendu ! (rires). J'ai passé deux ans entiers sur *Santa Claus*, mais je sais maintenant que ça en valait vraiment la peine !

Avez-vous maintenant l'intention de produire un* Santa Claus 2 *?

Le film évidemment est ouvert à une suite possible. Je pense avoir encore beaucoup à dire et toujours autant d'enthousiasme pour un éventuel chapitre deux : il s'agit tout simplement de le développer dans une autre direction. Pour l'instant, j'aimerais en vérité que celui-ci soit considéré comme un « classique ». Sans parler d'un record d'entrées phénoménal, ce qui est autre chose. Le problème de ces films, c'est qu'ils réclament deux ou trois ans de préparation : trois années de vie, terriblement sous tension. Il y a des producteurs qui viennent sur le plateau une fois par mois : moi au contraire j'étais toujours là, jour après jour, à me préoccuper du moindre détail insignifiant, les chaussures de celui-ci, le bouton de ce type-là, ainsi de suite.
Quand on en est là, étant donné que les temps de réalisation pour les films à gros budget sont plus ou moins identiques, pourquoi rester sur les mêmes choses alors que je peux au contraire produire une idée nouvelle, faire une nouvelle expérience ? Ma chance c'est que les trois films qui ont le plus marqué ma carrière et ma vie ont chacun ouvert un filon. Cela s'est produit pour *Les Trois Mousquetaires* et pour *Superman*, et je suis pratiquement sûr que cela va se répéter avec *Santa Claus* à partir de cette idée du retour au merveilleux : c'est justement ce qui manque aujourd'hui au cinéma, si l'on fait une exception pour *Legend*, qui est une œuvre à part.

LES DESSINS DE PRÉPARATION DU FILM













L'avenir du Père Noël...

Est-ce que, selon vous, on croit encore au Père Noël ?

Je pense que oui, même si c'est inconscient. C'est là la force du film : même les adolescents les plus aguerris laissent tomber le masque et laissent voir cette croyance sans aucune crainte. J'ai 38 ans, et pour moi Santa Claus est très important. Dans ces cas-là, l'essentiel c'est d'essayer ; de tenter quelque chose de différent, plutôt que de produire jusque dans ses vieux jours des chapitres de *Superman*...

Après* Santa Claus, *avez-vous des projets ou simplement des idées ?

En ce moment j'ai beaucoup d'idées, trois au moins du type de *Santa Claus*, deux dans le genre fantastique, et une autre entre les deux. De toute façon, avant d'entreprendre autre chose, je souhaite attendre la sortie mondiale de *Santa Claus*, puis me reposer quatre ou cinq mois. Moi aussi, j'ai besoin de recharger les batteries ! (rires). En effet, l'un des dangers dans ce métier c'est de faire trop de choses, de produire ou de tourner des films l'un après l'autre : Spielberg peut se permettre de le faire, mais d'autres ont tendance à la fin à « perdre le contact » et par conséquent à faire de mauvaises suites de films. Ma philosophie, c'est qu'il faut prendre un peu de temps pour juger et évaluer. Quand une chose frappe, elle doit frapper dans le mille !

(Trad. : Anthony David)

Les 12 premiers numéros de l'Écran fantastique sont épuisés... Triste !

On peut encore les retrouver en passant une petite annonce mais... les prix ont monté !

13 L'Empire Contre-Attaque, Star Trek, Le film, Fog (dossiers), Irvin Kershner, Gary Kurtz, Nick Allder, Robert Wise, John Carpenter, Peter Fleischmann (interviews).

14 Le Trou Noir, Maniac et Mother's Day, Le Tour du Monde du Fantastique (dossiers), Nicolas Meyer, William Lustig, Charles Kaufman, Gabrielle Beaumont (interviews).

15 Superman II, Flash Gordon, The Monster Club (dossiers), Alexandro Jodorowsky, Michael Hodges, Zoran Perisic (interviews).

16 Le 16e Festival de Paris, Les Effets Spéciaux de L'Empire Contre-Attaque, La malédiction finale (dossiers), Lucio Fulci, Lamberto Bava, Robert Powell, Richard Lester, Pierre Spengler (interviews).

17 New York 199097, Le Choc des Titans, Vincent Price (dossiers), John Landis, Donald Pleasence, Ernest Borgnine, Kurt Russell, Debra Hill (interviews).

18 Le Voleur de Bagdad, Douglas Trumbull (dossiers), Roger Corman, Luigi Cozzi, Walerian Borowsky, Desmond Davis, Michael Powell (interviews).

19 Peter Cushing, Cannes 8A (dossiers), David Cronenberg, John Boorman, Ruggero Deodato (interviews).

20 Outland, Excalibur, Hurlements, (dossiers), Ray Harryhausen, Oliver Stone, David Hemmings, Jenny Agutter, Joe Spinnell (interviews).

21 Les Loups-Garous, Les Aventuriers de l'Arche Perdue (1), Au-delà du réel (dossiers), Lawrence Kasdan, Roy Ashton, Jean Marais (interviews).

22 Le 11e Festival de Paris, Les Aventuriers de l'Arche Perdue (1), Au-delà du Réel (dossiers), Vincent Price (1), Lucio Fulci, Harrison Ford, Frank Marshall, Ivan Reitman, Terence Young, John Hough (interviews).

23 Conan, Mad Max 2, Wolfen, Doctor Who (1), Peter Weir (dossiers), George Miller, Robert Blalack, Vincent Price (2) (interviews).

24 Wes Craven, Les Maquilleurs d'Hollywood, Doctor Who (2), dossiers, Mœbius, René Laloux, Vincent Price (3) (interviews).

25 Cannes 82, Creepshow, Evil Dead, Tom Burman (dossiers), Stephan King, Georges Romero, Sam Raiml, Don Coscarelli, MLindsay Anderson (interview).

26 Blade Runner, Cat People, Halloween 3 (dossiers), Ridley Soctt, Philip Dick, Syd Mead, Lawrence Paull (interviews).

27 Star Trek 2, Le Dragon du Lac de feu (dossiers), Nicholas Meyer, HJhal Warwood, William Shatner, Leonard Nimoy (interviews).

28 Poltergeist, The Thing (1) (dossiers), John Carpenter, Frank Marshall, Tom McLoughin (interviews).

29 E.T., The Thing (2), Tron (1) (dossiers), David Warner, Dnald Kirshner, Roy Arbogast, Kurt Russell (interviews).

30 Le 12e festival de Paris, Tron (2) (dossiers), Sam Raimi, Larry Cohen, Denis Heroux, Harrison Ellenshaw, Don Bluth, Allan Holzman (interviews).

31 Les Zombies au cinéma, Meurtres en 3-D (dossiers), Damiano Damiani, Sadoff (interviews).

32 The Dark Crystal, L'Empire (dossiers), Jim Henson, Gary Kurtz, Frank Oz, Frank DeFelitta (interviews).

33 Spécial science-fiction (dossier), John Badham, John Dykstra, Tom Savini (interviews). La Genèse de la guerre des Etoiles.

34 Psychose 2, La lune dans le caniveau (dossiers), Tommy Lee Wallace, Catherine Deneuve Jean-Jacques Beineix (interviews).

35 Cannes 83, Vidéodrome, Les Dents de la mer 3-D, Le Sens de la vie (dossiers), John Badham, David Cornenberg, Monty Python (interviews).

36 Les prédateurs, Tonnerre de feu, Cannes 83, Lon Chaney Sr (dossiers), Tony Scott, Tony Perkins, Richard Franklin, Roy Schneider, Malolm McDowell (interviews).

37 Superman 3, Krull, Lon Chaney Sr (dossiers), C.3PO, Desmond Lewellyn (interviews).

38 Spécial : Le retour du Jedi !

39 Dead Zone, X-Tro, House of Long Shadows (dossiers), Richard Matheson, Robert Bloch, Stephen King (interviews).

40 WarGames, Dune (dossiers), Dario Argento, John Badham, Walter Parkes (interviews).

41 Le 13e Festival de Paris, La 4e dimension, Michael Jackson's Thriller (dossiers), Joe Dante, Douglas Hickox, Oldrich Lipsky (interviews).

42 Spécial 100 pages sur le nouveau cinéma américain : La foire des ténèbres, Brainstorm, La 4e dimension (dossiers), Douglas Trumbull, Ray Bradbury, Jack Clayton, Jason Robards, Craig Reardon (interviews).

43 Johnny Weissmuller (dossier filmographique), La foire des ténèbres (les effets spéciaux), Dead Zone, L'ascenseur (entretien avec le réalisateur).

44 Les effets spéciaux de L'étoffe des héros (dossier complet), The Wiz, Vidéodrome. Entretiens avec : Candy Clarke, Lucio Fulci, Robert Powell.

45 Conan, La forteresse noire, le studio Millenium (effets spéciaux), Mutant, The Philadelphia Experiment, John Carradine (dossier filmographique). Entretiens avec : Philip Kauffman, Roger Corman, John Carradine, Enki Bilal.

46 La forêt émeraude, Indiana Jones et le Temple Maudit, Star Trek III. Entretiens avec : John Boorman, Bruce Kimmel John Carradine (dossiers).

47 Spécial Cannes 84, Le Bounty, Les enfants d'une autre dimension, Métropolis 84. Entretiens avec : Christopher Reeves, Christopher Lee, Roger Donaldson, Anthony Hopkins, Giorgio Moroder.

48 Spécial previews : Dune, 1984, The Bride. Dossiers : Indiana Jones et le Temple Maudit, Conan le destructeur, Fay Wray. Entretiens avec : Frank Herbert, Arnold Schwarzenegger.

49 Greystoke (dossier), Phénomèna, Star Trek 3. Entretiens avec : Christophe Lambert, Dario Argento, Léonard Nimoy, Hugh Hudson.

50 Les rues de feu, S.O.S. fantômes, 1984, L'histoire sans (dossiers). Entretiens avec : Ivan Reitman, Val Guest, John Hurt, Noah Hattaway, Walter Hill.

51 Gremlins, les effets speciaux de S.O.S. Fantômes, Horizons du Fantastique 85 (dossiers). Entretiens avec : Joe Dante, Laszlo Kovacs, Menahem Golan, Mark Damon.

52 La compagnie des loups, le 14e Festival de Paris du Film Fantastique (dossiers), Starman, 2010 (previews). Entretiens avec Davis Blyth, Neil Jordan, Christopher Tucker.

53 Dune, Star Trek 3, Brazil, L'aventure des Ewoks, Razorback (dossiers). Entretiens avec : David Lynch, Rafaella De Laurentiis, Terry Gilliam, Carl Schenkel.

54 Les griffes de la nuit, Terminator, Body Double, Le cinéma fantastique italien (dossiers). Entretiens avec : Wes Craven, Arnold Schwarzenegger, Dario Argento.

55 2010, Ladyhawke, Le retour des morts-vivants, Cat's Eye. Entretiens avec : Peter Hyams, Richard Donner.

56 Spécial previews : Day of the Dead, Dream Child, The Stuff, Underworld, Red Sonja, Morons from Outer Space, Starman. Dossier : Baby.

57 Starfighter, Mask, Phenomena (dossiers), 2084 (preview), Ayesha à l'écran (archives).

58 La forêt d'émeraude, Starman, Cannes 85 (dossiers), Dreamscape (preview), l'Atlantide (archives).

59 Runaway, Legend (dossiers), Return to Oz, The Bride, Lifeforce, Mad Max 85 (previews), Godzilla à l'écran (archives). Entretiens avec : Michael Crichton, Tom Selleck, Nick Maley, Sting, Tom Cruise.

60 Mad Max, au-delà du dôme du tonnerre, La promise, Legend (dossiers), Les chocs de l'été (previews).

61 Rambo 2, Retour vers le futur, Oz, Lifeforce, La chair et le sang.

62 Retour vers le futur, Cocoon, (dossiers)., Weird Science, Invasion USA, My Science Project, Transylvania 6-5000 (previews).

La Table des Matières des 50 premiers numéros figure dans nos numéros 56 et 57.

Commandez sans trop tarder les numéros qui manquent à votre collection

---

Je commande ces numéros de l'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi : 21

13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46
47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	

au prix de 20 F l'exemplaire plus 2,80 F de port par numéro pour la France ; 5 F pour l'étranger par numéro

NOM .... PRÉNOM ....

ADRESSE ....

CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ VILLE ....

PAYS ....

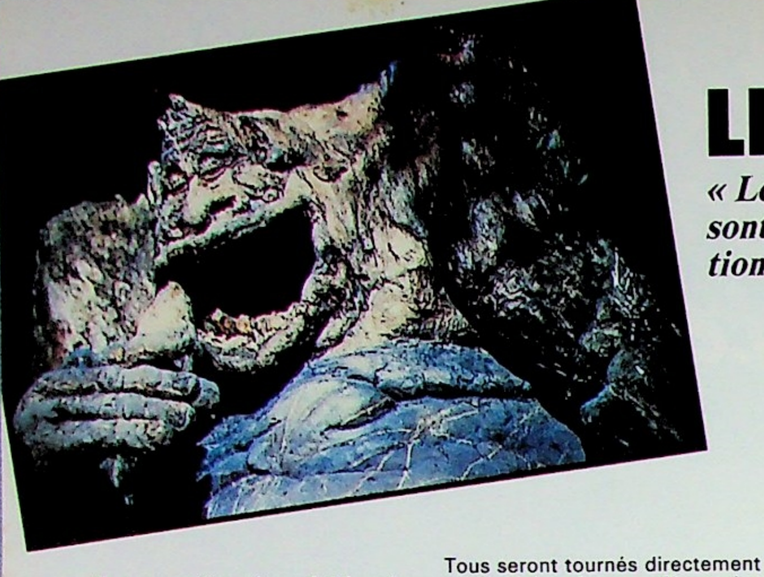
soit ☐ *numéro à 20 F* .... *F*

☐ *ports à* .... *F* .... *F*

au total .... *F*

que je règle par CCP ou chèque bancaire ci-joint à l'ordre de I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date *signature*



LE CINÉMA FANTAST

« Les techniciens allemands des effets spéciaux sont maintenant compétitifs sur le marché international ! »

Interview de Dieter Geissler par Giuseppe Salza

La première pierre fut lancée par un film apparemment inoffensif : petit budget, acteurs peu connus, si l'on excepte la douce et perverse Renée Soutendijk (l'héroïne de **The Fourth Man**). Mais la terrifiante exaspération de la claustrophobie dans un ascenseur bloqué avec quatre occupants à bord, fit de **Out of Order** et de son metteur en scène Carl Schenkel une pierre milliaire incontournable du cinéma fantastique européen.
La deuxième pierre tomba dans les eaux du box-office avec un « splash » irrésistible : **L'histoire sans fin** marqua le retour à la « fantasy » la plus libre avec une adaptation controversée du roman du même titre de Michael Ende, par Wolfgang Petersen, avec des effets spéciaux spectaculaires de Brian Johnson.
Bien que tout à fait différents l'un de l'autre ces deux films ont en commun un point capital. Leur producteur à tous deux est Dieter Geissler, une personnalité très importante au sein du nouveau cinéma allemand.
Né à Munich il y a 45 ans, il a commencé à travailler dans le secteur de la production cinématographique en 1968. Au nombre de ses films, on relèvera notamment **L'Amerikano** de Costa-Gavras, **What ?** de Roman Polanski, **Ludwig** de Visconti, **Salon Kitty** de Tinto Brass, et, bien sûr, **La femme flambée** de Van Ackeren. Avec le succès international de **L'Histoire sans fin** et de **Out of Order**, Geissler a réuni bon nombre de productions de haut niveau et dotées d'un budget élevé, qui peuvent figurer aux côtés de films mineurs réalisés par sa Cinevox pour l'exploitation nationale.
Dans le courant des drames épiques, ont débuté récemment les prises de vue du film érotico-décadent **The Tigress** : mise en scène de Robert Van Ackeren, interprété par Joanna Pacula et Keith Carradine, en co-production avec UGC France.
Mais les plus grandes nouveautés viennent du secteur du cinéma fantastique : il y a en phase de pré-production quatre grands spectacles « high tech », qui visent à faire voler en éclats (au niveau des effets spéciaux pour ce qui est de deux d'entre eux) la perfection technique atteinte par l'œuvre précédente de Wolfgang Petersen. Il s'agit de **Telepathy, Dead End, Top Gear** et **Krabat**. Tous seront tournés directement en anglais, chacun offrant des scénarios ou des idées spectaculaires.

Un nouvel âge d'or pour le cinéma fantastique allemand

Ce sont les premiers signes d'un nouvel âge d'or pour le cinéma fantastique allemand. Wolfgang Petersen a presque terminé la post-production du grand spectacle Fox de science-fiction **Enemy Mine**, et il est particulièrement fier d'avoir économisé 245 dollars sur un budget de 24 millions ! D'autres films allemands en projet ne seront pas produits par Geissler : **God Is Still Alive** et **Nekropol** de Roland Emmerich **(The Noah's Ark Principle)** et **Hard To Be A God** de Peter Fleischman. Riche perspective pour une industrie cinématographique disposant d'équipements de haute technologie, pour la réalisation d'effets visuels comparables à ceux « made in I.L.M. ».
Le principal projet en voie d'élaboration chez Geissler est **Telepathy**, un thriller de science-fiction en pré-production depuis plus de deux ans. Le metteur en scène désigné est le célèbre directeur des effets visuels Brian Johnson, qui fait ses débuts derrière la caméra. Ayant remporté deux Oscars pour **Alien** et pour **L'Empire contre-attaque**, le technicien anglais est l'homme qui fit voler le dragon Vermitrax du **Dragon du lac de feu**, les vaisseaux de la série télévisée **Space 1999**, et qui est à l'origine d'une collaboration fructueuse avec l'Allemagne grâce à **L'histoire sans fin**. Le sujet est tiré du récit original d'un jeune auteur anglais : Stephen Fog.
« L'idée qui est à la base de l'histoire », explique Geissler, *« c'est que la NASA a mis au point un nouveau programme de missions spatiales, pour atteindre la lointaine planète Jupiter. Mais ils ont un gros problème avec leur navette spatiale : les communications par radio. Plus l'astronef s'éloigne de la terre plus le retard de réception s'accentue. Au niveau de Jupiter il est évalué à près d'une demi-heure : de sorte que lorsque les terriens envoient un message il lui faut trente minutes pour atteindre le vaisseau et un temps égal pour que la réponse leur parvienne. Tout ceci rend les communications très compliquées. Entre temps l'Union Soviétique a fait d'énormes progrès dans le domaine de la télépathie. Les Américains entrent alors en contact avec elle, pour essayer de convaincre les Soviétiques d'unir leurs forces respectives en un programme spatial commun, qui offrirait la possibilité d'user de contacts télépathiques... Voici le résumé de la première partie de l'histoire ; il faut ajouter que par la suite quelque chose ne fonctionnera pas et que l'expérience se soldera par une terrible catastrophe. L'aventure de science-fiction se transformera en un suspense palpitant... »*
Il est encore impossible de savoir quels seront les éléments mystérieux de l'histoire si ce n'est à travers les effets spéciaux, indirectement. **Telepathy** ne sera mis en chantier pour ce qui est des prises de vue principales qu'en février-mars prochain. Le budget a été fixé à 14 millions de dollars : une bonne partie des sommes allouées sera réservée aux effets spéciaux élaborés, qui promettent des « crescendo » dramatiques et spectaculaires. Actuellement, le scénario est ré-écrit tandis que les responsables de la distribution sélectionnent les acteurs principaux. Depuis longtemps Brian Johnson est déjà au travail dans son double rôle de metteur en scène et de responsable des effets.





Produit par Dieter Geissler, « L'histoire s... cinéma fantastique allemand comparable en...

« Johnson travaille en ce moment avec certains membres de son équipe dans son studio anglais à quelques kilomètres de Londres », explique Geissler. *« Ils œuvrent à la conception de l'astronef et d'une station orbitale, qui devront être des miniatures très élaborées.*
Brian Johnson était l'un des artisans du look biomécanique d'**Alien**, dont il co-supervisait les effets spéciaux.
Il désire aller plus loin avec la réalisation de **Telepathy**.
Aussi bien du point de vue de l'impressionnante quantité d'effets visuels et optiques que de leur représentation. *« Il y a beaucoup de chose à faire et en particulier la navette qui se transformera en... quelque chose de matériellement différent : elle deviendra... une gigantesque créature (!). Ce n'est pas un travail facile »*, continue Geissler.
Le producteur allemand à succès a décidé d'exploiter dans **Telepathy** le cocktail gagnant de **L'histoire sans fin** : des techniciens allemands aux effets spéciaux, aux côtés de leurs collègues anglo-saxons. *« Nous avons maintenant des techniciens qui ont de très sérieuses références »*, déclare-t-il, *« les mêmes qui après* **L'histoire sans fin** *ont travaillé pour le film Fox de Petersen* **Enemy Mine**. *Voici comment nous avons gagné : au cours des prises de vue de* **L'histoire sans fin** *nous avions de nombreux techniciens anglais et américains pour les effets spé-*

IQUE ALLEMAND 86

***Das Boot, Out of Order, L'histoire sans fin* : des titres synonymes de qualité autant que de succès, dûs à l'instigation d'un homme dont les futurs projets confirment qu'il est en voie de devenir l'un des piliers européens du Cinéma Fantastique et le Maître incontesté de la production germanique. Il s'agit de Dieter Geissler que nous avons récemment rencontré...**



fin » (nos photos) marqua les débuts d'un s points aux meilleures œuvres américaines.

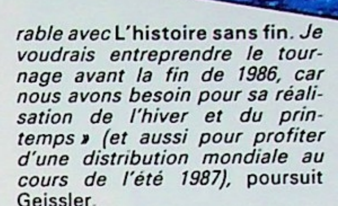
ciaux ; nous leur avons adjoint des assistants allemands. Des assistants qui sont maintenant ingénieurs dans leur secteur. En effet, quand nous avons commencé le film et que sont arrivés d'Angleterre tous ces techniciens nous nous sommes immédiatement rendu compte que nous avions affaire à une autre dimension. Mais grâce à cette expérience là nous disposons maintenant de techniciens compétents et très bien formés ».

Le nouveau Carl Schenkel

Le second projet gagnant de Dieter Geissler est **Dead End** de Carl Schenkel, qui promet d'être encore plus angoissant que ne le fut **Out of Order**. La claustrophobie y sera en effet exploitée de manière plus intense : un refuge en apparence inexpugnable, à des mètres de profondeur au-dessous de la surface de la terre où la troisième guerre mondiale est en cours. La toute dernière. Certainement, comme l'admet lui-même Geissler, on voit en profondeur se propager des échos et des reflets de **The Day After**, de **Quintet** de Altman et de **L'Ange Exterminateur** de Buñuel ; mais il ne faudrait pas sous-estimer la « griffe Carl Schenkel ».

« A Campione d'Italia, à la frontière italo-helvétique, il y a un Casino très renommé : il est plein de joueurs lorsque la première bombe atomique tombe sur Milan. Une partie de cette foule parvient à rejoindre un bunker souterrain, et à s'y enfermer. Mais les vivres ne suffisent pas pour tous, aussi doivent-ils trouver une façon de rester en vie, jusqu'à ce que le taux de radio-activité leur permette de ressortir au grand jour. Comme il ne s'agit que de joueurs ils vont pratiquer un jeu de la survie : celui qui perd est éliminé pour que les autres puissent vivre. Naturellement le refuge est équipé de téléviseurs et les occupants peuvent se rendre compte en direct de ce qui se passe à l'extérieur », commente Geissler.

Dead End est un projet tout à fait sur mesure pour Carl Schenkel : un terrifiant jeu de la mort à la frange du futurisme qui promet, avec **Telepathy**, de devenir l'un des films les plus attendus de 1986. Le tournage commencera en janvier prochain, en extérieurs directement à Campione d'Italia. Schenkel a entre temps accepté de diriger aux Etats-Unis trois épisodes d'une série télévisée produite par la HBO. Même si par rapport à la « créature » de Brian Johnson il s'agit d'effets mineurs, il y aura dans **Dead End** un certain nombre d'effets spéciaux : certains en vidéo, d'autres sur pellicule, et il sera vraisemblablement fait usage de miniatures et de distorsions optiques. Dieter Geissler a prévu pour son film un budget tournant autour de 3 millions de dollars, mais ce chiffre augmentera certainement dans la mesure où il n'a pas encore été procédé au choix des acteurs ; et aussi bien le producteur que le réalisateur désirent afficher de grands noms pour donner au film davantage de chances sur le marché international.



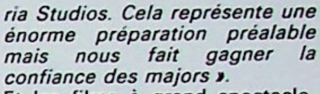
Les deux autres jokers du jeu de Geissler sont **Krabat** et **Top Gear**, deux œuvres de merveilleux en phase préliminaire de pré-production. *« **Krabat** est un héroïc-fantasy : une histoire d'imagination et d'invention dans la plus pure lignée du « cinéma fantastique ». L'histoire se déroulera dans un vieux moulin, avec un sorcier... Ce sera un film très mystique ; il comportera de nombreux effets spéciaux, mais rien de comparable avec **L'histoire sans fin**. Je voudrais entreprendre le tournage avant la fin de 1986, car nous avons besoin pour sa réalisation de l'hiver et du printemps »* (et aussi pour profiter d'une distribution mondiale au cours de l'été 1987), poursuit Geissler.

*« En ce qui concerne **Top Gear**, nous avons momentanément bloqué le projet et il nous faudra sous peu prendre une nouvelle décision.*
Nous avons déjà le script, mais il nous faudra attendre encore... Le film sera dirigé par Brian Johnson et il s'agit essentiellement d'une œuvre d'action. Les effets spéciaux n'y seront pas très nombreux mais Brian désire travailler beaucoup dessus, pour faire quelque chose de différent ».

Telepathy, Dead End, Krabat et **Top Gear** sont les films de la « nouvelle vague » allemande fantastico-spectaculaire. Comme leurs confrères anglo-saxons, eux aussi ont à affronter un travail de préparation très minutieux et laborieux.

« Je crois fermement à une importante pré-production », affirme Geissler.

« C'est l'une des choses les plus importantes et il ne faudrait jamais l'oublier, surtout quand on a affaire à des effets spéciaux. Il faut que tout soit fixé à l'avance si l'on ne veut pas sortir des limites du budget.
*Le problème avec les films à effets spéciaux, même en Amérique, c'est que beaucoup d'entre eux dépassent le budget prévu. Or cela ne s'est pas produit avec **Never Ending Story**, même si nous n'avions derrière nous aucune expérience ; et je suis également heureux que **Enemy Mine** ait été terminé dans les limites du budget et du temps fixés à la Bavaria Studios. Cela représente une énorme préparation préalable mais nous fait gagner la confiance des majors ».*



Et les films à grand spectacle, surtout fantastiques, ont vraiment besoin d'être portés par une vigoureuse production, presque dans le style de David Selznick.

« C'est vrai, parce que le producteur doit savoir discuter avec le metteur en scène en tenant bien la barre ; en particulier pour les films à gros budget et qui présentent des complications techniques, où il est facile d'être victime d'un « effet avalanche ». Pour éviter ce genre de choses un réalisateur a vraiment besoin d'un producteur solide ».

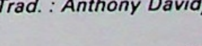
Dans le cas de **Never Ending Story** les producteurs Dieter Geissler et Bernd Eichinger ont bénéficié de l'appui de Mark Damon et de sa très puissante PSO, plus la Warner Bros naturellement. Liées au succès inattendu du film les demandes d'une suite aux aventures de Bastian dans le royaume de Fantasia se sont faites de plus en plus insistantes. Voici se qu'en pense Geissler.

*« C'est un projet auquel nous songeons actuellement, car nous n'avons utilisé pour **L'histoire sans fin** que le tiers du roman original. Evidemment la suite du film de Petersen se déroulerait entièrement au royaume de Fantasia et ne serait pas du tout aussi économique que la première partie. Il nous faut donc attendre encore les résultats globaux de **Never Ending Story** avant d'envisager quoi que ce soit. Et je ne pense pas que l'on puisse prendre une décision avant 1986 ».*

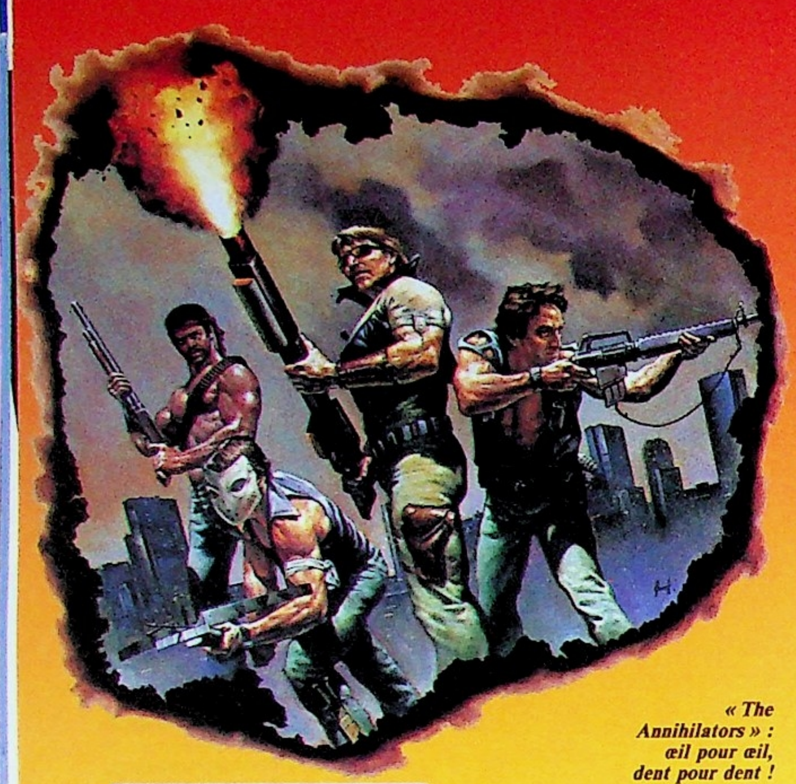
Le planning de production de Dieter Geissler est riche de films fantastiques. Ce qui est la double confirmation du caractère commercial international de ce genre et de la qualité toujours égale à elle-même de certaines de ses adaptations.

*« C'est bien évident si on regarde l'expérience de **Never Ending Story** : c'est tout simplement naturel que j'essaie de continuer à me valoir de cette expérience. Il s'agit de quelque chose que l'on n'achète pas : on a de la chance si on est capable de faire ce genre de films. Je pense que c'est un excellent moyen de produire en Europe des films valables sur le plan international. »*

(Trad. : Anthony David)







« The Annihilators » : œil pour œil, dent pour dent !

FILMS SORTIS A L'ÉTRANGER

ÉTATS-UNIS

THE ANNIHILATORS
Réal. : Charles E. Sellier Jr. « New World Pictures ». *Scén. :* Brian Russel. Avec : Christopher Stone, Gerrit Graham, Lawrence-Hilton Jacobs, Paul Koslo, Andy Wood.

● South Point, un quartier d'Atlanta en Géorgie, vit sous l'emprise d'un gang de brutes sadiques et dégénérées qui, non content de terroriser la population, vole, mutile et assassine. La police n'ose même plus intervenir... Le seul espoir d'un retour au calme repose sur un groupe d'ex-bérets verts décidé pour nettoyer les rues à employer les mêmes armes et méthodes qu'au Viet-Nam !...
Un film particulièrement violent s'inscrivant dans la lignée de *The Exterminator.*

APPOINTMENT WITH FEAR
Réal. et scén. : Ramzi Thomas. Avec : Michele Little, Kerry Remsen, Michael Wyle.

● Thriller du surnaturel, *Appointment With Fear* se déroule de nos jours à Los Angeles où un malade mental, possédé par l'esprit maléfique d'un sorcier égyptien revenu à la vie dans un souci de vengeance et de sacrifices humains, massacre sa femme et son fils avant d'entamer un sanglant périple à travers les rues de la ville.
Sorti aux Etats-Unis pour les fêtes d'Halloween, ce film à petit budget s'avère être un suspense relativement soigné et efficace dont la production a été assurée par Moustapha Akkad à qui l'on doit entre autres *La nuit des masques* de John Carpenter.

OSA
Réal. et scén. : Oleg Egorov. Avec : Kelly Lynch, Daniel Grimm, Phillip Vincent.

● Situé dans un monde post-apocalyptique, *Osa* n'est qu'une variation de plus sur un thème maintes fois exploité depuis *Mad Max 2* : la survie d'individus déracinés dans un univers barbare, privé d'eau et de carburant, sur lequel règne un tyran assoiffé de sang... Cette fois-ci, le rôle principal est tenu par une femme nommée Osa, redoutable guerrière, dont la liberté, comme celle des siens, dépend du combat mortel qui l'oppose au cruel et dément Mr. Big.

BRÉSIL

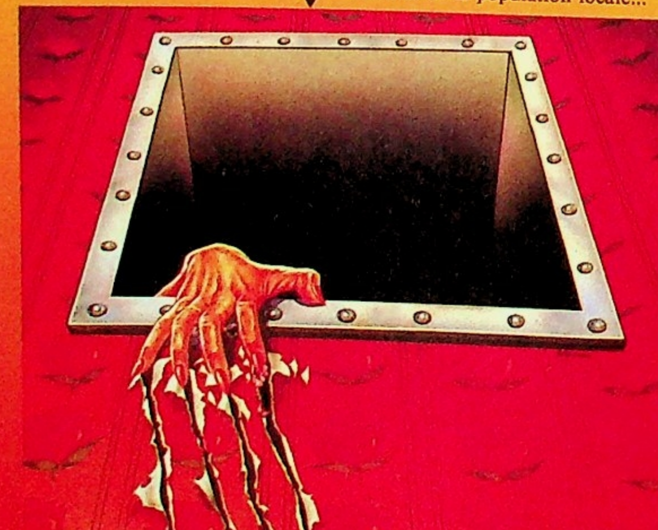
AS 7 VAMPIRAS
Réal. : Ivan Cardoso. *Scén. :* Rubens Francisco Lucchetti.

● Pour son second long-métrage, le metteur en scène de *O Segredo da mumia* a bénéficié d'un budget énorme lui permettant de tourner dans un gigantesque hôtel des environs de Rio de Janeiro, théâtre d'événements horrifiques...

FILMS TERMINÉS

ÉTATS-UNIS

CRAWLSPACE
Réal. et scén. : David Schmoeller. ▼



« Empire Pictures ». Avec : Klaus Kinski, Jack Heller, Tahnee Caine, Talia Balsam.

● Lorsque Lori s'installe dans le modeste appartement qu'elle vient de louer, elle ne prête d'abord qu'une attention discrète aux bruits étranges semblant provenir de derrière les murs. Bientôt pourtant les grattements tout proches et fort désagréables qu'elle entend chaque soir finissent par l'inquiéter réellement. Aussi décide-t-elle d'explorer en premier lieu les conduites d'aération... Mais ce qu'elle croyait n'être que l'œuvre de vulgaires rats va se révéler bien plus terrifiant !... Produit par Charles Band, le nouveau film d'épouvante de David Schmoeller (l'auteur de *Tourist Trap*) bénéficie comme tous les films Empire à venir d'effets spéciaux et maquillages signés John Buechler.

THE NIGHT STALKER
Réal. : Max Kleven. « Almi/Chrystie Production ». *Scén. :* John Goff, Don Edmonds. Avec : Charles Napier, Michelle Reese, Katherine Kelly Lang, Robert Viharo.

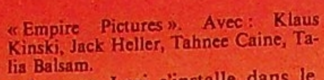
● Les unes après les autres, les belles de nuit de Los Angeles disparaissent, victimes d'un sadique dont chaque nouveau meurtre dépasse en horreur le précédent. Le trouble et la panique qui s'étaient emparés des quartiers « chauds » de la ville finissent par gagner la police qui se rend compte que l'individu qu'elle poursuit et dont elle a à maintes reprises criblé le corps de balles s'avère proprement indestructible...

THE KILLER DEAD
Réal. et scén. : Brendan Faulkner. « American Zenith Productions ». Avec : Peter Dain, Nick Ginate, Joan Ellen Delaney, Tom Sciacca.

● Témoins de l'atterrissage forcé d'un ovni, des campeurs provoquent accidentellement la mort d'un des mystérieux visiteurs de l'espace... Ce qui a pour effet de provoquer colère et vengeance de la part des autres extra-terrestres qui vont, grâce à leurs pouvoirs, faire revivre les morts. Bientôt des hordes de cadavres sortent de terre et envahissent la campagne...

AURORA ENCOUNTER
Réal. et scén. : Jim McCullough. Avec : Jack Elam, Peter Brown, Carol Bagdasarian.

● Un film de science-fiction s'inspirant d'un fait divers — paraît-il authentique — selon lequel un objet volant non identifié se serait écrasé en 1897 à Aurora, petite bourgade du Texas, sous les yeux étonnés de la population locale...





« The Killer Dead » : notre correspondant

REVENGE OF THE STOLEN STARS
Réal. et scén. : Ulli Lommel. Avec : Klaus Kinski, Suzanna Love, Barry Hickey.

● Ce film d'aventures fantastiques, orchestré par le réalisateur de *The Boogeyman (Spectre),* suit les tribulations d'un jeune américain parcourant l'Asie à la recherche de trois rubis sacrés capables de lever la malédiction qui pèse sur sa famille.

STRINGS
Réal. : Karl Krogstad. « Krogstad Studios ». *Scén. :* Clay Martin. Avec : Maegan Dean, Grant Walpole, Clay Martin, Julian Schembri.

● Conte étrange mêlant romance, mystère et meurtre.

TWISTED
Réal. : Adam Holender. Avec : Diana Merrill, Christian Slater, Lois Smith.

● Thriller d'angoisse explorant la psychologie d'un surdoué en proie à une soudaine démence destructive.

THE 33rd NIGHT
Réal. : P.A. Uzamere. « Cinetel/Benchmark Production ». Avec : Adriane Lee, Amy Betonte, Solomon Cobit.

● Lorsque le Mal prend possession du corps et de l'âme d'Arnold Mavaco, archevêque, celui-ci devient dès lors l'empereur des sorciers et des démons, la 33e incarnation de Lucifer...
Un film d'horreur ésotérique.



t américain Tom Sciacca tué par un zombie !

STRANGERS IN PARADISE
Réal. et scén. : Ulli Lommel. « New West Films Production ». Avec : Ulli Lommel, Ken Letner, Thom Jones, Geoffrey Barker.

● Après un demi-siècle d'hibernation artificielle, un homme possédant le pouvoir de contrôler les esprits est ramené à la vie par un groupe de parents et de scientifiques soucieux du comportement hostile et décadents de leurs enfants, fervents adeptes de la mode punk. L'étrange personnage s'exécute : l'effet désiré est immédiat mais comme toute expérience contre-nature celle-ci comporte aussi des risques...

FILMS EN TOURNAGE

ÉTATS-UNIS

THE DOLL
Réal. : Stuart Gordon. « Empire Pictures ». *Scén. :* Ed Naha. Avec : Carrie Lorraine, Patrick Williams, Guy Rolfe.

● Une panne d'essence oblige une famille de vacanciers à chercher un refuge jusqu'au lendemain matin. Lorsqu'ils parviennent aux abords d'un château à l'architecture gothique ils pensent pouvoir enfin échapper à l'orage qui gronde et passer la nuit en lieu sûr... jusqu'à ce qu'ils fassent connaissance avec leurs étranges hôtes : un vieux couple, descendant direct d'une longue lignée de sorcières !

HYPER SAPIEN
Réal. : Peter Hunt. « Taliafilm II Production ». *Scén. :* Michael Wadleigh, Dulcina Gose. Avec : Ricky Paull Goldin, Sydney Penny, Rosie Marcel, Talia Shire.

● Non plus réalisé par Michael Wadleigh *(Wolfen)*, comme cela avait été annoncé voici plus d'un an, mais par Peter Hunt *(Au service secret de sa majesté, Chasse à mort)*, *Hyper Sapien* figure parmi les plus importantes productions de S.F. du moment.
Les hyper sapiens appartiennent à une race de super humanoïdes vivant dans une lointaine galaxie mais ayant néanmoins installé une base sur la face cachée de la Lune. Doués de pouvoirs extraordinaires mais aussi de sentiments humains, leur curiosité est sans limite. C'est ce qui va amener deux d'entre eux à fuir leur base lunaire pour venir explorer la Terre et y vivre une expérience des plus enrichissantes...

SHORT CIRCUIT
Réal. : John Badham. « PSO/Turman-Foster ». *Scén. :* S.S. Wilson, Brent Maddock. Avec : Ally Sheedy, Steve Guttenberg, Fisher Stevens.

● Production high-tech de 17 millions de dollars rappelant de par l'utilisation d'une technologie ultra-sophistiquée les précédents films de son auteur *(War Games, Tonnerre de feu)*, la nouvelle réalisation de John Badham aborde cette fois-ci le domaine de la robotique.
Le héros de *Short Circuit*, entièrement conçu par Syd Mead (responsable du « look » futuriste de *Blade Runner*) ne dépasse pas 1 m 30 et représente pourtant le nec plus ultra en matière d'armement. Mais Number Five (c'est le nom du robot), victime d'un court-circuit provoqué par un orage électrique, décide de raisonner dorénavant en terme de paix et d'amour. Il lui faut pour cela s'évader du laboratoire dont il est prisonnier. Heureusement pour lui, il est découvert par une jeune fille consacrant sa vie aux animaux qu'elle recueille... et pourquoi pas un robot ? Number Five a trouvé une amie au contact de laquelle il va progressivement devenir humain mais les scientifiques qui l'ont crée sont prêts à tout pour le récupérer...

RÉP. FÉD. ALLEMANDE

SUMMER OF THE SAMURAÏ
Réal. : Hans-Christoph Blumenberg. « Cine-International ». Avec : Hans Peter Hallwachs, Cornelia Froboess, Wolfgang Preiss.

● Ambitieuse production combinant aventure, suspense et fantastique dans laquelle une journaliste découvre l'existence d'une gigantesque conspiration dont l'origine remonte au Japon du Moyen-Age.

Z.O.N.I.N.G.
Réal. : Ulrich Krenkler. « Cine-International ». Avec : Norbert Lamla, Hubertus Gertzen, Veronika Wolf, Dieter Meier.

● Témoin de l'actuelle vitalité du nouveau cinéma allemand, un thriller ultra-sophistiqué et bénéficiant de nombreux effets spéciaux qui se déroule au sein d'un gratte-ciel de 80 étages entièrement régi par un ordinateur meurtrier.



ITALIE

MOMO
Réal. : Johannes Schaaf. « Rialto/Sacis ». *Scén. :* Rosemarie Rendel, Marcello Coscia. Avec : Radost Bockel, John Huston.

● Tiré d'un roman de Michael Ende (l'auteur de *L'histoire sans fin*), *Momo* est une superproduction italo-allemande de 10 millions de dollars qui raconte l'histoire d'une jeune orpheline vivant parmi les ruines d'un amphithéâtre, quelque part à la périphérie d'une grande ville. Tout le monde connait cet enfant qui se fait appeler Momo et tout le monde aime lui rendre visite car Momo sait écouter. Don qui lui permet d'apprendre un jour l'existence d'un bien curieux projet : une banque s'apprête à lancer à grand renfort de publicité un emprunt... sur le temps ; chacun sera invité à économiser sur ses loisirs, ses vacances, afin de travailler sans relâche et surtout ne plus perdre un instant ; de son côté, la banque s'engage à rembourser le temps ainsi épargné de chacun, avec les intérêts qui s'imposent, dès l'âge de 62 ans. Momo possédant la preuve que ce projet est l'œuvre d'une société secrète aux noirs desseins va tenter de sauver l'espèce humaine du terrible sort qui l'attend...

« Decapitron » : à en perdre la tête.

FILMS EN PRODUCTION

ÉTATS-UNIS

DECAPITRON
« Empire Pictures ». *Scén. :* Paul De Meo, Danny Bilson.

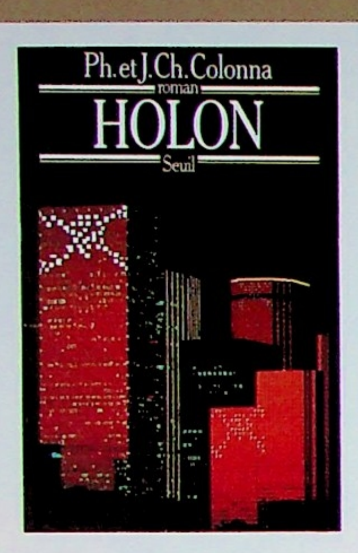
● C'est en mai 86 que débutera le tournage de *Decapitron*, la plus ambitieuse et extravagante production Charles Band à ce jour (12 millions de dollars), qui bénéficiera des toutes dernières techniques dans les domaines de la stop-motion, du laser, des maquillages, des effets spéciaux mécaniques et de l'animation par ordinateur.
Le scénario rappelant quelque peu celui de *Terminator* se déroule à Los Angeles où la population est menacé par l'arrivée d'un étrange visiteur qui se révèlera être une sorte de robot humanoïde doté de cinq têtes interchangeables (véritable arsenal combinant les technologies les plus avancées et les armes les plus redoutables) et programmé pour une mission destructrice...

BRÉSIL

SETE VENTRES PARA O DEMONIO
Réal. : José Mojica Marins. *Scén. :* Rubens Francisco Luchetti.

● Un film qui marque le retour de José Mojica Marins au fantastique après huit années consacrées au cinéma érotique.

Gilles Polinien



HOLON
Philippe et
Jean-Christophe Colonna
Le Seuil

Un descendant d'un ponte de la Mafia se rend compte que le vrai pouvoir passe par l'informatique. Il met au point un système qui lui permet de s'introduire dans tous les ordinateurs publics ou privés des Etats-Unis. Cela se passe dans les années 80. Trente ans plus tard, vers 2020, le créateur de ce réseau informatique pirate a disparu, mais le réseau est encore là. Devenu autonome, Holon, car c'est son nom, se duplique en permanence, crée ses propres programmes, et recrute lui-même, par astucieux piégeage, des hommes ou des femmes qui lui servent de relais.

« Holon, capable d'exécuter des millions de tâches à la fois, ne ressemble en rien à ce vieux mythe de la littérature, à cet ordinateur intelligent, à ce robot surhumain que le cinéma à si souvent décrit. Holon n'est pas une machine. Holon n'est pas un ordinateur. Holon, c'est de l'esprit en mouvement, c'est un mode de gestion de la richesse, de l'énergie et du savoir. »

C'est le mafioso informaticien Gassetti qui parle — mais c'est surtout la voix des auteurs qui s'expriment pour prendre leur distance avec les thèmes traditionnels de la SF. Cette dillution de la puissance informatique, c'est sans doute ce qui fait l'originalité de ce thriller futuriste, mais aussi sa faiblesse : Holon, à part son programme-base de gestion de l'économique et de politique du pays, parait avoir des buts bien flous. Et, en l'abence d'une tête pensante humaine (son créateur n'est présent que par quelques pages de ses carnets simples), il parait n'être précisément que cela : de l'esprit en mouvement. Ce qui n'est pas particulièrement concret.

Bien sûr, qui dit thriller (fût-il informatique) dit une certaine dose d'action et, dans *Holon*, il y en a. Action qui fait se rencontrer un jeune homme de 18 ans, David Gladstone, lui aussi féru d'informatique, et certains serviteurs d'Holon : Barstow, ingénieur informaticien à Mnemotech, une banque électronique, ou Helen, une journaliste dont le patronyme est le décalque d'Holon à deux voyelles près — peut-être parce que d'une certaine façon elle lui a donné son âme... Et il y a aussi les violences attendues de ce début du XXIe siècle urbain et américain, avec les révoltes de l'off (les ghettos de pauvres) contre l'*establishment*, dont l'enfer de classe est de *« finir livré au néant, aux bandes rivales, aux gamins de seize ans affamés, sans morale, sans scrupules, sans plus de vocabulaire qu'un chimpanzé et qui vous saignent sur place pour un collier en toc... »* (Qu'on se rassure : ce n'est pas là la voix de l'auteur bicéphale, mais celle de la pauvre Helen !)

Bref ça bouge, et le personnage principal, David, dans sa fougue et sa naïveté, est bien sympathique ; il fait même furieusement penser au petit télégraphiste de *Diva*, joué par Frédéric Andréi : porteur de messages, amoureux transi d'une femme plus âgée et bien ambigüe, traqué par des tueurs de l'ombre... Une référence de hasard, ou sciemment convoquée, peu importe : là encore, son fonctionnement est bien ambigu. Le personnage, s'il aère un récit un peu touffu et théorique (dans son premier tiers tout au moins), ne peut être porteur d'un livre-culte, comme *Diva* est un film-culte. *Holon* est certes agréablement écrit, et on ne s'y ennuie pas. Mais, bien que ses auteurs aient eu les honneurs d'une longue interview dans Paris-Match, ce n'est ni un grand livre, ni le premier vrai thriller informatique : Brunner, avec *Sur l'onde de choc* (J'ai Lu), l'avait précédé de dix bonnes années. Et puis le happy-end de circonstance chausse vraiment de trop gros sabots. Certes, un best-seller ne s'avance pas sur la pointe des pieds, mais avec des bottes de sept lieues !

Jean-Pierre Andrevon

INVARIANT et
ORBITE
HALLUCINATION
Anthologies composées
par I. Asimov,
M. Greenberg &
Ch. Waugh
Londreys

Un nouvel éditeur se lance dans la course de l'édition de SF : Londreys. Ceci en attendant le programme prometteur de Maspero/La Découverte et l'arrivée en force de l'Heroïc Fantasy chez Garancière...

A noter que ces nouvelles collections jouent toutes la carte du « haut de gamme » en la matière. Finies les séries pleines d'espoirs idéalistes mais sans fondations solides, abandonnées les collections d'auteurs dont la seule vocation, la seule ambition, étaient d'être « maudits ».

Donc, nous assistons au retour de « l'artillerie lourde » et il faut bien dire que Londreys a choisi des munitions sorties d'une des meilleures usines (il n'y a pas d'autre mot) de fabrication d'anthologies dites « classiques » : Asimov/Greenberg/Waugh.

En effet, si ce trio n'arrivera sans doute jamais à sortir autant d'anthologies que Roger Elwood au début des années 70 (Elwood détient d'ailleurs le triste privilège d'avoir fait sauter pratiquement à lui tout seul le marché de l'anthologie originale aux USA...), il n'en demeure pas moins extrêmement productif, s'attaquant aussi bien à la SF qu'au Fantastique ou même à l'Horreur... Avec une constance de qualité plutôt louable, il faut bien le dire.

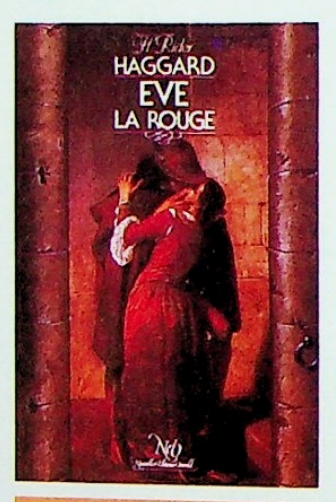
Reprenant le système éprouvé de l'anthologie thématique (ici « SF & Biologie » pour *Invariant* et « SF & Psychologie » pour *Orbite Hallucination*) les compilateurs ont su éviter les deux pièges majeurs qui guettent toute entreprise de ce genre : les « vieux classiques » déjà réédités cent fois et un appel systématique aux « grands noms ». Il faut bien dire, d'ailleurs, que la seule mention de celui d'Asimov en temps qu'anthologiste évite d'avoir recours à ce subterfuge...

Une observation des sommaires permet d'en apprécier l'éclectisme et, par conséquent, la connaissance approfondie qu'ont les trois compilateurs de la SF. Ainsi, aux côtés de quelques valeurs sûres telles que Bradbury, Anderson, Silverberg, Kuttner, Brunner, Brown, Le Guin et, bien entendu, le Bon Docteur lui-même, on trouve d'excellents auteurs injustement méconnus (Hamilton, Garrett, McIntosh, Schmitz, Anvil, Bixby, Scortia, Wallace, Saberhagen et Verrill), des inconnus (Pierce, Ludwig) et de brillants « outsiders » comme Dahl, Westlake et Naomi Mitchison.

Panorama assez complet couvrant quatre générations d'auteurs, ces deux anthologies ont d'autre part l'intérêt de présenter chacune deux tiers d'inédits en français et fort peu de textes mineurs. Ce à quoi il faut ajouter une quinzaine de pages de notes d'Isaac Asimov en fin de chaque volume.

Un excellent complément à l'immense *Grande Anthologie de la SF* publiée par le Livre de Poche !

Richard D. Nolane



EVE LA ROUGE
H. Rider Haggard
NéO

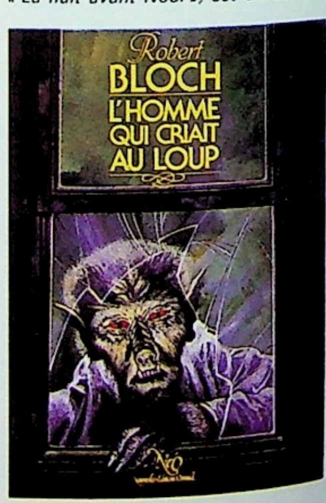
Eve Clavering est une ravissante jeune fille au teint pâle que son père destine à un riche seigneur français ; mais elle déteste cet homme et est amoureuse de son cousin Hugues de Cressi. Tout irait cependant pour le mieux si les deux familles ne se vouaient une haine mortelle. Pour enfin obtenir gain de cause, Hugues de Cressi aura à fuir, se battre et survivre durant les trois cent cinquante pages de ce livre. Fertile en rebondissements et en chausse-trappes de toute sorte, cet ouvrage est un magnifique modèle du roman d'aventure. Mais c'est aussi un grand roman historique puisqu'il se situe au XIVe siècle. Les déboires de Hugues de Cressi emmènerons le lecteur dans une incroyable odyssée à travers l'Europe ravagée par la guerre de cent ans (notre héros se distinguera par sa bravoure au cours de la bataille de... Crécy !), et lui feront vivre de saisissantes descriptions de Venise et d'Avignon sous le règne de la grande peste noire de 1346 ! C'est là qu'intervient l'élément fantastique de ce récit, élément d'une grande importance narrative. En effet, au cours de leur périple Hugues de Cressi et son compagnon Crey Dick, l'archer du diable, feront la connaissance d'un mystérieux personnage venu d'Orient sur une galère chargée de morts : Murgh-la-Mort, Murgh-la-Porte-des-Dieux ! Est-il homme, dieu ou démon ? Quel est son rôle exact dans l'histoire de l'humanité ? Est-il le Destin ou y est-il soumis ? De nombreuses questions peuvent être soulevées à propos de cet effrayant personnage sur le passage duquel les hommes tombent et ne se relèvent pas !

Elément fantastique donc, élément essentiellement symbolique, Murgh-la-Porte marque le juste et neutre milieu de la dualité Eros/Thanatos qui est le moteur principal des récits de H. Rider Haggard. Après avoir traversé l'Europe, il s'embarquera pour l'Angleterre où il doit y rencontrer une *dernière* fois Hughes de Cressi et les autres protagonistes de ce livre — ce sera l'acte final, la scellée des destins ; instants d'une extrême tension pour le lecteur autant que pour le héros !

Xavier Perret

L'HOMME QUI CRIAIT
AU LOUP
Robert Bloch
NéO

Comment une trilogie devient une tétralogie... peut-on lire au dos de ce recueil. En effet, NéO, et la main agissante de François Truchaud, avaient programmé trois recueils de Bloch, ne comprenant que des textes certes déjà parus en France, mais uniquement en revue, et introuvables depuis longtemps (*« Les yeux de la momie », « Le train pour l'enfer », « Nounours est pyromane »*). Ces textes étaient regroupés en trois périodes chronologiques. Ici, avec quatorze nouvelles récupérées, l'opus 4 non prévu (mais succès oblige) regroupe des histoires brassant 45 ans de carrière de Bloch, puisque la première, *« La sentence druidique »*, remonte à 1936 (c'est même la quatrième nouvelle de Bob à avoir été publiée !), alors que la plus récente, *« La nuit avant Noël »*, est de 80. Un



TIE DE

STIQUE

beau palmarès, donc, qu'il est difficile de juger globalement : ce n'est certes pas un « best of », ce n'est pas non plus un ramassis de fonds de tiroirs. Juste un patchwork, où il faut signaler les perles, laissant le reste aux cochons...

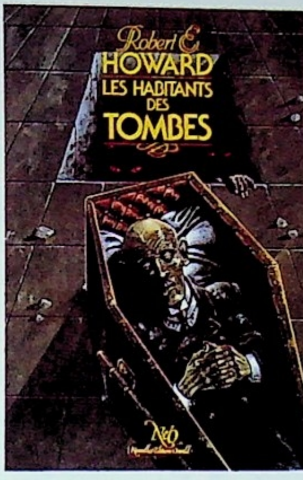
« Petites créatures de l'horreur » (1939), qu'on avait pu trouver au sommaire d'*Aux portes de l'épouvante*, un recueil Marabout de 1970, réunit deux thèmes très blochiens : l'hôpital psychiatrique et la matière animée ; c'est une excellente nouvelle de suspense, très filmique, qui ne doit plus rien à Lovecraft. *« L'homme qui criait aux loups »* (1945), est paru en France dans le même recueil que ci-dessus, mais avait été repris quelques années plus tard dans *13 histoires de loups-garous*, chez Marabout toujours. C'est sans surprise sur un thème éprouvé, mais diablement bien mené. *« Tribut floral »* (1949, et sorti d'un des recueils *Alfred Hitchcock présente*) est un texte en marge, très intériorisé, très épuré, sur la présence des fantômes. *« Négritude »* et *« La nuit avant Noël »* appartiennent à la veine la plus récente de Bloch, ici une satire très bien venue sur la fabrication des best-sellers, là un « conte de Noël » tout en sourdine et néanmoins tout en horreur.

Ces belles pièces permettent de passer sous silence quelques scories, mais ne peuvent néanmoins effacer le fait que ce recueil, des quatre, reste le plus faible... NéO tire-t-il sur la corde ? Non ! Néanmoins, on est loin ici des récits « introuvables » et « uniquement publiés en revue », puisque le recueil *Aux portes de l'épouvante* y passe presque tout entier, que d'autres récits figuraient au sommaire des anthologies des pulps de l'âge d'or publiées par Sadoul en J'ai Lu (et aisément trouvables), que *La nuit avant Noël* figurait au sommaire d'un Fiction spécial de 1983. NéO va-t-il bientôt se mettre à publier des anthologies tirées d'anthologies récentes ? Voire une anthologie regroupant les meilleures textes de Bloch précédemment publiés chez NéO ?

Nous n'en sommes pas encore là. Et de toute façon, il reste encore du travail à faire pour voir publiée en France l'intégrale de Bloch !

Jean-Pierre Andrevon

LES HABITANTS DES TOMBES
Robert E. Howard
NéO



Avec ce nouvel ouvrage de Robert Howard, NéO interrompt son cycle de publication par personnages pour nous livrer, toujours sous la férule de François Truchaud, une série de recueils de contes fantastiques qui, nous le verrons par la suite, sont aussi effrayants que ceux des tous premiers recueils tel que *Le Pacte Noir*, etc.

Les Habitants des Tombes rassemble neuf nouvelles de fantastique pur et véritable, s'appuyant sur les plus antiques superstitions, les peurs ancestrales, mais aussi utilisant intelligemment la technique du XXe siècle qui se révèle être un excellent médium à la peur. Cet ouvrage est une véritable palette des divers thèmes exploitables par la littérature fantastique ; en neuf contes, Robert Howard, réveille les fantômes rouges de l'Antiquité, évoque dans une sombre histoire de vengeance toute une sorcellerie maléfique venue de Hongrie, et nous remet en mémoire le génie de la peur qu'était Lovecraft avec un récit achevé par August Derleth et qui n'est pas sans nous rappeler, grâce à certains éléments, des textes comme *Le Modèle de Pickman*.

Plus « modernes », *Le Cobra du Rêve* ou *Les Adorateurs d'Ahriman* font appel, respectivement, aux travaux des psychologues et psychanalistes sur les mystères du rêve et de l'esprit, et, tout simplement, à l'électricité employée, dans la dernière nouvelle citée, comme un effroyable instrument de sacrifice à quelque ténébreuse divinité.

De nombreuses idées encore dans ce livre, les découvertes foisonnent, créant un réseau de phrases où les craintes et les monstres les plus abominables rampent en attendant de saisir le lecteur à la nuque. Un texte frappe cependant au sein de ce recueil : *Le Peuple de la Côte Noire*. Ce n'est pas par hasard que dans sa préface F. Truchaud en qualifie le thème d'insolite ! En effet, ce thème d'une île inconnue, où vit une race étrange de crabes géants avec laquelle un marin échoué entre en lutte, n'est absolument pas commun chez Howard, et l'on se serait plutôt attendu à voir cette nouvelle signée William Hodgson ou C.A. Smith !

Deux autres volumes de contes fantastiques vont faire suite à celui-ci, des contes fous et angoissants qui couvriront les lecteurs les plus courageux de sueurs glacées « aux heures solitaires et muettes » de la nuit !...

Charlotte Werhner

LES MÉTAMORPHOSES DE GENE ANDERSON
Damon Knight
Opta, « Galaxie bis »

Le lecteur français a avec Damon Knight des rapports éthérés, qui viennent de traductions très erratiques. Pourtant cet écrivain américain, aujourd'hui âgé de 63 ans, a un production importante, et des activités très diversifiées... Une fois n'est pas coutume, nous allons faire le point sur lui. Ce qu'il faudrait lire de lui en priorité (puisqu'il est avant tout un auteur de nouvelles) serait *Les univers de Damon Knight*, une anthologie de 20 textes (dont le fameux « Comment servir l'homme ? » — basé sur l'idée qui est à l'origine du sympathique feuilleton *V*, qu'on a vu récemment sur nos petits écrans), jadis réunis par Michel Demuth pour le Club du Livre d'Anticipation...

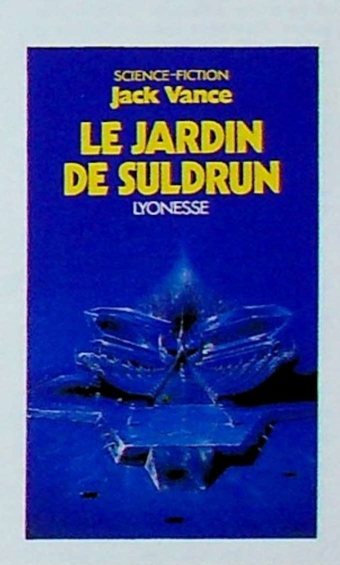
Plus récemment est paru *Passée la barrière du temps* (1982), en « Ailleurs et demain/Classiques », chez Laffont. Une première version de ce roman avait été publié dans Fiction dans les années 60 : il s'agit d'un pastiche de Van Vogt — la bête noire de l'auteur, qu'il avait d'ailleurs cloué au pilori dans un pamphlet célèbre (et également traduit en son temps dans Fiction), où Knight écrivait à peu près que l'auteur du *Monde des non-A* était un pygmée essayant de se servir de la machine à écrire d'un géant...

Damon Knight a également été rédacteur en chef de IF, une revue qui eut ses heures de gloires aux Etats-Unis, et surtout responsable d'une excellente série d'anthologies, les Orbit, dont un choix de textes a fait l'objet du *Livre d'Or de Orbit*, en Presses Pocket, sous la direction de Pierre K. Rey, nouveau responsable d'Univers. Enfin, notre auteur est un fervent francophone, et à ce titre il fit paraître en 65 aux Etats-Unis un recueil de SF française, *Thirteen French SF Stories*. Il était normal que la résurrection de Knight, dont la majeure partie de l'œuvre est passée chez nous par les éditions Opta, se fasse sous l'égide de cette vénérable maison... Et c'est effectivement dans Fiction qu'a été publié cet été (n° de juin-juillet-août), en avant-première, son plus récent roman, *L'intrus venu de la mer* — encore une histoire de possession mentale par un extra-terrestre (mais dramatique, alors que *Permutation mentale* était satirique). Assez bien ficelé, mais sans grande originalité, il faut bien le dire.

S'il faut par contre saluer bien haut Knight, c'est à l'occasion de la traduction en « Galaxie bis », des *Métamorphoses de Gene Anderson*, roman de 84 qui est sans nul doute le chef-d'œuvre de l'auteur. Ni à-la-manière-de (comme il s'y est trop souvent enferré), ni satire plus ou moins éventée, ni œuvre trop directement démonstratrice, *The Man is the Three* est l'histoire de la vie d'un enfant (puis d'un homme), possédant un physique particulier (c'est un géant de 2 m 50) et des dons paranormaux (il peut manipuler la matière et même, d'une certaine façon, les mécanismes biologiques). L'auteur a choisi le quotidien, l'intimisme, pour décrire la dérive de cet enfant qui s'apprend différent des autres, puis de cet homme qui cherche quoi faire de ses dons.

La fuite après la mort accidentelle d'un garçon de son âge, la vie pendant deux ans dans un arbre (d'où le titre anglais), les diverses rencontres (dont un professeur de peinture sur porcelaine, puis un sculpteur — car Gene possède des dons artistiques, qui valent à l'auteur ses plus belles pages) et la traque, pendant plus de 30 ans, par le père de l'adolescent tué, forment la trame sensible et toujours passionnante du roman. Dommage que le dernier tiers, où l'on voit Gene, adulte, riche, et qui veut essayer de « sauver le monde », soit plus traditionnel, et manque un peu de couleur... Mais peu importe : voilà un des meilleurs romans de SF parus récemment, un roman qui, sur le thème du « pauvre surhomme », peut dignement prendre place à côté de *Cristal qui songe* de Sturgeon, et de *Rien qu'un surhomme* d'Olaf Stapledon.

Jean-Pierre Andrevon



LE JARDIN DE SULDRUN
Jack Vance,
Presses Pocket

Jack Vance (1916) n'est plus à présenter, c'est l'un des plus grands écrivains de science-fiction à qui l'on doit, notamment, le cycle du *Tsaï* (J'ai Lu), la *Geste des Princes Démons* (Presses Pocket) ou *Cugel l'astucieux* (J'ai Lu). Avec *Le Jardin de Suldrun*, où l'on peut percevoir l'influence de Lord Dunsany, il entame la trilogie du Lyonnesse, ce beau pays féérique où tant de merveilles et de complots se déroulent, et qui existait des siècles plus tôt au large de la Gaule et de l'ancienne Bretagne, et qui formait avec d'autres royaumes les Isles Anciennes, englouties aujourd'hui sous les eaux de l'Atlantique.

Le roman s'ouvre d'ailleurs sur une carte des Isles Anciennes, ainsi que sur une note préliminaire expliquant leur histoire, et un imposant arbre généalogique, qui permet de mieux comprendre les intrigues qui se nouent pour la possession de ces royaumes. Casmir, entre autres, le roi du fameux Lyonnesse, se trouve au centre de toutes ces alliances officieuses car l'ambition le tenaille et la domination de son seul royaume ne peut lui suffire. Comme le sorcier Tamurello ne peut vivre dans l'ombre du maître magicien Murgen, ou le

seigneur Carfilhiot sans la possession d'objets magiques, tous sont tenaillés par cette soif de puissance, qui va jeter les Isles Anciennes dans la confusion, et où la jeune Suldrun, la fille du roi Casmir, se trouvera entraînée bien malgré elle.
L'action ne manque pas dans ce premier volume — batailles entre royaumes, blocus maritime, sièges, duels épiques, poursuites, enlèvements — mais, c'est l'aspect féérique qui fait du *Jardin de Suldrun* une grande création littéraire. Le merveilleux domine et les enchantements sont monnaie courante dans ce monde peuplé de fées espiègles, de sombres ogres, de sorcières aux mille tours et où l'on peut rencontrer de bizarres créatures marines, terrestres ou aériennes et passer sans grande difficulté (mais si l'on est magicien) dans un autre univers où les montagnes parlent !
Ce premier tome, c'est aussi, et surtout, l'histoire d'amour, brève mais passionnée, qui va unir la mélancolique princesse Suldrun, dont la personnalité tragique survole tout le livre, et un jeune prince au caractère fougueux. Romance qui précipitera les événements, emportant les différents protagonistes dans un tourbillon de magie et de force brutale. *La perle verte*, le livre 2 du cycle du Lyonnesse, devrait bientôt paraître : attendons donc avec une certaine impatience la suite de ces aventures situées dans un monde fabuleux, qui n'est pas sans rappeler les meilleures créations de J.R.R. Tolkien, l'innocence en moins.

Elisabeth Campos

ANACKIRE
Tanith Lee
Opta « CLA » nº 110

Anackire est la suite du *Seigneur des Tempêtes*, paru lui aussi dans la même collection. Mais ces deux livres sont parfaitement indépendants, la situation laissée à la fin du premier volume étant résumée dans un avant-propos de l'auteur.
A l'époque de sa parution en français, *Le Seigneur des Tempêtes* était apparu comme l'un des ouvrages majeurs de l'Heroïc Fantasy moderne et il était évident qu'après une telle réussite, on pouvait tout avoir à craindre d'une « suite »... Encore que le fabuleux cycle entâmé (toujours au CLA) par *Le Maître des Ténèbres* et *Le Maître de la Mort* ait déjà amplement prouvé l'immense talent de la sorcière anglaise pour les grandes fresques en plusieurs volumes.
Anackire reprend donc l'univers du *Seigneur des Tempêtes* une vingtaine d'années plus tard, à un moment où une nouvelle crise menace d'éclater dans ce monde baroque et barbare, une guerre affreuse qui pourrait bien signifier la fin momentanée de toute civilisation.
A la base de cette explosion se trouve le formidable orgueil d'un aventurier usurpateur de trône, Kesarh Am Xai. Mais celui-ci a dès le départ des germes de sa propre destruction dans son sillage de sang et de mort. Et c'est l'éclosion de ces germes qui fournit la trame du roman.
Une fois de plus, ce dernier démontre la fascination qu'éprouve Tanith Lee pour les complots et les situations compliquées à l'extrême. Le livre foisonne de personnages secondaires d'importance variable mais toujours consistants. De plus, trois personnages principaux se disputent la vedette, trois hommes dont les destins tortueux se croisent et s'entrecroisent sans cesse et qui sont manipulés par des forces invisibles, surhumaines, dont la déesse Anackire est la représentation la plus fantastique.
L'extraordinaire supériorité de Tanith Lee sur la quasi-totalité des écrivains d'Heroïc Fantasy vient de son refus de céder à la plupart des conventions du genre. Chez elle, pas de héros sans peur et sans reproche, mais des êtres au-dessus du commun des mortels qui sont animés par des passions souvent troubles et violentes, des passions qui souvent ne leur appartiennent même pas. Les personnages du *Seigneur des Tempêtes* et, encore plus, d'*Anackire*, qu'ils soient importants ou non, ont tous quelque chose de monstrueux à un degré ou à un autre. Même lorsqu'on pourrait leur accorder des bons sentiments, ceux-ci se révèlent à la longue entâchés de suspicion. Dans ce monde, la puissance occulte des dieux (ou de la force invisible qui se fait passer pour eux) est partout présente et s'accommode finalement très bien de la cruauté incessante dans laquelle baigne tout cet univers dont l'impact sur l'imagination du lecteur est réellement formidable.
Autre point fort de Tanith Lee : son approche de l'amour et de l'érotisme. Ce dernier est omniprésent, souvent à un degré diffus, et ne recule devant rien, y compris l'homosexualité. En fait, les protagonistes semblent plus attachés à vivre pleinement leurs plaisirs des sens qu'à se laisser aller à de véritables grands sentiments, prisonniers qu'ils sont d'un monde où la moindre faiblesse peut se révéler mortelle. Bien sûr, il y a quelques rares exceptions mais elles sont là pour confirmer la règle : témoin l'amour dément de Kesarh Am Xai pour sa sœur, lequel le conduira en fin de compte à sa perte, à la suite d'un tortueux cheminement de la volonté divine. Rien que pour cela, Tanith Lee se situe à contre-courant de la grande majorité de la littérature qui cède bien trop souvent au goût du public pour les « harlequinades » sentimentales.
Le Seigneur des Tempêtes et sa suite, *Anackire*, forment une œuvre monumentale, sulfureuse, vénéneuse et tragique. C'est également la transmutation des grands mythes de l'humanité sur le Pouvoir en un métal nouveau, éclatant, mais aussi inquiétant. Et un livre tel que *Anackire* prouve que Tanith Lee n'est peut-être pas loin du Grand-Oeuvre de l'Epopée Fantastique...

Richard D. Nolane

ABEL BAKER CHARLIE
John R. Maxim
Paniques,
Presses de la cité

Depuis plusieurs mois déjà la collection Paniques a atteint un niveau de qualité fort appréciable et déçoit fort peu ses lecteurs. *Abel Baker Charlie* de J.R. Maxim, qui renouvelle avec bonheur le thème de l'homme aux personnalités multiples, très en faveur ces derniers temps — et que l'on peut également retrouver dans l'excellent *Guetteur* de Bob Randall et *Le Baiser du Serpent*, toujours dans cette même collection — n'échappe pas à cette règle.
Le roman commence d'une façon simple et l'on s'attend dès les premiers chapitres à la nouvelle réédition de l'histoire, sans grande originalité mais qui peut se révéler efficace, du « psycho-killer, inquiétant et fascinant, qui va commettre un grand nombre de meurtres ». Mais, J.R. Maxim a su éviter les pièges de cette facilité et nous donner un thriller palpitant, à l'intrigue solide, dont la complexité va d'ailleurs en grandissant, et qui réserve aux lecteurs de nombreux rebondissements.
Jared Baker est un américain moyen, marié, père d'une petite fille, et qui mène une vie tranquille jusqu'au jour où il commet un acte terrible dont il n'a pas le moindre souvenir, mais qui attire sur lui l'attention du Dr Sonnenberg, spécialiste du comportement humain et de génétique, sorte de baron Frankenstein moderne. Bientôt, d'autres personnes vont également s'intéresser à Jared Baker : Duncan Peck, de la C.I.A., Connor Harrigan, du Trésor Public, et Tortora, le chef de la mafia locale.
Jared, de son côté, connaît encore d'autres difficultés car il lui faut domestiquer les deux autres parties de même : Abel, le tueur, et Charlie, le

ABEL BAKER CHARLIE
JOHN R MAXIM
Paniques
PRESSES DE LA CITÉ

doux garçonnet aux pouvoirs télépathiques.
Comme on le voit, l'action est très mouvementée et le suspense constamment présent grâce à d'incessants retournements de situation d'où jaillit le doute. Car la question principale finit par devenir : « qui est qui ? ». Et la réponse est très difficile à donner avec un expert en manipulations comme le Dr Sonnenberg, dont les projets sont encore compliqués par les rapports aigre-doux qu'entretiennent Duncan Peck et Connor Harrigan et par les agents doubles qu'ils utilisent.
Abel Baker Charlie est un roman haletant, sans aucun temps mort, qui se lit à deux niveaux — celui de la poursuite engagée pour retrouver le héros et celui du problème des personnalités multiples — et qui est dominé par les deux envoûtantes figures de Jared Baker et du Dr Sonnenberg.

Elisabeth Campos

SHECKLEY
Science-fiction nº 4
Denoël

Après Ballard, la Politique et l'Imaginaire, et Matheson, la revue Science-Fiction semble entretenir ses lecteurs avec des propos plus légers en choisissant d'analyser l'œuvre de Sheckley, considéré à juste titre comme le plus grand humoriste de la SF. Cependant, les articles traitant de cet auteur montrent combien ses écrits ne sont pas si futiles que ça, que les paradoxes qu'il imagine sont le fruit d'une perpétuelle remise en question du réel et de notre civilisation, bref, que cet écrivain apparemment superficiel n'est certainement pas le moins profond, comme l'aurait fait remarquer Deleuze.
Au sommaire, la réédition de l'excellente préface de Marc Thivollet à l'anthologie de Sheckley au CLA, un article sur la parodie sheckleyenne par Gérard Cordesse, des entretiens avec Charles Platt et Philippe Curval ainsi qu'une dérive dans Paris en compagnie de Daniel Riche. Avec la prudence intellectuelle qui le caractérise, Robert Sheckley livre quelques notes sur son écriture et commente son œuvre publiée en français, recensée par Ellen Hartzfeld et Dominique Martel. Les trois nouvelles qui illustrent la présentation de cet auteur ne sont pas du meilleur crû mais demeurent bien agréables à lire néanmoins. Comme par un fait exprès, l'humour de Sheckley semble avoir fait des ravages au sein de la sérieuse revue de SF : les prénoms ont été mélangés au shakler avant d'avoir été attribués à des auteurs : il est ainsi question de *Bernard* Cordesse, et la coccinelle de la couverture serait due à *Robert* Gotlib, certainement un frère inconnu de Marcel, qui en détiendrait les droits.

Claude Ecken

SEPTEMBRE et LE SERPENT D'ANGOISSE
Roland C. Wagner

Ces deux plaquettes sont consacrés à un jeune auteur de science-fiction, Roland C. Wagner. Critique dans plusieurs revues, dont le magazine de jeux *Casus Belli*, fanéditeur d'un fanzine au titre singulier de *Garichankar*, Roland C. Wagner a été publié à deux reprises dans des magazines professionnels, « Faire-part » dans Fiction nº 355 et « Par-delà les murs qui saignent », en collaboration avec Michel Pagel, dans Univers 1984.
Septembre et *Le serpent d'angoisse* nous présentent certaines facettes du talent de cet auteur mais c'est surtout le côté politique qui ressort dans bon nombre de ces nouvelles, dont certaines ne sont que des attaques contre les régimes totalitaires ou capitalistes. « Faire-part » (dans le recueil *Septembre*) en est une bonne illustration.
On retrouve également dans tous ces textes cet attrait pour les personnages marginaux, que la société rejette mais qui refusent aussi d'être intégrés, et qui vivent dans un univers violent, sans espoir, où seuls quelques maigres intérêts semblent compter, des bouteilles de bière, des joints, de menus larcins à réaliser. Mais, enfants de villes modernes décadentes et stressantes, ce sont aussi les seuls à pouvoir y survivre, ceux qui seront appelés à créer un autre mode de vie. C'est ce quoi vers tend la conclusion du *Serpent d'angoisse*.
On note une certaine évolution dans ces deux plaquettes. Dans la première, *Septembre*, Roland Wagner y apparait un peu maladroit, même si certaines métaphores et tournures de phrases sont très bien choisies, tandis que *Le serpent d'angoisse* est plus achevé tant au point de vue du style que de l'intrigue, et présente certains aspects dickiens notamment cette interférence de l'illusion dans la réalité. Un texte excellent où l'on retrouve tous les thèmes et les paraboles chers à l'auteur et déjà présents dans *Septembre*.

(Pour commander *Septembre*, s'adresser à André-François Ruaud, 9, bd Vivier-Merle, 69003 Lyon, 15 F port compris, et *Le serpent d'angoisse*, 20 F port compris, à envoyer à Rencontres S.F., 34, rue de Montholon, 75009 Paris.)

Elisabeth Campos

Ho ! Santa Claus ! vieux frère, tu te doutes de ce que j'ai choisi pour Noël ?

Un abonnement à l'Écran fantastique bien sûr !

Il y a plusieurs bonnes raisons de s'abonner à l'Ecran Fantastique.

La première est la certitude de recevoir régulièrement votre revue en début de mois.

La seconde est de posséder une affichette de film, offerte à tout nouvel abonné et reproduite ci-dessous.

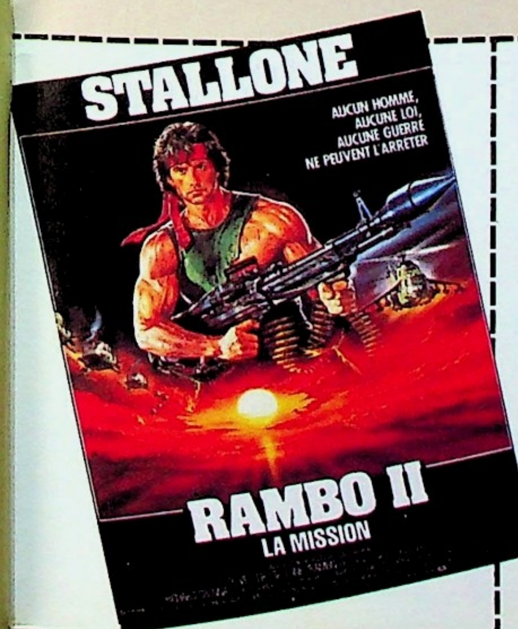
La troisième est de réaliser une économie de plus d'un numéro pour un abonnement d'un an et de plus de 5 numéros pour un abonnement de deux ans !

La quatrième est l'accès à la rubrique « Petites annonces » réservée aux abonnés et cela gratuitement.

La cinquième est peut-être la plus importante : une revue qui voit ses abonnés se multiplier a son avenir assuré ; son équipe est d'autant plus à l'aise pour augmenter le nombre de ses pages, de ses posters, lancer de nouvelles rubriques... bref progresser.

Vous aimez l'Ecran, vous souhaitez qu'il progresse encore et toujours davantage ? Alors, si vous le pouvez, pour l'aider

abonnez-vous !



D'accord, je m'abonne à l'Ecran Fantastique

NOM .... PRÉNOM ....

ADRESSE ....

....

CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ VILLE ....

PAYS ....

et j'en verse ci-joint le montant, soit 220 F pour 1 an (12 numéros) en France (étranger 280 F), ou 400 F pour 2 ans en France (étranger 550 F) par CCP ou chèque bancaire à l'ordre d'I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date : *signature*

Je choisis l'affichette suivante :

Rambo 2 ☐ **Legend** ☐

Mad Max 3 ☐ **Taram** ☐

VIDEO SHOW



Concours « Gremlins »

L'Écran Fantastique et Warner Vidéo seront heureux d'offrir aux 5 plus malins d'entre vous une cassette des films suivants : *Gremlins, Le retour du Capitaine Neme, Doc Savage, Le tour du monde en 80 jours* et *Jack le tueur de géants* pour peu que vous répondiez très rapidement aux questions ci-dessous en adressant vos réponses à l'Ecran Fantastique, 9, rue du Midi, 92200 Neuilly.

1) Quel fut le premier film de Joe Dante ?
2) Quel est le lien entre **La petite boutique des horreurs** et **Gremlins** ?
3) Citez deux titres de films auxquels il est implicitement fait référence dans **Gremlins** ?
4) Sur quel film Joe Dante et Steven Spielberg avaient-ils déjà collaboré ?
5) Quel est le nombre d'inventions farfelues du père de Billy apparaissant dans **Gremlins** ?

Les lauréats de notre concours **La compagnie des loups** sont : D. Hervé (Chartres de Bretagne) ; J. Hervagnault (Rennes) ; J.F. Toudic (La Chapelle en Serval) ; M. Plumet (Eragny) ; L. Caillard (Eragny-sur-Oise).

Les lauréats de notre concours **Philadelphia Experiment** sont : David Richard (Paris) ; Dubois Arlette (La Chapelle La Reine) ; Fouque Francine (Menucourt) ; Buissadier Lucien (La Celle-St-Cloud) ; Ambrois Denis (Choisy-le-Roi).

NOTRE FAVORI

GREMLINS

Une rubrique de Cathy Karani



U.S.A. 1984. **Interprétation** : Hoyt Axton, Zach Calligan, Phœbe Cates. **Réalisation** : Joe Dante. **Durée** : 1 h 45. **Distribution** : Warner Home Vidéo.

SUJET : « Les méfaits et les acquis d'un cadeau de Noël d'un type très spécial, dont l'heureux et hasardeux propriétaire n'a pas mesuré toutes les conséquences, pas plus qu'il n'a respecté les règles les plus élémentaires dans ce cas : ne jamais l'exposer à la lumière vive, ne jamais le mouiller, et surtout ne jamais, quelque soient les circonstances, le nourrir après minuit... »

CRITIQUE : Farce fantastique basculant du rire à l'émotion, du gag à la terreur sur un rythme d'enfer, **Gremlins** illustre admirablement la combinaison que forment, à travers ce chef-d'œuvre du genre, le génie de Spielberg et le talent de Joe Dante ici à son firmament. Caricature humaine développée dans un exercice technique de haute voltige, **Gremlins** semble reproduire l'histoire de l'humanité à travers laquelle se reflètent tous ses vices et ses vertus. Serein, paisible et charmant, Gizmo s'apparente à un Abel dont les mêmes origines auraient engendré en Strike un reflet déformé et tordu à l'image de Caïn. Surgis ainsi de notre mémoire collective, les Gremlins figurent l'éternelle dualité du Bien et du Mal que le cinéma fantastique a si souvent exploité. Néanmoins, si cette dualité existe ici totalement tant au niveau des créatures (Gizmo/Gremlins) que des humains (madame Deagles/Billy), l'aspect négatif aussi puissant et cruel soit-il ne parvient jamais à se déterminer véritablement. Pour accâriatre et mesquine qu'elle soit, madame Deagles aime ses chats, et quant aux Gremlins, aussi méchants, vicieux et agressifs qu'ils puissent être, on ne parvient (à l'instar de Gizmo que l'on aime sans réserve) pas à les haïr ou à les condamner irrémédiablement. Ce serait d'ailleurs agir de manière fort péremptoire, car rien dans le comportement inconsidéré de ces sinistres farceurs (tuant, pillant, dévastant) ne permet de déterminer qu'ils soient foncièrement mauvais, aucun élément n'étant avancé qui puisse nous assurer de leur capacité à distinguer le Bien du Mal. A l'image de l'enfant intelligent livré à lui-même, le Gremlin ne pense qu'à assouvir ses plaisirs et à jouer, fusse au détriment de la vie humaine, dont l'importance peut être aussi considérée comme toute relative, car son irrespect même à cet égard démontre qu'il n'y attache pas la même valeur. État qu'il semble difficile de réfuter si l'on veut bien songer que sa notion de la mort peut être très différente de la nôtre.

Autant de symbolisme sous-jacent que l'on pourrait se plaire à interpréter subjectivement de mille façons, et qui n'altère en rien la dimension férocement spectaculaire de cette infernale sarabande parcourue par les frémissements de magie conférés par Spielberg. Véritable défi technologique, cette bande de Hells Angels verdoyants aux oreilles de chauve-souris déferlant sur la ville, représente une prouesse sans pareil, tant elle recèle de crédibilité et de vie.
Le spectateur conquis et trépignant suit avec délectation cette descente de Houligans excités jouant les terreurs dans le bar du coin (l'une des scènes les plus époustouflantes que l'on ait vues au cinéma) où les enfants de cœur à la projection d'une séquence de *Blanche Neige* qu'il sera désormais difficile de dissocier des Gremlins. Par cette sortie-vidéo au seuil d'une fête qui, après cette vision, pourrait bien ne plus jamais avoir la même résonnance, le vidéophile comblé va pouvoir (se) faire l'un des plus beaux cadeaux de Noël qui soit. Mais attention. Si au moment de mettre votre cassette dans votre magnétoscope, il se passe quelque chose de suspect, regardez bien partout dans votre maison. Car il se pourrait alors que les Gremlins soient déjà là ! Copie et duplication excellentes.

VIDEO SHOW

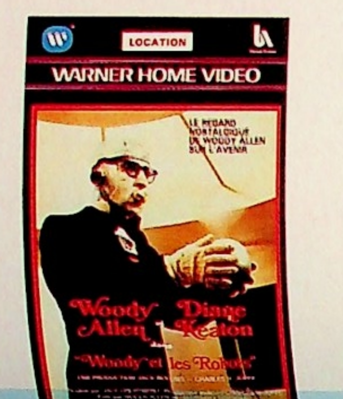
Une rubrique de Cathy Karani

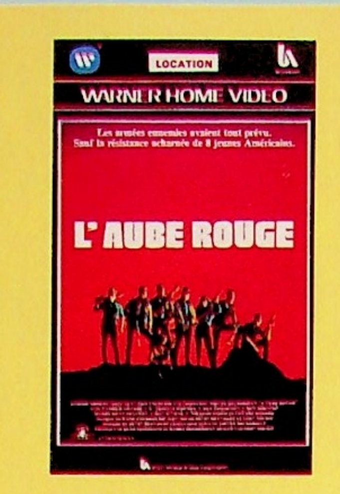
WOODY ET LES ROBOTS

(Sleeper) U.S.A. 1973. **Interprétation** : Woody Allen, Diane Keaton, John Beck. **Réalisation** : Woody Allen. **Durée** : 1 h 24. **Distribution** : Warner Home.

SUJET : « Mis en hibernation après une opération ratée, Miles est réveillé 200 ans plus tard et se retrouve dans un monde robotisé et glacial régi par un dictateur qui entend bien, lavage de cerveau à l'appui, le voir adhérer à son troupeau. Miles décide alors de rejoindre la résistance... »

CRITIQUE : Le moins que l'on puisse dire c'est que Woody Allen ne fut guère inspiré lorsqu'il tourna ce film à travers lequel il voulut décrire ses angoissantes perspectives de l'avenir, humour juif à l'appui. Si c'est là un traitement des maux de l'univers qui lui a souvent réussi, on ne saurait en dire autant de ce *Woody et les robots*, se déroulant dans un contexte de science-fiction auquel Woody Allen n'est pas parvenu à s'intégrer. Si la moralité portant sur ces excès, somme toute pas si futuristes, passe malgré tout, ce n'est hélas que très péniblement. Tant au niveau des gestes que du dialogue, par lesquels il entreprend de nous dévoiler sa vision pessimiste, la lourdeur s'installe et nous envahit, laissant seulement échapper quelques sursauts d'humour digne de l'auteur. Indubitablement Woody Allen en fait trop : ses effets se disloquent et nous pèsent d'un bout à l'autre. Même la merveilleuse Diane Keaton semble ici égarée dans une mauvaise farce indigne de son talent. *Sleeper* provoque une irrésistible envie de se précipiter sur le dernier chef-d'œuvre de Woody Allen, afin de le retrouver au sommet de son art. Copie et duplication excellentes.





L'AUBE ROUGE

(Red Dawn) U.S.A. 1984. **Interprétation** : Patrick Swayze, Lea Thompson, Powers Boothe. **Réalisation** : John Milius. **Durée** : 1 h 49. **Distribution** : Warner Home Vidéo.

SUJET : « Une aube paisible se lève sur une petite ville du Colorado. Chacun commence à vaquer à ses occupations quotidiennes, de même cette classe d'adolescents attentive aux propos du prof. Brusquement s'épanouissent dans le ciel une multitude de toiles blanches véhiculant la mort, qui va frapper, aveuglément, sans sommation. Les Russes aidés des Cubains viennent d'envahir les Etats-Unis ! Un groupe de jeunes parviendra à s'échapper et à organiser dans les montagnes une résistance impitoyable... »

CRITIQUE : On le savait déjà, si John Milius est un réalisateur de talent, il ne s'embarrasse guère de discours ou de préambules. Il est essentiellement voué à un cinéma d'action musclé, ainsi que l'avait révélé *Conan le barbare*, et il suffit pour s'en convaincre de visionner cette *Aube rouge*. Démagogue et réactionnaire en diable, Milius s'attaque au bien le plus précieux de l'Américain moyen : son pays. Et cela à travers ce communisme damné dont les Soviétiques sont porteurs et avec lequel ils n'hésitent pas ici à envahir l'Amérique, laquelle saura démontrer une fois encore sa suprématie à travers une jeunesse sans peur et sans « reproche ». On le voit, le discours est audacieux (dans ce contexte de fiction, Milius aurait pu laisser anonyme l'origine de l'Envahisseur) et peu subtil. Cet état d'esprit, fort discutable, on en conviendra, n'empêche nullement *Red Dawn* d'être un excellent film d'action, mené à un train d'enfer, et doté d'une efficacité visuelle à toute épreuve. Les rebondissements se succèdent dans la fureur et dans le bruit, et l'on demeure captivé par la fougue des images et l'intensité des paysages naturels.

BRAZIL

G.B. 1984. **Interprétation** : Jonathan Pryce, Robert De Niro, Katherine Helmond. **Réalisation** : Terry Gilliam. **Durée** : 2 h 22. **Distribution** : Thorn Emi.

SUJET : « Sur les rythmes évocateurs d'une musique aux accents de rêve, un homme au comportement insipide et banal, noyé dans la masse d'un monde totalitaire va brusquement découvrir le visage de l'amour... »

CRITIQUE : S'il est souvent aisé de porter un jugement objectif sur un film en disséquant les qualités et les défauts, il en va tout autrement de *Brazil* dont le contenu appartient davantage à un état d'esprit bien spécifique qu'au résultat de l'exploitation d'un scénario ou d'une idée. Terry Gilliam, dont c'est ici la seconde réalisation après le brillant *Time Bandit*, s'est offert le luxe de mettre en scène sur fond d'univers kafkaïen, nombre de ses obsessions personnelles qu'il développe avec un sens de la dérision totalement remarquable, et un cynisme des plus déroutants. Dès les premières images de *Brazil*, le spectateur se retrouve plongé sans ménagement dans un 1984 de G. Orwell revu et corrigé par un humour corrosif et un étonnant sens du visuel conférant au film une dimension véritablement fantastique qui se vérifie à chaque instant de cette longue projection dont le mot de passe semble être : *délire* ! C'est, en effet, le mot qui paraît le plus apte à définir cette cacophonie d'images et de sons sur laquelle se débattent quelques excellents comédiens dont De Niro tout à fait surprenant dans son rôle de héros à contre-emploi. *Brazil* appartient incontestablement à cette sorte de films aimés ou haïs, mais qui ne sauraient en aucun cas laisser indifférent. Libre donc à chacun d'en mesurer la véritable portée, ce qui ne manquera pas d'être très subjectif. Copie et duplication excellentes.





RAZORBACK

Australie. 1984. **Interprétation** : Grégory Harrisson, Arkie Whiteley, Judy Morris. **Réalisation** : Russel Mulcahy. **Durée** : 1 h 30. **Distribution** : Thorn Emi.

SUJET : « À la suite du décès de sa femme survenu dans d'étranges circonstances tandis qu'elle était en reportage dans une petite ville australienne, Carl Winters se rend sur les lieux afin de découvrir l'origine de cette mort. Il va y rencontrer une monstrueuse entité... »

CRITIQUE : Premier long métrage d'un réalisateur de vidéo-clips chevronné, *Razorback* apparaît comme le révélateur d'une maîtrise technique et artistique rarement égalée à l'écran. Chaque image, chaque angle saisis par une caméra d'une hallucinante mobilité, subliment plans et détails avec un art et une beauté confinant à la perfection visuelle. Mais, au-delà de ce somptueux ballet de couleurs où les rouges et les bleus s'embrasent en une palette irréelle, il serait faux de croire que Mulcahy se soit uniquement préoccupé de la « plastique » de son film. Il s'attache tout autant à la profondeur et aux motivations de ses personnages placés dans un cadre qui n'est pas moins exceptionnel que les événements auxquels ils se trouvent confrontés. Cela se révèle particulièrement vrai pour son héros : citadin « anesthésié » par le rythme des grandes cités, Carl Winters, devra, plus que le monstrueux phacochère (symbole de tous les vices) affronter les terrifiantes réalités d'un monde hostile et sauvage, dont il ignore toutes les règles, qu'il lui faudra découvrir avant de sortir meurtri mais grandi d'une aventure cauchemardesque. Tout comme les kangourous paralysés par le faisceau lumineux des projecteurs, le spectateur assiste, fasciné et haletant, à ce duel de forces mises en présence à travers la confrontation de l'animal (remarquablement exploité) et de l'homme. Notons que le respect du format scope et la qualité irréprochable de la copie, nous restituent intégralement en vidéo les qualités de cette œuvre que l'on se doit de (re)voir.

NOTRE [illegible]ER

S.O.S. FANTOMES

(Ghostbusters) U.S.A. 1984. **Interprétation** : Bill Murray, Dan Ayckroyd, Sigourney Weaver. **Réalisation** : Ivan Reitman. **Durée** : 1 h 45. **Distribution** : GCR.

SUJET : « Renvoyés de l'Université où ils exerçaient leurs talents particuliers de chercheurs en phénomènes para-normaux, trois jeunes gens décident de créer leur propre « entreprise ». Brusquement assaillis par une foule d'apparitions des plus inquiétantes, les New-Yorkais s'empresseront de faire appel au trio intrépide rapidement promu au rang de star... »

CRITIQUE : Tous pour un, et un pour tous, telle pourrait être la devise de ce trio de choc avec lequel l'irrationnel prend les allures d'un gigantesque gag plaçant le fantastique à la portée d'un très vaste public. Cette orientation contribua largement au succès du film, qui par la légèreté de son sujet et la qualité de son traitement, offrit à une vaste audience la faculté de pénétrer l'univers magique et délirant des effets spéciaux, atteignant ici un niveau remarquable. Plus que sur l'aptitude réelle du réalisateur à diriger son film ou ses comédiens, cependant tous excellents ou déroutants (Sigourney Weaver), **Ghostbusters** se distingue par l'originalité de son scénario et par son habile découpage qui permet au film de se dérouler sur un crescendo allant du simple amusement à une réelle intensité dramatique. En effet, si les premières « apparitions » se signalent par leur comportement de doux farceurs inoffensifs, elles ne sont que le prélude à une menace apocalyptique qui va se manifester par le retour d'une ancienne et puissante entité maléfique. Ainsi que l'on peut en juger et malgré son parti-pris d'insouciance, **Ghostbusters** évoque cependant une sérieuse menace (l'invasion de New York), que l'on pourrait interpréter à différents niveaux. Le film demeure pourtant une authentique comédie grâce au regard détaché et plein d'humour que portent les protagonistes.
Combinaison débridée et farfelue de gags appuyés par des effets visuels véritablement spectaculaires, **Ghostbusters** provoquera chez tous les vidéophiles l'irrésistible envie de se lancer dans une trépidante chasse aux fantômes. Copie diffusée dans un format scope, et duplication excellente.



Concours « S.O.S. Fantômes »

L'Ecran Fantastique et GCR seront ravis d'offrir aux 3 plus fûtés d'entre vous une cassette du film *La revanche de Frankenstein* pour peu que vous répondiez très vite aux questions ci-dessous en adressant vos réponses à : L'Ecran Fantastique, 9, rue du Midi, 92200 Neuilly.

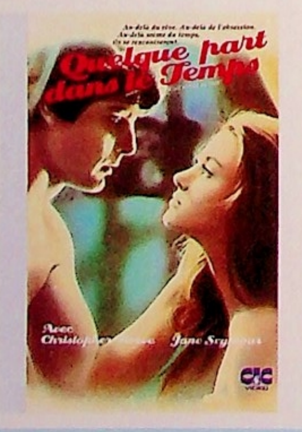
1) Quel fut le premier film d'Ivan Reitman ?
2) Quel rapport y a-t-il entre **L'Empire contre-attaque** et **Ghostbusters** ?
3) Dans quel film Gene Tierney tombait-elle amoureuse d'un fantôme ?

QUELQUE PART DANS LE TEMPS

(Somewhere in Time) U.S.A. 1980. **Interprétation :** Christopher Reeve, Jane Seymour, Christopher Plummer. **Réalisation** : Jeannot Szwarc. **Durée** : 1 h 39. **Distribution** : CIC/3M.

SUJET : « Totalement fasciné par le portrait d'une femme merveilleuse découvert dans le hall du vieil hôtel où il est venu renouer avec les lieux de son adolescence, Richard Collier va tenter de remonter le temps afin de retrouver et d'aimer cette femme depuis longtemps disparue et devenue pour lui l'objet d'une obsessionnelle passion... »

CRITIQUE : A travers ce film remarquable inspiré d'un roman de Richard Matheson, Jeannot Szwarc (*Supergirl, Santa Claus*) nous offre sa réalisation la plus accomplie et l'un des plus beaux fleurons cinématographiques sur le thème du voyage dans le temps. A l'instar des autres productions traitant de ce sujet telles *The Time Machine* ou l'admirable *Time after Time*, le héros ne dispose d'aucun arsenal mécanique pour défier le temps. Son seul pouvoir lui vient de cet amour irraisonné qui est à la fois le détonateur et le but ultime de ce défi qu'il va lancer au Maître absolu de l'Homme : le Temps. Abandonnant pour un moment son costume de Superman, Christopher Reeve endosse avec une aisance démontrant toute l'étendue de son talent, celui de ce héros romantique, qui, dans sa quête vers son amour sublime, révèle cette soif d'absolu hantant les êtres d'exception. Faisant preuve d'un lyrisme qui lui permet de transcender à l'écran les sentiments de ses protagonistes, Szwarc joue avec les nuances visuelles (la lumière baignant les images du passé évoque l'impressionnisme d'un Monet) et psychologiques (l'opposition Reeve/Plummer), sublimées par les apparitions de la diaphane Jane Seymour. Mais sans doute *Somewhere in Time*, plus qu'à tout autre élément, doit-il sa perfection et son souffle romantique puissant à la sublime partition musicale de John Barry, dont les nuances renforcent le pouvoir de chaque image. A découvrir absolument !





LE RETOUR DE FRANKENSTEIN

(Frankenstein Must Be Destroyed) G.B. 1969. **Interprétation :** Peter Cushing, Simon Ward, Véronica Carlson. **Réalisation** : Terence Fisher. **Durée** : 1 h 36. **Distribution** : Warner Home Vidéo.

SUJET : « Frankenstein s'installe à Londres où il doit rencontrer l'un de ses confrères, lequel a découvert comme lui le secret de la transplantation du cerveau. Hélas, il apprend très vite que ce dernier, devenu fou, est enfermé dans un asile. Avec la complicité d'un couple qu'il tient à sa merci, Frankenstein fera évader le savant-fou afin de transplanter son cerveau dans un corps sain... »

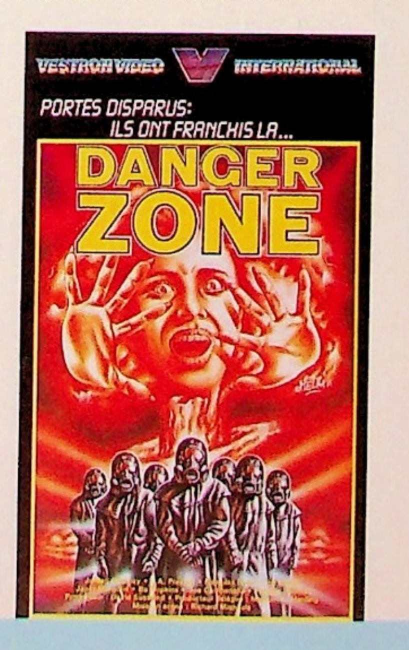
CRITIQUE : Après *Frankenstein créa la femme*, voici la quatrième aventure du célèbre baron vue par Terence Fisher, et l'on peut mesurer à sa vision l'extraordinaire évolution que l'auteur a su conférer à ce personnage. Le génie confine ici à une folie meurtrière faisant-fi de tout ce qui peut nuire à ses ambitions et le doute n'est plus de mise : au nom d'une humanité qu'il entend sauver par la concrétisation de ses expériences, Peter Cushing, alias Frankenstein, est prêt à détruire sans trêve et par tous les moyens (meurtres, chantage, enlèvement). Cynisme et indifférence sont devenus des aspects essentiels de ce héros dont le comportement devient fort imprévisible ainsi que le démontre la violente et audacieuse scène du viol ou son attitude cruelle et tyrannique à l'égard du couple. Le contenu visuel du film n'échappe pas à ce sursaut de violence (la séquence d'ouverture est un pur moment de terreur) et les trépanations, têtes coupées et autres, sont autant de moments d'horreur. Mais dans un contexte moraliste, la plus terrifiante partie du film demeure sans doute celle où le savant-fou victime de ses propres recherches (justice est ainsi faite) s'éveille dans le corps d'un autre, avant de prendre une ultime revanche sur un Frankenstein qui apparaît pathétique dans un final purificateur. Une œuvre superbe à déconseiller aux âmes sensibles. Copie et duplication excellentes.

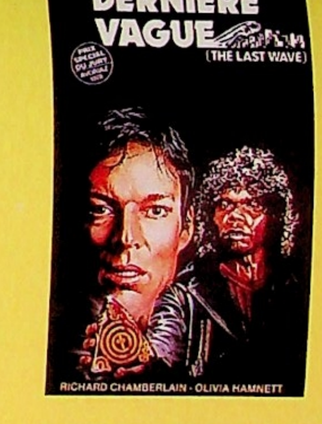
DANGER ZONE

(The Plutonium Incident) U.S.A. 1980. **Interprétation :** Janet Margolin, Bo Hopkins, Powers Boothe. **Réalisation** : Richard Michaels. **Durée** : 1 h 36. **Distribution** : Vestron Vidéo. INÉDIT.

SUJET : « Récemment engagée dans une centrale nucléaire, Judith s'aperçoit que les conditions de sécurité sont loin d'être conformes aux normes. Tout d'abord sceptique, puis convaincue par le danger potentiel du plutonium, elle va se joindre au syndicat... »

CRITIQUE : Dans la lignée du *Syndrome Chinois* et surtout de *Silkwood* auquel il peut être comparé à bien des égards, ce télé film dénonce avec beaucoup de réalisme et sans ambages, les dangers nucléaires. Dépourvu de vedettes aussi prestigieuses que celles qui ont contribué au succès des deux films cités, *Danger Zone* n'en bénéfice pas moins d'une interprétation sobre et de qualité contribuant à une justesse de ton qui permet au propos du réalisateur d'atteindre à une parfaite conviction. Sur les traces de cette employée préalablement insouciante, puis chaque jour davantage concernée, le film nous fait pénétrer dans ces lieux où le quotidien frôle la mort avec une indifférence qui fait frissonner. Nous suivons ainsi le long calvaire physique et psychologique de cette femme qui, par une soudaine prise de conscience, va devenir une victime traquée et impuissante. *Danger Zone* soulève également, avec nuances, le problème essentiel sur lequel repose « l'indifférence » des personnes directement concernées par ces centrales : le malaise du chômage confronté à l'appât du gain qui régit les dirigeants. Un réquisitoire dénué de fioritures sur un dilemne peut-être pas encore résolu, comme le démontre la récente sortie aux U.S.A. de *Warning Sign*. Copie et duplication excellentes.





LA DERNIERE VAGUE

(The Last Wave) Australie. 1977. **Interprétation :** Richard Chamberlain, Olivia Hamnett, Gulpilil. **Réalisation** : Peter Weir. **Durée** : 1 h 46. **Distribution** : Thorn Emi.

SUJET : « Alors qu'un cyclone aussi terrible qu'inattendu s'abat sur Sydney et ses alentours, un jeune arborigène est assassiné par ses congénères un soir de beuverie. David Burton, jeune avocat soupçonnant l'origine rituel de ce meurtre, sera chargé de l'enquête qui va le conduire à une découverte aux frontières du fantastique... »

CRITIQUE : Auteur fêté et reconnu depuis *L'année de tous les dangers* et plus récemment *Witness*, Peter Weir signait avec *The Last Wave* sa troisième réalisation qui devait se révéler comme l'une des plus riches et des plus personnelles. Weir se plaît à manipuler l'inexplicable et l'étrange, et semble éprouver un plaisir certain à effleurer les énigmes sans parvenir à les déchiffrer, ce qui leur confère un mystère absolu et d'autant plus fascinant, ainsi qu'il l'avait déjà brillamment démontré avec *Pique-nique à Hanging Rock*. Les tréfonds de la culture arborigène semblent parfaitement propices à cette exploitation qu'il entreprend ici à travers des touches subtiles et insistantes (l'eau), où se profilent une multitude d'indices ouvrant la voie vers un irrationnel échappant à toute maîtrise. L'homme contemporain (en l'occurrence ici, le Blanc) voit donc les structures établies de son univers s'effriter et vaciller totalement face à des réalités d'un autre plan, qu'il ne saurait en aucun cas dominer. Weir se plaît à démontrer l'équilibre instable de notre quotidien, soudain balayé par des réminiscences d'un autre temps qu'il évoque avec un art du récit et une maîtrise technique absolus. Captivé par l'interprétation convaincante et solide de Richard Chamberlain, autant que par l'intelligente narration de ce voyage au « pays des rêves », le spectacteur se laisse totalement emporter par cette dernière vague. Copie excellente, duplication bonne.

VIDEO SHOW

LE VAMPIRE ET LE SANG DES VIERGES

(Die Schlangengrube und das Pendel) Allemagne. 1967. **Interprétation** : Lex Baker, Karin Dor, Christopher Lee. **Réalisation** : Harald Reinl. **Durée** : 1 h 25. **Distribution** : Carrere Vidéo.

SUJET : « Pour avoir assassiné 12 jeunes filles afin d'en prélever le sang, le comte Régula se voit condamné à subir l'écartellement. Peu avant sa mort, il maudit et jure de détruire toute la descendance de l'homme et de la femme à l'origine de sa chute. Quarante ans plus tard, il semble que cet instant soit venu... »

CRITIQUE : Inspiré par « Le puit et le pendule » d'Edgard Poe, auquel il ne fait en réalité qu'une brève référence visuelle, *Le vampire et le sang des vierges* apparait comme une série B, qui bien que comportant de nombreuses faiblesses (scénario, longueurs...) n'en est pas moins un spectacle fascinant à bien des égards. Imprégné d'un charme visuel propre à certaines réalisations de Bava ou Corman, ce film se distingue particulièrement par son aspect malsain et inquiétant qui laisse planer sur le spectateur un indéfinissable sentiment de malaise. L'horreur et la cruauté (le masque de fer acéré posé sur le visage de Régula, sa mort, la forêt des pendus, les arbres aux membres humains, la salle des tortures) parcourent le film avec une sinistre insistance qui ne saurait laisser indifférent, non moins d'ailleurs que les références à Dracula (Lee prêtant ses traits au sinistre Régula) ou à l'Inquisition espagnole. La photographie et la mise en scène de Reinl, auquel on doit quelques *Mabuse* et Edgar Wallace, revêtent un soin particulier et l'ensemble ne manquera pas d'offrir aux amateurs curieux un certain intérêt. Copie et duplication bonnes.





SPLASH

U.S.A. 1984. **Interprétation :** Daryl Hannah, Tom Hanks, John Candy. **Réalisation** : Ron Howard. **Durée** : 1 h 49. **Distribution** : Walt Disney.

SUJET : « Le coup de foudre existe et donne parfois lieu à d'incroyables situations. C'est ce que va découvrir Alan Bauer en devenant l'élu d'une délicieuse sirène qui n'hésitera pas à quitter ses profondeurs natales pour venir le rejoindre à New York... »

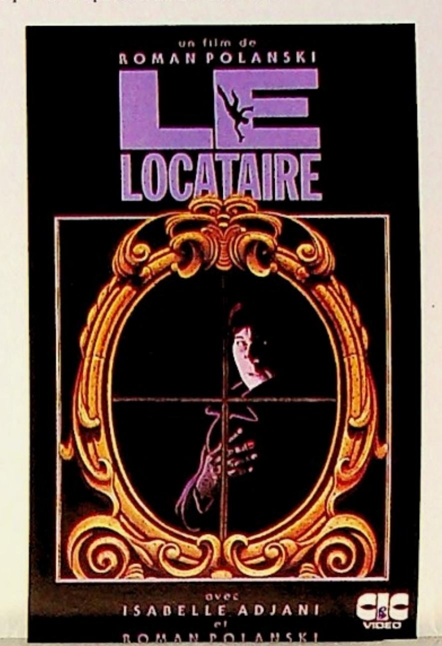
CRITIQUE : Voici un parfait antidote aux ravageuses *Dents de la mer*, démontrant avec brio que les profondeurs marines peuvent abriter des dangers auxquels nombre de baigneurs n'hésiteraient pas à succomber, pour peu qu'ils affichent comme dans *Splash* la sculpturale et merveilleuse apparence de Daryl Hannah. Produit par les studios Disney, sous le label Touchstone, *Splash* fait la preuve que ces créateurs savent encore (mais de moins en moins) retrouver l'incommensurable magie qui fit le prestige de cette firme. En effet, si *Splash* se présente comme une délicieuse comédie fantastique, ce qui fait indéniablement sa réussite est dû à cette magie suprême qui parcourt le film d'un bout à l'autre et à laquelle on s'abandonne avec bonheur.
Admirablement réalisé par Ron Howard (dont on a pu découvrir dernièrement le poétique *Cocoon*) qui semble doté d'un talent évident pour obtenir de ses comédiens le meilleur d'eux-mêmes, *Splash* nous touche tout particulièrement grâce à ses attachants personnages, dont l'innocence (Daryl Hannah), la tendresse (Tom Hanks), ou l'humour (John Candy) nous vont droit au cœur et nous transportent d'allégresse. Copie et duplications excellentes.

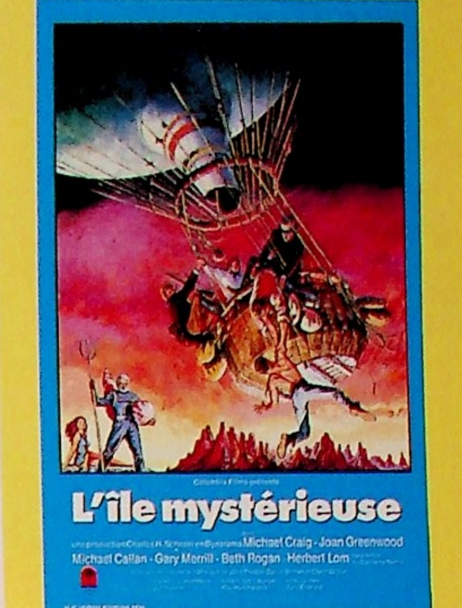
LE LOCATAIRE

France. 1976. **Interprétation :** Roman Polanski, Isabelle Adjani, Shelley Winters. **Réalisation** : Roman Polanski. **Durée** : 2 h. **Distribution** : CIC/3M.

SUJET : « Un jeune employé modeste et timide parvient à acquérir en location un appartement rendu vacant par la mort de la précédente occupante qui s'y est suicidée en se jetant par la fenêtre. Tout d'abord ravi de l'aubaine, il va peu à peu céder à un état de paranoïa et finir par s'identifier à la jeune femme... »

CRITIQUE : S'appuyant sur la personnalité faible et influençable de son héros qu'il campe avec une étonnante conviction, Polanski nous fait plonger dans l'univers malsain et claustrophobique d'un immeuble poussiéreux où il se plaît à nous dépeindre le comportement, somme toute misérabilissime et pitoyable de ses locataires qui vont servir de détonateur à son récit. Jonglant avec l'obsession, la paranoïa et le dédoublement de personnalité dont le héros devient la proie tragique, Polanski nous entraîne dans une machiavélique descente aux enfers parsemée d'éléments disparates embriqués les uns aux autres, dans l'intention de nous manipuler. Il y parvient par petites touches subtilement dosées, qui nous égarent aussi sûrement que son pathétique héros reflétant quelques individus dont l'existence semble d'emblée, et inéluctablement, vouée à l'échec. Comme les reflets figés qui hantent le film, *Le locataire* est le miroir d'un univers sordide dont le désespoir et la mort sont les seuls aboutissements, ainsi que le démontre la séquence finale, porteuse d'une terrifiante cruauté. Copie et duplication excellentes.





L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

(Mysterious Island) U.S.A. 1962. **Interprétation :** Michael Craig, Joan Greenwood, Herbert Lom. **Réalisation** : Cyril Endfield. **Durée** : 1 h 36. **Distribution** : GCR.

SUJET : « Echappés d'une prison confédérée durant la guerre de sécession, quelques hommes vont, avec le ballon qui leur a permis de fuir, se retrouver sur une île déserte dont ils ne tarderont pas à découvrir les gigantesques dangers... »

CRITIQUE : Devant la multiplicité de pensums et de tragédies du quotiden que nous assène de plus en plus fréquemment le cinéma, on serait tenté d'oublier que sa fonction première le destinait tout particulièrement à convier le spectateur au rêve et à l'évasion. C'est ce que nous rappelle avec magnificence cette sortie vidéo de *L'île Mystérieuse* dont chaque image, superbe tant par ses décors que ses couleurs, nous entraîne aux confins d'une extraordinaire aventure, sur laquelle vient se greffer (par la présence du Capitaine Némo) une fort belle philosophie humanitaire. Inspiré de l'œuvre de Jules Verne dont il respecte parfaitement l'esprit, ce film nous fait vivre de palpitants moments d'émotion auxquels président les étonnantes créations de Ray Harryhausen qui signe là un remarquable travail de conception et d'animation avec les animaux atteints de gigantisme (crabe, poulet, abeille, pieuvre) conférant à celle île fabuleuse une véritable dimension fantastique. L'ensemble est rehaussé par le souffle puissant et poétique de la musique de Bernard Hermann. A voir ou à revoir sans tarder. Copie et duplication excellentes.

LA PHOTO MYSTÈRE



MOTS CROISÉS Nº 33

PAR MICHEL GIRES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	J	O	H	N	F	U	L	T	O	N
B	A	N	O	V	K	A	I	M	E	E
C	M	A	■	■	■	E	B	■	■	L
D	E	■	V	M	C	■	R	O	E	G
E	S	P	I	E	L	B	E	R	G	■
F	W	I	L	L	I	A	M	■	A	S
G	H	A	L	L	O	W	E	E	N	■
H	A	N	A	■	■	■	N	U	E	E
I	L	O	G	A	R	I	T	H	M	E
J	F	■	E	D	D	Y	■	■	■	F

HORIZONTALEMENT

A. Célèbre créateur d'effets spéciaux qui obtient l'Oscar pour *Les Dix Commandements*, de Cecil B. de Mille. B. L'une des vedettes féminines de *Sodome et Gomohrre* (Robert Aldrich-1962). C. Possessif. Initiales de l'un des acteurs de *La Pluie du Diable* (Robert Fuest-1975). D. Lettres de vademecum. Prénommé Nicholas, réalisateur de *L'Homme qui venait d'Ailleurs*, avec David Bowie. E. Actuellement, c'est le plus célèbre réalisateur de films fantastiques. F. Prénom de Hurt, héros de *L'Oeil du témoin* (Peter Yates-1981). Carte maîtresse. G. Film de John Carpenter, Licorne d'Or au Festival de Paris en 1979. H. Début d'analogie. Se dit d'un ensemble de sauterelles, par exemple. I. Table (terme mathématique). J. Prénom de Mitchell, vedette de *Frankenstein 90* (Alain Jessua-1984).

VERTICALEMENT

1. Réalisateur de *Old Dark House*, avec Karloff, en 1932. 2. Prénom de la veuve de Charlie Chaplin. Instrument de musique. 3. Début de honte. Celui des damnés fut mis en scène par Wolf Rilla en 1960. 4. Déshabillé. Actrice italienne prénommée Marisa. Initiales de l'acteur vedette du *Cirque des Horreurs* (Sidney Hayers-1960). 5. Initiales inversées du réalisateur des *Mains d'Orlac* avec Peter Lorre. Muse de l'Histoire. Initiales du réalisateur de *Cannibal Holocaust* (1983). 6. Voyelles de curare. Lettres de Zimbabwe. Voyelles à même consonnance. 7. Avec liberté. 8. Initiales d'un célèbre cow-boy du muet. Attire les convoitises. Interjection marquant la perplexité. 9. Voyelles de poète. Ménage à l'envers. 10. Inversé : nom du réalisateur de *Octopussy*, prénommé John. Inversé : personnage de conte enfantin.

La photo mystère

De quel film cette photo est-elle extraite ? Communiquez-nous rapidement votre réponse sur carte postale (uniquement) adressée au : 9, rue du Midi, 92200 Neuilly. Un cadeau-surprise pour les cinq premiers gagnants !

SOLUTION

de la « photo mystère » du précédent numéro : LA PETITE BOUTIQUE DES HORREURS (U.S.A., 1960, de Roger Corman — dont un remake est en cours, actuellement, aux studios anglais de Pinewood !).

Lauréats : Jacqueline Caron, Marc Grison, Joël Steil.

Solution du nº 32

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	Z	A	B	R	I	S	K	I	E	■
B	W	A	R	N	E	R	B	R	O	S
C	O	R	■	L	■	■	L	M	L	■
D	B	O	T	■	S	A	■	A	E	F
E	O	N	I	B	A	B	A	■	■	R
F	D	■	R	A	B	A	T	T	R	A
G	A	K	■	R	U	I	N	E	■	N
H	■	E	E	I	■	S	■	L	O	K
I	W	I	T	N	E	S	S	■	B	O
J	U	R	E	■	Z	A	R	D	O	Z

PETITES ANNONCES

Nos petites annonces sont gratuites et réservées à nos abonnés.

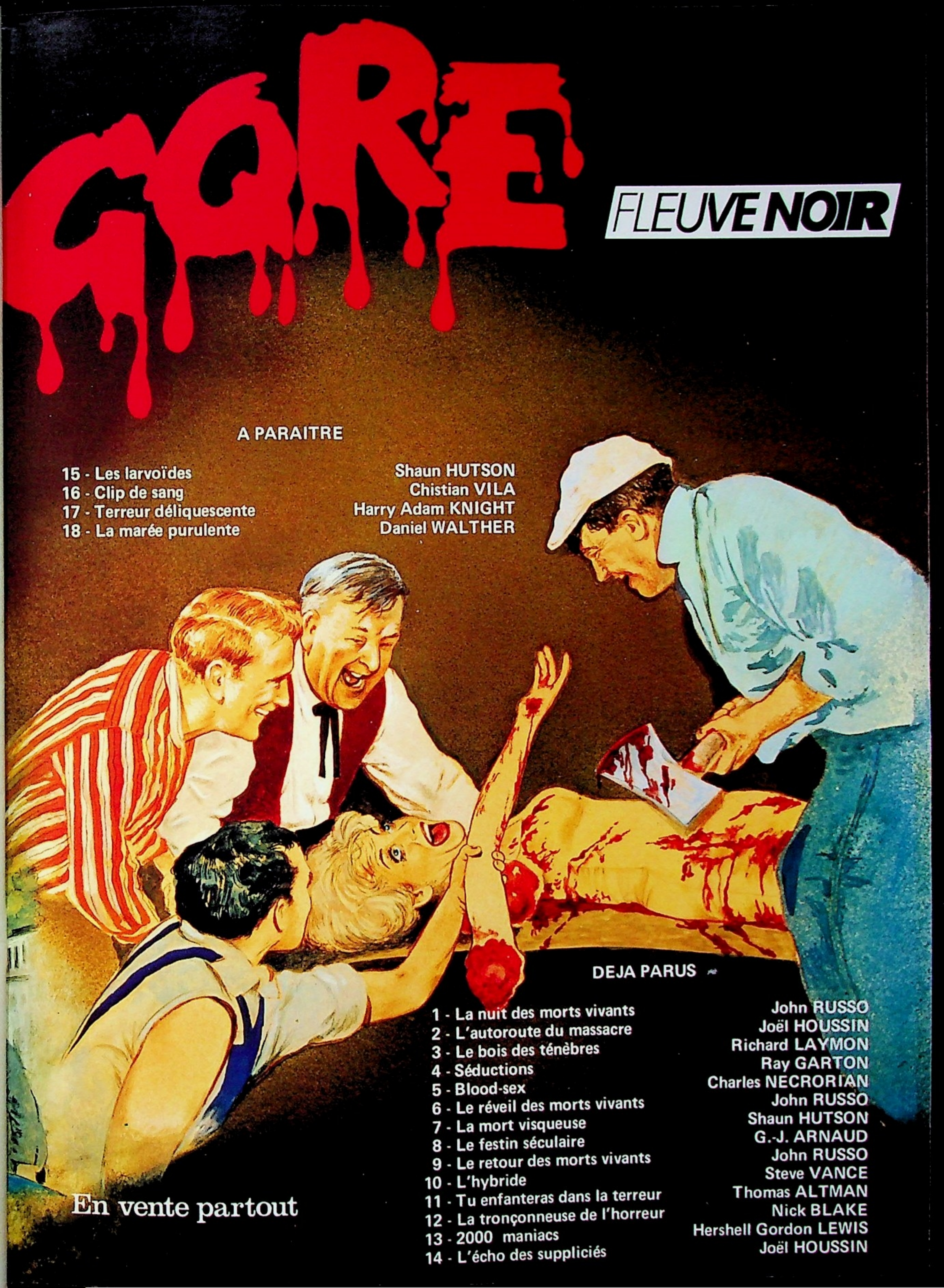
ACHÈTE affichettes du Loup Garou de Londres, Les Diables, Time Rider, Le Gladiateur du Futur, etc. Bernard Letang, 17, rue Emile-Zola, 42153 Réorges.
RECHERCHE les enregistrements en Betamax ou VHS de The Thing. Tél. à Bruno après 19 h au 42.42.78.77.
RECHERCHE jeune fille 18-22 ans pour rôle bénévole dans un film d'horreur ainsi que personne susceptible de reproduire et de peindre des affiches de films à partir d'un modèle. Pierre Vitiello, 11, Hameau des Logissons, 13770 Venelles. Tél. 42.27.49.88 (région d'Aix-en-Provence).
RECHERCHE les douze premiers numéros de l'E.F. Alain Choukroun, 1, rue de Paris, 67400 Guisposhteim-Gare.
RECHERCHE les disques de John Williams, ainsi que tout doc. sur Spielberg et Lucas. Frédéric Kirschenbilder, 3, rue Pasteur, 03000 Moulins. Tél. 70.44.54.76.
RECHERCHE correspondants aimant fantastique, SF et arts martiaux. Pascale Vanaelle Serment, Avenue F. Guillaume 49/15, B-1140 Bruxelles.
RECHERCHE correspondants fans de Star Wars. Gilles Ronël, Allée des Bruyères, Kéréval Ploneis, 29143.
DEVENEZ figurants de films, grâce à Casting Agency. Doc. contre 2 timbres. Casting Agency, P1 V Jaillet, Quaix 38950 St-Martin-le-Vinoux.
VENDS b.o. des trois Star Wars et autres. Liste contre env. timbrée. Fabrice Deparis, Bel-Air 2, Bt H1, 07100 Annonay.
VENDS de nombreux romans de SF, liste contre 1 timbre. Désire correspondre avec jeune fille 15/20 ans aimant la SF. Philippe Reaudin, 145, rue Gambetta, 45140 Saint-Jean-de-la-Ruelle.
RECHERCHE tous doc. sur Darryl Hannah, Mickey Rourke, Harrison Ford, C. Lambert, Nastasja Kinski, A. Schwarzenegger, Sylvester Stallone, etc. Marc Sessego, 10, rue des Cerfs, 91800 Brunoy.
RECHERCHE toute personne intéressée par la création d'un magazine de BD et de cinéma fantastique/SF. Loïc Charpentier, Les Fougères, Bt E 12, 27, av. du Général-de-Gaulle, 77210 Avon. Tél. 60.72.24.49 (Seine-et-Marne).
RECHERCHE tous documents sur Outsiders, Superman et John Williams. M. Mohamedou, Pieralaves 4, Puerta de Hierro, Madrid.
VENDS livres de SF. Liste contre env. timbrée. M. Temprille, 38, rue Pasteur, 59210 Couderke-Branche.
VENDS nombreuses b.o. d'import. Excellent état. Denis Boissier, 17, rue Bessières, 75017 Paris. Tél. 42.29.69.57.

INDEX

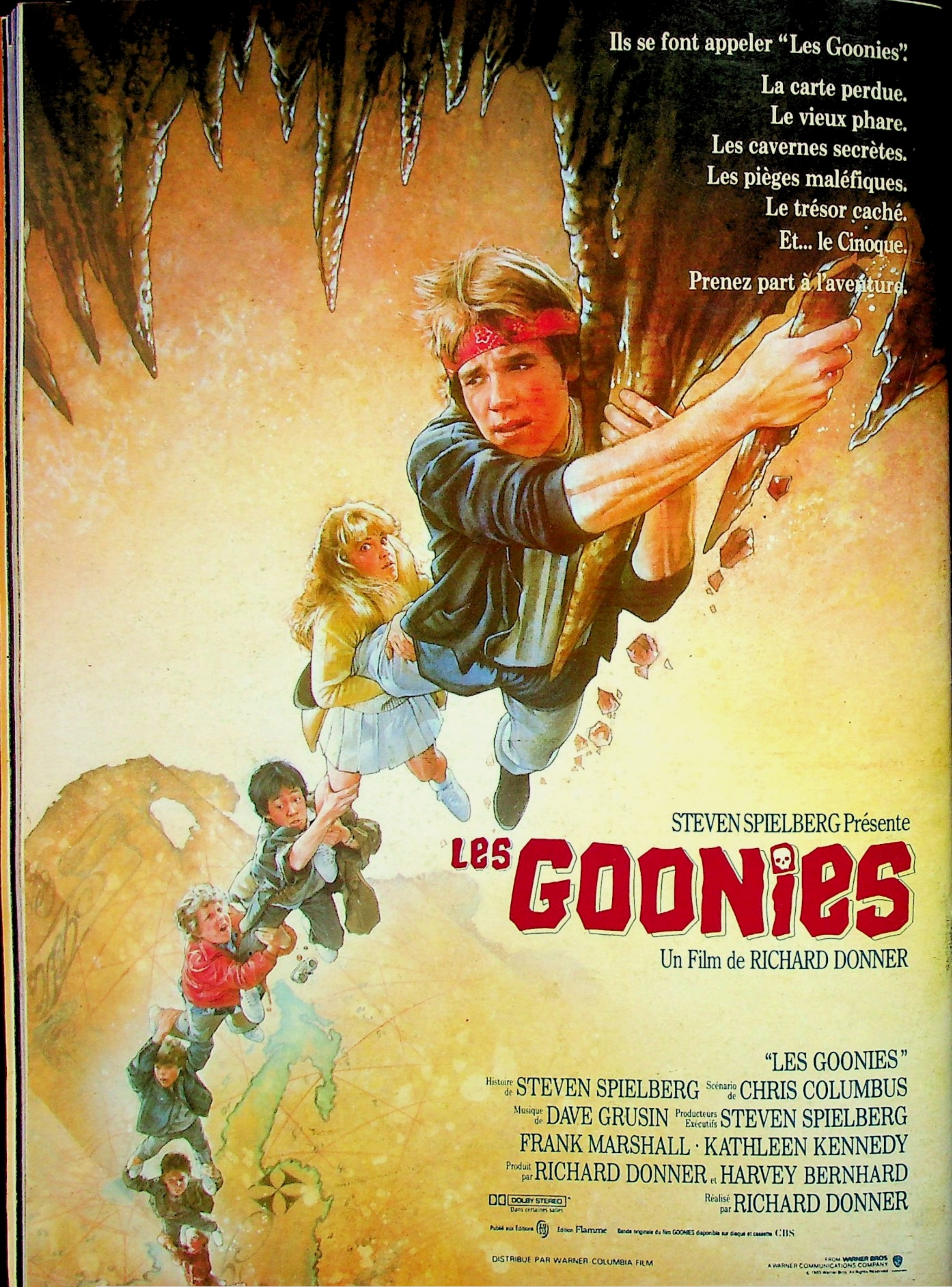
Vient de paraître l'index des nº 51 à 60 de l'Ecran Fantastique. Pour le recevoir, veuillez faire parvenir une enveloppe timbrée à vos nom et adresse à I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

ERRATA

Un certain nombre d'erreurs et de coquilles se sont glissées dans notre précédent numéro. Nous vous prions de bien vouloir nous en excuser. L'article non crédité sur Steven Spielberg était de Laurent Bouzereau.



GORE
FLEUVE NOIR
A PARAITRE
15 - Les larvoïdes Shaun HUTSON
16 - Clip de sang Chistian VILA
17 - Terreur déliquescente Harry Adam KNIGHT
18 - La marée purulente Daniel WALTHER
DEJA PARUS
1 - La nuit des morts vivants John RUSSO
2 - L'autoroute du massacre Joël HOUSSIN
3 - Le bois des ténèbres Richard LAYMON
4 - Séductions Ray GARTON
5 - Blood-sex Charles NECRORIAN
6 - Le réveil des morts vivants John RUSSO
7 - La mort visqueuse Shaun HUTSON
8 - Le festin séculaire G.-J. ARNAUD
9 - Le retour des morts vivants John RUSSO
10 - L'hybride Steve VANCE
11 - Tu enfanteras dans la terreur Thomas ALTMAN
12 - La tronçonneuse de l'horreur Nick BLAKE
13 - 2000 maniacs Hershell Gordon LEWIS
14 - L'écho des suppliciés Joël HOUSSIN
En vente partout



Ils se font appeler "Les Goonies".
La carte perdue.
Le vieux phare.
Les cavernes secrètes.
Les pièges maléfiques.
Le trésor caché.
Et... le Cinoque.
Prenez part à l'aventure.
STEVEN SPIELBERG Présente
LES GOONIES
Un Film de RICHARD DONNER
"LES GOONIES"
Histoire de STEVEN SPIELBERG Scénario de CHRIS COLUMBUS
Musique de DAVE GRUSIN Producteurs Exécutifs STEVEN SPIELBERG
FRANK MARSHALL · KATHLEEN KENNEDY
Produit par RICHARD DONNER et HARVEY BERNHARD
Réalisé par RICHARD DONNER
DOLBY STEREO
Dans certaines salles
Publié aux Éditions
Édition Flamme
Bande originale du film GOONIES disponible sur disque et cassette CBS
DISTRIBUE PAR WARNER COLUMBIA FILM
FROM WARNER BROS
A WARNER COMMUNICATIONS COMPANY